



## La gloire de vulcain

Par D.C. Fontana

### CHAPITRE PREMIER

Le coucher de soleil, sur la plage de Ka'a, était magnifique, mais Spock n'y prêtait aucune attention. Assis au bord de l'eau, il contemplait ses doigts de pieds nus à demi enfouis sous le sable jaune et blanc. Ses bottes, chaussettes pliées à l'intérieur avec soin, attendaient sagement près de lui. Le Vulcain avait choisi Ka'a pour sa quiétude et son côté intime, deux attributs jalousement préservés par le gouvernement de Kauai. Le bijou de l'extrême nord du collier

d'îles d'Hawaï tenait à sa beauté naturelle, et la défendait avec succès depuis trois siècles. Le contraste entre les Iles du Paradis et sa propre planète avait irrésistiblement attiré Spock.

Il s'enveloppa plus étroitement dans sa veste d'uniforme lorsque le vent provenant de la mer souffla un peu plus fort. La moindre fraîcheur lui déplaisait. Ses quartiers, sur son ancien vaisseau, étaient maintenus en permanence à une température que la plupart des humains auraient trouvée étouffante. Sur Vulcain, jamais un vent aussi froid n'aurait pu souffler ainsi dans ses cheveux. Et la végétation de sa planète ne ressemblait en rien à la flore luxuriante de l'île. Il existait des parcs naturels autour de chaque ville vulcaine, soigneusement entretenus par des escouades de jardiniers amateurs convaincus qu'une société vraiment civilisée se devait d'offrir un tel havre de tranquillité à ses membres. Mais les arbres, les plantes, les lianes et les fleurs qui poussaient en ces lieux étaient des créations botaniques obtenues par mutation, ou des espèces importées d'autres mondes.

Vulcain était, pour l'essentiel, un désert. D'impressionnantes chaînes montagneuses et un océan rouge sang constituaient ses seules curiosités géographiques. Les buissons de karanji et d'isuke des plantes similaires aux cactus terriens - fournissaient le gros de sa flore sauvage. Les induku, des arbres aux feuilles rouges, poussaient dans les rares oasis; sauf, bien entendu, dans ce que l'on nommait la Forge de Vulcain. Rien ne poussait dans la Forge, cet immense désert de sable et de pierres où personne - pas même le plus endurci des Vulcains ne se serait aventuré de sa propre volonté.

Spock songea fugitivement à l'attraction qu'il éprouvait pour la Forge. Des images du kaswan - le rituel par lequel tout enfant vulcain devait passer au cours de sa septième année - remontèrent à sa mémoire. Il s'agissait d'une épreuve initiatique fondée sur l'endurance, l'aptitude & survivre, le courage et la logique. (Un demi-sourire ironique se dessina au coin des lèvres de Spock. Personne n'aurait jamais songé à tester l'intelligence d'un enfant vulcain !)

Son propre kaswan avait été marqué par nombre d'incidents curieux, et il y pensait parfois comme au moment décisif de sa vie. Il se souvenait de chaque détail avec une étonnante clarté, et n'avait pas oublié non plus qu'il s'était lancé dans l'épreuve sans autorisation, bien avant la date prévue, afin de se prouver qu'il était un vrai Vulcain, et non un Terrien.

Il revoyait sa marche obstinée à travers la Forge, en pleine nuit, juste après que Sarek lui eut sévèrement rappelé qu'il devait apprendre à se comporter comme un Vulcain. Spock avait compris que son père disait vrai. L'enfant qu'il était alors cédait à la colère, se battait souvent avec les jeunes Vulcains qui se moquaient de son ascendance terrienne, et s'autorisait même des larmes de tristesse et de frustration. De telles faiblesses n'eussent pas été tolérées

longtemps par la famille. Spock devait être digne de son clan. Affronter le kaswan selon ses propres règles lui avait semblé une solution acceptable - même si agir avec tant d'impulsivité soulignait en fait le poids de son héritage humain.

EE-Chaya son seiha domestique l'avait suivi dans la Forge, et il avait refusé de rebrousser chemin quand l'enfant s'était aperçu de sa présence. Peu après la désobéissance de l'animal avait sauvé le jeune Vulcain des griffes d'un le-matya. Le vieux seiha avait en effet combattu le fauve qui menaçait le jeune garçon jusqu'à l'apparition miraculeuse de Selek, qui s'était débarrassé de l'assaillant au moyen d'une prise vulcaine savamment assenée.

Le cousin Selek avait ensuite expliqué à Spock comment il avait découvert sa randonnée solitaire dans la Forge, et pourquoi il s'était décidé à le suivre. Son discours avait semblé plausible à l'époque, et Spock, pressé d'aller chercher de l'aide pour EE-Chaya, blessé par les griffes empoisonnées du le-matya, ne s'était pas donné la peine de l'analyser. Il se souvenait de sa course éperdue dans le désert, des difficultés qu'il avait eues à persuader un archiatre de venir en aide à EE-Chaya, et, enfin, de la terrible décision qu'il avait dû prendre : autoriser le vieil homme à abréger les souffrances du pauvre animal. Le courageux seiha méritait bien une mort digne et sans souffrance...

En y repensant peu après, Spock n'était pas parvenu à se convaincre de la logique des explications de Selek. Le soulagement de ses parents et leur fierté à propos du kaswan avaient distrait le jeune Vulcain de ces pensées. De plus, Selek lui avait vraiment appris à se servir de la prise vulcaine ! Spock s'interrogeait pourtant toujours sur l'étrange concours de circonstances qui lui avait offert un cousin si clairvoyant au moment exact où il en avait besoin. Une rapide étude de l'arbre généalogique de la famille ne lui avait pas révélé l'existence de « parents très éloignés » ayant un fils nommé Selek. Curieusement, il n'avait jamais trouvé le temps d'approfondir ses recherches. Mais la réussite du kaswan lui avait laissé la ferme résolution de suivre la tradition vulcaine comme son père et son clan le demandaient

Il soupira et secoua la tête. Refuser totalement son héritage humain serait revenu à renier sa mère, et il n'était pas question de lui infliger un tel déshonneur. Il avait donc appris à développer les meilleures caractéristiques humaines à la manière d'un Vulcain, et à sublimer les plus embarrassantes.

Presque appris à les sublimer, songea-t-il. Après. tant d'années, il se souvenait de EE-Chaya avec fierté, mais le chagrin lui nouait toujours la gorge...

Il remua les orteils. Retirer ses bottes et ses chaussettes pour sentir le contact du sable chaud avait été une impulsion. « Marcher sur une plage avec ses chaussures est une expérience dépourvue de joie, Spock », lui disait souvent sa mère. « Entre en contact avec le sable... Sens comme il vit... »

Spock étira ses muscles ankylosés puis se releva prestement. La nuit commençait à tomber, et il était temps de rentrer. Il s'essuya rapidement les pieds, remit ses chaussettes et ses bottes, boutonna sa veste d'uniforme, et prit le chemin qui menait à la route où l'attendait sa jeep.

Il s'aperçut en marchant de la négligence dont il s'était rendu coupable. S'essuyer « rapidement » n'avait pas suffi à chasser tous les grains de sable, qui s'enfonçaient à présent dans les plantes de ses pieds. Il ignora ce désagrément, mais regretta d'avoir cédé à l'impulsion qui en était responsable.

\* \* \* \* \*

Le Vulcain arriva au spatioport de Honolulu à l'heure prévue. Il emportait simplement une petite valise contenant les quelques objets indispensables à un bref séjour, plus deux uniformes et une toge vulcaine traditionnelle. Le capitaine lui avait ordonné de prendre du repos avant de rejoindre sa nouvelle affectation, et Spock avait tenu à voyager léger. Le reste de ses affaires serait expédié automatiquement sur son nouveau vaisseau.

« - Spock, vous travaillez trop dur, lui avait dit le capitaine Daniels. Vous n'êtes pas toujours de service. C'est une attitude louable pour un jeune officier, mais elle ne vous mènera à rien. Voyez un peu autre chose entre votre départ de l'Artémis et votre nouvelle affectation. Détendez-vous. Prenez du bon temps. »

« - J'aurais effectivement besoin d'un peu de temps pour étudier les spécifications techniques de l'Entreprise, avait répondu pensivement Spock. En particulier celles de la console scientifique... sans oublier la banque de données informatique... »

« - Ce n'est pas ce que j'avais à l'esprit ! » l'avait interrompu Daniels.

Comme chaque fois que quelque chose l'étonnait, l'amusait ou l'intriguait, Spock s'était contenté de lever un sourcil.

« - Je vais vous donner mon dernier ordre, Spock, avait repris Daniels. Vous allez partir pour un endroit paradisiaque, sans emporter de documentation technique ni de terminal portable. Et vous allez vous reposer ! Nager. Marcher. Vous étendre sur une plage, si c'est ce que vous préférez. Mais interdiction de travailler ! Me suis-je bien fait comprendre ? »

« - Oui, monsieur. Vous venez de m'ordonner de ne rien faire. »

« - Excellent. »

« - Monsieur... Le capitaine Pike à la réputation d'être un chef exigeant... »

« - Christopher Pike est un officier dur mais équitable. Ne l'oubliez jamais.

»

« - Bien sûr, capitaine... Je suppose simplement qu'il doit s'attendre à ce que son nouvel officier scientifique ait étudié à fond les caractéristiques de l'Entreprise. »

« - Ou voulez-vous en venir ? »

« - Combien de jours de repos ai-je l'ordre de prendre, monsieur ? »

« - Je vois... Je pensais à deux semaines... Mais dix jours devraient être suffisants. »

« - Compris, capitaine. Dix jours de détente. Est-ce tout, monsieur ? »

« - Pas tout à fait, avait dit Daniels en lui tendant la main. Vous avez été un excellent officier scientifique sur l'Artémis. J'ai été ravi d'appuyer votre promotion, et encore plus content d'apprendre que vous seriez affecté sur l'Entreprise. C'est un vaisseau formidable, commandé par un excellent capitaine. Bonne chance, Spock. »

« - Merci, monsieur. »

Le Vulcain avait rapidement serré la main de Daniels en prenant soin d'appliquer une pression supportable pour un humain. Puis il l'avait lâchée pour adopter de nouveau son attitude habituelle face à un supérieur : les bras croisés derrière le dos et la tête légèrement inclinée. La coutume humaine de la poignée de main le mettait depuis toujours mal à l'aise. Le salut vulcain, accompagné de la formule rituelle « longue vie et prospérité » lui semblait bien plus convenable. Il était digne et courtois mais exprimait le respect, et de sincères souhaits. Spock le tenait pour un des meilleurs exemples de l'efficacité vulcaine : tant de choses dites avec une extrême économie de moyens !

Le Vulcain se dirigea d'un pas mesuré vers l'aire d'embarquement. Normalement, il n'aurait pas dû retourner au spatioport avant quatre jours. Mais les événements avaient conspiré contre les dix journées de repos ordonnées par Daniels. A son retour de la plage, un message subspatial relayé par l'Artémis l'attendait à l'hôtel : « Retour immédiat sur Vulcain. Affaires urgentes requièrent votre présence. Sarek. » Le capitaine Daniels avait ajouté un commentaire : « Désolé, mais je crois que cet ordre annule le mien. » Spock avait alors préparé son départ pour le port lunaire d'Amstrong d'où un vaisseau de « ligne » s'envolait chaque jour pour Vulcain.

Après avoir pris place dans la navette qui le conduirait sur la Lune, Spock se demanda une nouvelle fois quelles « affaires » pouvaient être assez urgentes pour exiger sa venue sur Vulcain. Il lui sembla également étrange que l'ordre de son père (car Daniels avait raison, il s'agissait bien d'un ordre) soit arrivé au moment exact où il était en mesure d'obéir.

Bien entendu, Sarek, s'il le désirait, n'aurait eu aucun mal à savoir que son fils venait de recevoir une promotion et d'être transféré sur l'Entreprise, avec quelques jours de battement entre son ancienne affectation et la nouvelle. Un

ambassadeur de la Fédération connaissait assez de membres influents de Starfleet pour suivre pas à pas la carrière de son fils. Et il n'avait même pas besoin de s'y intéresser en personne. Il suffisait de confier cette tâche à un adjoint sous un quelconque prétexte, et le tour serait joué.

Oui, décida Spock, Sarek savait exactement où il était, et n'ignorait pas qu'il avait la possibilité de retourner sur Vulcain sans faillir à son devoir. Son père ne l'aurait jamais contraint à demander un congé exceptionnel. Mais interrompre abruptement une permission officielle ne lui posait sans doute aucun problème de conscience.

Le Vulcain haussa imperceptiblement les épaules. Il n'avait pas hésité longtemps avant de se plier à l'injonction paternelle. Agir autrement eût été impensable. Mais la situation était plutôt déplaisante. Sarek n'avait plus communiqué avec son fils - de vive voix ou par écrit - depuis huit ans. Et il aurait tout aussi bien pu s'agir de huit mille ans tant était large le gouffre philosophique qui les séparait.

\* \* \* \* \*

Debout dans son jardin, Amanda admirait les reflets rouge sang du soleil couchant. Mais, ce soir, elle ne parvenait pas à se réjouir vraiment de ce spectacle.

Sarek serait bientôt de retour à la maison. Et Spock, pensa-t-elle en soupirant, arriverait sur Vulcain dans deux jours. Sarek, elle le savait, avait tenu compte de tous les paramètres, et calculé toutes les possibilités. Deux jours constituaient le délai maximum dont aurait besoin leur fils pour recevoir le message, réfléchir, tenter de se rebeller, y renoncer et voyager jusqu'à sa planète natale. C'était aussi simple que cela : Spock viendrait, et la confrontation entre lui et son père aurait lieu - mais pas face à face, bien entendu. Sarek avait tout prévu, et Amanda n'avait pas d'autre choix qu'avaliser son plan. Elle était T'sai Amanda, Aduna Sarek, ce qui pouvait se traduire à peu près par : « Dame Amanda, épouse de Sarek ». Elle avait accepté ce titre, et le rôle qu'il lui fallait jouer. Son mari était celui qui décidait. Elle avait désiré devenir sa femme plus que tout au monde, mais c'était lui qui l'avait choisie pour compagne. Amanda avait tout sacrifié pour satisfaire aux obligations de son rôle d'épouse. Cette fois encore, elle ferait ce que son mari demandait, même si cela ne lui plaisait pas.

Le portail grinça à l'instant précis où elle s'y attendait. Elle se retourna vers Sarek, et, malgré sa tristesse, ne put s'empêcher de lui sourire.

- Vous êtes à l'heure, mon époux, dit-elle.
- Bien sûr. Je vous aurais prévenue dans le cas contraire.
- Je sais. Je vous taquinais.

Une lueur d'amusement brilla fugitivement dans les yeux du Vulcain.

- Un de ces comportements humains qui demeurent pour moi un mystère insondable, mon épouse.

- Peut-être, mon époux, mais vous semblez parfois y prendre un certain plaisir.

- Votre goût de l'analyse est fascinant..., dit Sarek en lui prenant la main. Puis tout amusement disparut de son regard.

- On m'a appris que Spock est en chemin. Il vient de quitter le spatioport d'Honolulu, et s'envolera du port lunaire d'Amstrong à cinq heures locales.

- Il arrivera donc dans deux jours, comme vous l'aviez prévu.

- Naturellement, mon épouse.

Amanda lui retira sa main et fit un pas en arrière.

- Pourquoi provoquer un conflit maintenant, Sarek ? Ne pouviez-vous pas attendre ?

- Nous en avons déjà parlé, Amanda. Spock a des obligations. Il doit les honorer. La famille, les engagements qui furent pris, et les traditions qu'il a juré de respecter exigent qu'il y réponde maintenant comme ses ancêtres y ont répondu avant lui.

Amanda haïssait parfois le formalisme qui emprisonnait les Vulcains dans un véritable carcan de traditions. Mais elle l'avait accepté en épousant Sarek. Plus tard, elle avait donné naissance à un fils en sachant qu'il devrait vivre sous le joug de ces mêmes traditions, et elle l'avait élevé dans leur respect. Elle avait promis à l'homme qu'elle aimait d'agir ainsi, mais sans jamais prétendre que ce serait facile. Et aujourd'hui, cela n'était pas facile du tout.

- Spock a également des obligations envers Starfleet, Sarek. Je sais que vous en avez conscience.

- Ce qu'il doit faire ici ne va pas à l'encontre de son devoir d'officier. Cela n'a aucun rapport avec Starfleet.

- Je crois que vous ne voyez pas les choses selon la bonne perspective, Sarek. Il s'agit de deux problèmes bien distincts, et je doute que Spock puisse faire face à ses deux engagements. Il est possible qu'il doive choisir l'une ou l'autre de ses obligations.

- Ce sera à lui d'en décider. Je suis certain qu'il choisira la bonne.

- La bonne selon quels critères ? Demanda Amanda. Les vôtres, ou les siens ?

Sarek la regarda un long moment en silence.

- Je ne puis différer plus longtemps ma méditation, mon épouse, dit-il enfin. Je suppose que le repas sera servi à l'heure habituelle ?

- Bien entendu, mon époux, répondit-elle cérémonieusement.

Elle le regarda se diriger lentement vers la maison, puis disparaître dans l'entrée.

La nuit était presque tombée, et le vent du désert faisait doucement trembler les rosiers d'Amanda. Elle s'assit sur le banc de pierre du patio, retira ses sandales, et enfouit ses orteils dans le sable encore chaud.

Bien des années plus tôt, Sarek et elle avaient passé leur lune de miel dans un bungalow, à quelques dizaines de mètres de la plage de Carmel, Son mari avait bien entendu amené du travail avec lui, et, le premier matin, après le petit déjeuner, il s'était installé devant son terminal portable. Amanda lui avait déposé un baiser sur la pointe de chaque oreille en riant, puis était descendue sur la plage. Elle était accroupie dans le sable humide pour examiner de minuscules coquillages lorsqu'elle aperçut la haute silhouette de Sarek. Il marchait d'un pas digne - bottes aux pieds, évidemment - et s'arrêta soudain pour observer les algues, le varech et les cailloux polis déposés sur le sable par la marée.

Amanda avait brusquement compris qu'elle devait être « horrible à voir » - selon l'expression de sa mère -, avec ses pieds sales, ses cheveux en broussaille, et sans maquillage. Jamais Sarek ne l'avait vue ainsi, même dans leurs moments les plus intimes. A cause de son formalisme, elle avait toujours pris soin d'être aussi impeccable que possible. Bien plus tard, son époux lui avait pourtant confié qu'il ne l'avait jamais trouvée aussi belle qu'avec ses cheveux battus par le vent, ses pieds maculés de sable, et ses grands yeux bleus emplis d'amour.

Pour dissimuler son trouble, Amenda l'avait gentiment taquiné au sujet des bottes. Une plage aussi magnifique ne pouvait s'apprécier avec des souliers ! Mais elle n'était pas parvenue à le convaincre de se déchausser. La dignité vulcaine ne l'autorisait pas à descendre aussi bas. Elle avait alors commencé à comprendre que les traditions auxquelles Sarek et tous les Vulcains obéissaient étaient imperméables à l'influence humaine, même pour une chose aussi banale qu'un peu de laisser-aller pendant des vacances. Par conséquent, les traditions fondamentales qui guidaient leurs vies devaient être absolument inébranlables.

Son fils était lié à ces traditions. Parfois, pas très souvent, elle se sentait coupable de l'héritage à demi humain de Spock. Elle savait qu'il le troublait et le faisait souffrir, même s'il dissimulait ces conflits derrière l'impassibilité de son masque vulcain.. Aurait-elle dû refuser de donner un enfant à Sarek ?

Bien sûr que non ! Elle avait désiré tout autant que son époux la naissance de Spock !

Elle enfonça un peu plus ses orteils dans le sable du jardin. Sarek n'avait jamais accepté de marcher pieds nus. Cela aurait été trop humain.

## CHAPITRE II

La cité de Shikahr brillait dans la chaleur de l'après-midi lorsque Spock l'aperçut enfin. Il gara sa jeep près de la porte est de la ville, la plus proche de la maison de ses parents, et commença à marcher dans les larges rues de sable. Ce quartier de Shikahr était purement résidentiel, et fort peu de maisons possédaient plus d'un étage. Toutes, cependant, disposaient d'un jardin entouré de palissades fleuries. En approchant, Spock remarqua que les « murs » du jardin de la maison où il avait passé son enfance étaient à présent recouverts d'une vigne grimpante. Il reconnut la signature de sa mère. Jamais Sarek n'eût choisi une telle décoration...

La porte du jardin n'était pas verrouillée, et Spock entra sans hésiter. Comme il se devait, il avait envoyé un message annonçant qu'il venait et précisant l'heure de son arrivée. La porte n'avait pas grincé, et il marchait sans un bruit. Pourtant, sa mère sortit comme par enchantement de la maison, un magnifique sourire aux lèvres.

- Spock ! Dit-elle en tendant les mains vers lui.

Il laissa tomber sa valise, se précipita vers elle, et lui prit les mains.

- Mère...

Amenda libéra une de ses mains pour lui caresser la joue. Elle savait qu'elle était la seule personne au monde de qui il eût accepté ce geste.

- Cinq ans ont passé depuis la fête de fin d'études de l'Académie, dit-elle.

Vous m'avez manqué, mon fils.

- Je sais. Vous le disiez dans chacune de vos lettres.

- Pourquoi l'aurais-je caché ? Demanda-t-elle. Vous semblez en parfaite santé, Spock.

- Vous aussi, mère.

Elle paraissait vraiment superbe, et ressemblait parfaitement à l'image qu'il avait gardée d'elle au long de ces cinq années. Sa silhouette était restée la même. Il remarqua pourtant quelques rides aux coins de ses yeux et de fines touches de gris dans sa chevelure noire. Mais son visage avait conservé son altière beauté, et sa voix était toujours aussi chantante.

- J'ai appris que Starfleet avait fait de vous un lieutenant bien avant la date prévue, dit-elle en souriant.

Spock inclina légèrement la tête.

- Je m'attendais à cette promotion, mère. Mes états de service étaient suffisants pour...

- Spock, planifiez-vous tous les événements de votre vie, a présent ?

Lorsque vous étiez enfant, vous aviez une certaine... spontanéité. Et vous aimiez les surprises.

Il croisa les mains derrière le dos en une imitation inconsciente de l'attitude qu'adoptait son père lorsqu'il refusait de discuter davantage d'un sujet.

- Je ne suis plus un enfant...  
- Bien sûr, soupira Amenda. Et depuis très longtemps... Mais vous êtes à la maison pour quelques jours, et c'est tout ce qui compte.

- Je suis venu parce qu'on me l'a ordonné, et vous le savez très bien. Que veut-il ?

- Je ne peux en parler maintenant. Après le repas, Sarek veut que nous tenions un conseil de famille. Un conseil très solennel, Spock.

Les sourcils du Vulcain s'en levèrent de surprise.

- Alors, il consent à me parler ?

Amanda secoua négativement la tête. La manière dont le conseil allait se dérouler n'était pas aisée à expliquer, et elle refusait de le faire maintenant, alors que son fils venait juste d'arriver.

- Pas exactement, Spock... Mais entrez, à présent. Vous comprendrez plus tard...

Spock alla chercher sa valise et la suivit à l'intérieur de la maison. Son père n'allait pas exactement lui parler ? Mais comment comptait-il donc s'y prendre ?

\* \* \* \* \*

Spock et Amanda mangèrent seul. Il était compréhensible que Sarek ait choisi de ne pas se joindre à eux. Le conseil de famille n'allait sûrement pas être une réunion bucolique. Y pré luder par un dîner réunissant deux convives qui ne s'étaient pas adressés la parole depuis huit ans eût été pour le moins imprudent.

Amanda se chargea d'entretenir la conversation. Elle avait toujours eu un solide talent de conteuse, et Spock fut sincèrement amusé par certaines des anecdotes qu'elle lui raconta. Même les dernières nouvelles de la famille, sujet de la plus haute gravité, devenaient intéressantes et divertissantes grâce à sa manière de les relater. Lorsqu'elle eut fini, Spock lui parla de sa promotion, de l'USS Entreprise et de ses brèves vacances.

- A Ka'a ? C'est une plage magnifique. Avez-vous un peu marché ?

- En fait, mère, je me suis surtout assis sur le sable pour réfléchir.

- Une plage est un endroit propice à la méditation... Vous avez eu raison, mon fils...

- Mais j'ai retiré mes bottes, ajouta-t-il très vite.

- C'est très bien, Spock !

- Une expérience instructive. Je vous remercie de me l'avoir conseillée.

- Je n'ai jamais dit qu'elle était instructive, Spock. Je voulais que vous vous sentiez en harmonie avec la nature... Cela se ressent, mon fils. Il est impossible de l'enseigner.

-J'ai...

Spock se tut, s'éclaircit la gorge, et termina sa phrase :

- ... J'ai éprouvé quelque chose d'approchant, mère...
- J'en suis heureuse.

Le carillon sonna à cet instant précis. Amanda releva les yeux, se mordit les lèvres et dit :

- C'est l'heure, Spock.

\* \* \* \* \*

Le conseil allait se dérouler dans la bibliothèque adjacente au bureau de Sarek. Les étagères chargées de livres occupaient trois murs ; dans le quatrième se découpait une grande fenêtre donnant sur le jardin. Les livres rassemblés dans cette pièce provenaient de toute la Galaxie. D'une certaine manière, ils symbolisaient le savoir et la sensibilité de milliers d'espèces pensantes. Dans son enfance, Spock avait passé des heures à rêver ou à étudier dans le silence de cette pièce. Avant ce soir, jamais elle ne lui avait paru hostile.

Amanda prit place dans un fauteuil et fit signe à Spock de s'asseoir en face d'elle. Il secoua la tête, décidé à attendre Sarek debout. Amanda prit alors un petit objet sur une table et l'approcha d'une de ses oreilles.

- Sarek ne viendra pas, Spock.
- Alors pourquoi parler d'un conseil de famille ? Je ne comprends pas.
- Votre père suivra la conversation depuis son bureau.

Elle lui montra la petite caméra installée dans un coin de la pièce.

- Et je vous transmettrai ses paroles, ajouta-t-elle en plaçant le petit écouteur dans son oreille.

C'était donc cela ! Sarek dirait ce qu'il avait à dire sans jamais s'adresser directement à son fils. Après huit ans, sa position ne s'était pas le moins du monde adoucie.

Bien qu'âgé d'à peine seize ans, Spock avait décidé seul de poser sa candidature à l'Académie de Starfleet. Ses résultats scolaires exceptionnels lui avaient valu une acceptation immédiate. On lui avait naturellement demandé des renseignements sur sa famille, et le directeur de l'Académie avait, comme il était d'usage, envoyé une lettre de félicitations au père du nouveau cadet, l'ambassadeur Sarek.

Malheureusement, Sarek désirait que son fils fasse carrière dans les sciences et la recherche, et avait déjà planifié son entrée à l'Académie des Sciences de Vulcain. Que Spock ait choisi une autre voie le déçut profondément. Qu'il se soit inscrit de son propre chef à l'Académie de Starfleet le plongea dans une fureur à peine contenue.

Amanda avait alors insisté pour que le père et le fils se parlent. Leur « conversation » avait consisté à adopter des positions intransigeantes en refusent de céder un pouce de terrain. A la fin, Sarek avait tourné le dos à son fils en disant :

« - Faites ce que vous voulez. Nous ne parlerons plus jamais de ce sujet. »

Après un mois de silence glacial, Spock avait compris que son père entendait ne plus jamais lui parler de rien...

Il revint au moment présent, regarda sa mère, et leva les mains en signe d'acceptation.

- Si tel est le désir de mon père...

- Il vous est permis de vous asseoir, Spock, dit doucement Amenda.

- Je préfère rester debout. Poursuivez, je vous en prie.

- Sarek vous reproche de négliger le domaine dont vous avez hérité.

- J'ai peur de ne pas comprendre ce qu'il veut dire, répondit sèchement

Spock. En mon absence, le domaine de Keldeen est géré par Senak de Zayus. Il m'a été chaudement recommandé par T'Lan de Lan, qui gère les domaines de mon père lorsque lui même est absent. Les récoltes de mon domaine sont bien supérieures à la moyenne, et Senak se consacre depuis peu à un programme de culture expérimentale très prometteur. Par conséquent...

- Hélas, dit Amenda en répétant mot pour mot les paroles de Sarek, cela prouve uniquement que mon fils a judicieusement choisi son métayer. Spock, vous avez souligné que mon domaine...

Elle s'interrompit et décida de revenir au discours indirect :

- ... Que le domaine de votre père est également géré par un métayer. C'est vrai. Mais Sarek vous rappelle qu'il revient régulièrement sur Vulcain pour s'en occuper en personne. Depuis huit ans, jamais vous n'êtes revenu. Et il a fallu vous donner un ordre pour vous revoir enfin. Les traditions vulcaines exigent que vous vous intéressiez de près à vos affaires. Que Keldeen soit bien géré n'entre pas en ligne de compte. L'important est votre engagement personnel.

- Starfleet ne m'autorise pas un tel luxe. J'ai juré de consacrer ma vie à mon devoir d'officier. Je ne violerai pas ce serment, ni ne démissionnerai. Tout ce que je consens à promettre, c'est de faire mon possible pour conserver un métayer remarquable, avec lequel j'entends rester en contact aussi souvent que possible. Les bénéfices du programme expérimental viendront bien entendu accroître le patrimoine de la famille.

Amanda écouta attentivement la réponse de son mari.

- Sarek exige toujours que vous vous occupiez personnellement de Keldeen dès que votre devoir vous le permet. Il admet que vous ne pouvez pas renier le serment qui vous lie à Starfleet.

La tension qui nouait les muscles de Spock se relâcha. Si c'était tout, cette visite forcée à sa planète natale se révélerait bien moins désagréable qu'il ne l'avait craint.

- Cependant, continua Amanda, Keldeen n'est pas le seul Sujet à requérir votre attention. Il nous reste encore à parler de T'Pring, votre fiancée. L'expression de Spock ne changea pas, mais la mention du nom de T'Pring ne lui sembla rien présager de bon. La transmission héréditaire des terres était une tradition commune à bien des civilisations. Spock la comprenait, et reconnaissait son importance pour la survie d'un clan. Mais fiancer des enfants de sept ans afin qu'ils se marient à l'âge adulte lui paraissait une pratique plus discutable, même si elle était en vigueur sur Vulcain depuis des milliers d'années. Était-ce parce que cela l'avait engagé contre sa volonté ? Ou parce que sa moitié humaine refusait d'accepter cette tradition aussi facilement que les autres ?

- Que voulez-vous me dire au sujet de T'Pring ? Demanda-t-il enfin.

- Il est temps que vos fiançailles s'achèvent et que le mariage ait lieu.

- Nous nous connaissons à peine, dit Spock, et nous ne nous sommes plus rencontrés depuis des années. Quant à ses lettres, ou aux communications radio, elles sont des plus rares...

Cela ne défait pas votre lien. Elle fut choisie pour Vous, Spock, et ce choix était juste.

- C'est la vérité... T'Pring est belle, c'est une pure Vulcaine, et sa famille est de bonne noblesse. Mais avez-vous jamais songé que j'aurais pu vouloir choisir moi-même, comme vous l'avez fait en épousant ma mère ?

Amanda intervint en son propre nom pour la première fois.

- Spock, ces propos sont injustes. Sarek n'avait pas de promesse. Il était libre de choisir.

- Ses parents se sont écartés des traditions en ne lui choisissant pas une épouse quand il était enfant. Sarek s'est écarté des traditions en épousant une Terrienne. Pourquoi ne pourrais-je pas m'en écarter à mon tour ?

- Parce que vous êtes l'unique fils de Sarek, et l'héritier de sa Maison. C'est ainsi !

Spock regarda longuement sa mère en sachant que Sarek observait la scène sur son écran avec sa froideur coutumière. Quelque chose en lui désirait ne pas obéir, mais une autre force, plus implacable lui soufflait que c'était impossible. Il cessa de regarder sa mère et fixa la caméra.

- Je comprends, dit-il enfin. Mais je ne pourrai épouser T'Pring immédiatement. Je dois me rendre sur l'Entreprise dans quelques jours, et ne puis dérober à cette obligation. J'ignore combien de temps durera ma première mission à bord de ce vaisseau - peut-être des années... Le mariage devra avoir lieu., lors de mon prochain séjour sur Vulcain.

Amenda écouta de nouveau, puis sourit mélancoliquement.

- Cette proposition est acceptable. Mais il vous faudra rencontrer T'Pring au plus vite pour discuter des modalités de cet arrangement.

- Je la verrai dès demain, dit Spock. Bonne nuit mère.

Il s'inclina devant Amenda et quitta la pièce.

Amanda retira l'écouteur de son oreille. Sarek parut derrière elle et attendit en silence qu'elle se tourne vers lui.

- J'ai conscience que tout ceci ne fut pas facile pour vous, mon épouse, dit-il calmement.

- Je ne suis pas celle dont la vie était en jeu, mon époux. Je sais que j'ai eu de la chance. Les traditions qui emprisonnent Spock ne vous emprisonnaient pas, et notre mariage fut possible. Nous lui avons donné la vie, Sarek ! N'avez-vous aucune tendresse pour sa moitié humaine ? Vous m'avez choisie.. Cette facette de sa personnalité est également de votre responsabilité.

Une ombre passa dans le regard du Vulcain. Peut-être exprimait-elle ses doutes les plus intimes ? Qu'importait, puisqu'il refuserait toujours de les admettre.

- Il a choisi d'être vulcain. Un seul chemin s'ouvre devant lui. T'Pring sera sa compagne. Elle partagera sa vie. Rien ne peut séparer ceux que les traditions ont unis.

- Qu'il veuille d'elle ou non ?

- Comment pourrait-il ne pas en vouloir ? Il reconnaît lui-même qu'elle est une superbe femme vulcaine issue d'une noble famille.

- Si C'est tout ce qui importe, s'exclama Amanda, pourquoi suis-je ici avec vous ?

Pour une fois, Sarek de Vulcain ne sut quoi répondre.

\* \* \* \* \*

L'USS Entreprise se trouvait en orbite stationnaire à l'aplomb du spatioport de San-Francisco. De petites navettes d'entretien tournaient autour de lui, déposant hommes et matériel sur sa coque. Le vaisseau n'avait que deux ans d'existence, mais les progrès de la technologie étaient si rapides qu'il se fût rapidement trouvé dépassé sans ces interventions de maintenance et de modernisation permanente.

Numéro Un supervisait les travaux en cours à bord d'un petit engin qu'elle pilotait d'une main experte. Lorsqu'elle eut fait le tour du navire, elle vint se placer devant le sas du hangar aux navettes.

- Numéro Un appelle l'Entreprise.

- Entreprise. Je vous écoute.

- Ouvrez le sas. Je rentre à la maison.

- Bien reçu.

Le sas s'ouvrit lentement. Numéro Un activa les rétrofusées et le petit appareil se glissa en douceur, dans l'Entreprise pour se poser sans accroc. La jeune femme attendit que les techniciens aient re fermé le sas et repressurisé le hangar en préparant mentalement le rapport destiné au capitaine. Lorsqu'elle sortit enfin de la navette, le texte n'avait, plus qu'à être dicté à l'ordinateur.

Elle venait juste quitter le hangar quand son communicateur bipa :

- Numéro Un, le capitaine Pike vous attend'en salle de réunion.

La jeune femme jeta un regard à son chronomètre et fronça les sourcils. L'inspection de la coque du vaisseau avait duré plus longtemps que prévu, et elle était incontestablement en retard sur l'horaire de la réunion.

- Numéro Un à l'inter. Je suis en chemin...

Christopher Pike attendait dans la salle de re union. Il sourit en anticipant la manière dont Numéro Un allait pénétrer dans la pièce : à grande enjambées, la tête droite, les lèvres légèrement serrées (elle détestait être en retard) et une demi-douzaine de disquettes dans les mains.

La porte coulissante siffla et Numéro Un entra à pas de charge.

- Numéro Un au rapport, monsieur. Désolée d'être en retard.

- Inutile de vous excuser, Numéro Un. J'aurais donné cher pour effectuer cette inspection moi-même... Où en sommes-nous ?

- Les nouveaux équipements seront en place demain matin. Cela nous laisse deux jours pour les tester. Nous pourrons partir à la date prévue.

Elle lui tendit une petite pile de disquettes.

- Voici les dossiers des nouvelles recrues, capitaine. Si vous désirez les examiner...

- Voyons un peu ça...

Les longs cheveux bruns de Numéro Un tombèrent sur ses épaules lorsqu'elle s'assit en face du capitaine et introduisit la première disquette dans le terminal.

Pike admira une nouvelle fois les magnifiques yeux bleus qui rendait le visage de cette femme si attirant. En fait, tout en elle attirait les hommes. Le capitaine se retint de sourire en pensant aux deux officiers, sur la base 13, qui l'avait suivie pendant des heures en espérant recevoir un signe d'encouragement. Mais leurs efforts étaient restés vains. Numéro Un ne répondait jamais aux avances. Pour autant que Pike le savait, elle s'entendait bien avec les autres officiers, mais ne s'écartait jamais du cadre de strictes relations professionnelles. Depuis quatre ans qu'elle était son second, d'abord sur le vieux Yorktown, puis sur l'Entreprise, elle avait toujours travaillé avec une précision et

une perfection qu'il n'avait jamais observées chez quelqu'un d'autre. L'adjectif parfaite eût, à lui seul, suffi à la décrire.

Pike se disait souvent qu'il aurait aimé mieux la connaître; et devenir son ami. Mais l'éternelle réserve qu'elle arborait devant lui faisait trop écho au sort qu'elle avait fait subir aux deux officiers de la base 13. Christopher s'était donc résigné à avoir simplement sous ses ordres le meilleur officier en second de Starfleet.

- Lieutenant Spock, matricule S179-276SP. Précédente affectation : USS Artémis. Nouvel officier scientifique de l'Entreprise.

- Je ne suis pas certain d'apprécier la présence d'un Vulcain sur la passerelle, Numéro Un, dit Pike en continuant d'examiner l'écran. C'est la première fois que je devrais collaborer d'aussi près avec l'un, d'entre eux, et...

Numéro Un attendit poliment qu'il continue sa phrase. Comme il ne s'y décidait pas, elle dit :

- Prévoyez-vous certaines difficultés, monsieur ?

- Eh bien... les Vulcains vénèrent la logique. Cela peut devenir un problème...

Je crois qu'il y a des moments où un officier doit suivre son intuition, réagir avec ses tripes. La froide efficacité n'est pas toujours une panacée dans les situations difficiles.

- Avoir des officiers efficaces sur la passerelle ne vous a pas inquiété jusqu'ici, capitaine, dit-elle sèchement.

Pike regretta sa dernière remarque. Numéro Un était aussi froidement efficace qu'un Vulcain, et il n'avait jamais eu à se plaindre de ses réactions.

- De plus, continua-t-elle, le lieutenant Spock n'est qu'à demi vulcain.

Elle pianota sur la console du terminal et appela à l'écran le dossier personnel du jeune officier.

- Ecoutez cela, monsieur. Père : Sarek, diplomate vulcain. Mère : Amenda Crayson, née sur Terre Colorado Springs. Ville natale : Shikahr, sur Vulcain. Education vulcaine classique. Entre à l'Académie de Starfleet à seize ans - remarquons qu'il a posé sa candidature de son propre chef. Admis avec les meilleures notes de tous les candidats cadets de cette année-là. Capacités physiques exceptionnelles...

- Pas de faiblesses dues à son ascendance terrienne ? Demanda Pike avec une pointe d'ironie que Numéro Un ne remarqua pas.

- Aucune connue, monsieur. Ses études ont été très brillantes, en particulier dans le domaine scientifique. Spécialisé en informatique. Diplômé à dix-neuf ans.

Elle appela un autre écran et continua à lire;

- Première affectation : second de l'officier scientifique sur un vaisseau de surveillance à la frontière du système solaire de la Terre. Promu sous lieutenant

il y a deux ans. Officier scientifique sur l'Artémis, un vaisseau d'exploration. A reçu plusieurs citations pour son courage dans des situations difficiles. S'est distingué deux fois dans le domaine de la recherche scientifique. A continué à étudier l'informatique durant son temps libre. Niveau actuel A-5.

Pike ne dissimula pas sa surprise.

- Les meilleurs officiers ne dépassent jamais A-3 !

- C'est exact, monsieur...

- Je vois... Appréciations personnelles ? Rapports avec les autres officiers et l'équipage ?

- Globalement excellents, monsieur. Si vous désirez les consulter, les remarques de ses supérieurs figurent en annexe dans son dossier. Le lieutenant est d'une nature réservée, mais s'intègre sans problème à une équipe de commandement, et communique convenablement avec l'équipage. Le capitaine Daniels souligne que Spock aime parfois jouer d'une espèce de harpe vulcaine. Rien d'autre à signaler. Notre nouvel officier scientifique n'est probablement pas parfait. Il est à demi humain, après tout... Mais ses états de service sont remarquables.

- Mes états de service n'auraient pas à rougir devant les siens, Numéro Un. Certaines bévues y sont pourtant enregistrées. Elles datent de l'époque où j'étais un jeune lieutenant...

- Et vous pensez qu'elles vous ont enrichi, n'est-ce pas ?

- La perfection..., commença Pike avant de se raviser. Laissons cela, Numéro Un. Je suppose que nous nous accommoderons d'un très jeune officier scientifique vulcain... Très bien ! Qui est le suivant ?

- Sous-lieutenant Montgomery Scott, matricule SE197-154, assistant ingénieur...

### CHAPITRE III

T'Pring vivait à In-Yar, le domaine paternel situé à une soixantaine de kilomètres de Shikahr. La jeep de Spock avait roulé pendant dix kilomètres sur la route qui traversait le domaine. Le chemin qui conduisait à la maison était bordé d'arbres. Les lourdes portes en fer forgé étaient ouvertes. Spock n'en fut pas étonné : on l'attendait.

Il entra et gara sa jeep près d'une fontaine. La maison en pierre noire des Llangon Huis qui se dressait devant lui comportait deux étages. Ses murs eussent paru sinistres sans l'entrelacs de plantes grimpantes qui les nuançaient de reflets rouges et orange. Aux fenêtres, de lourds rideaux brodés d'argent reflétaient les rayons déjà brûlants du soleil matinal. Spock dut plisser les yeux pour continuer à détailler la maison.

Puis il avança en direction de la porte sans voir qu'un des rideaux du second étage venait de trembler légèrement.

T'Pring s'écarta de la fenêtre derrière laquelle elle avait observé son fiancé.

- Est-ce lui ? Demanda son père.

- Bien sûr, parfaitement ponctuel, comme il se doit

- Ponctuel ? Grogna Solen. Avec six ans de retard ? Vous auriez dû être mariée à l'âge de dix-huit ans, ma fille.

T'Pring balaya l'objection d'un geste de la main.

- Il est absent depuis son seizième anniversaire père. Nous savons tous que l'Académie et Starfleet ont monopolisé son attention depuis.

- Votre indulgence me semble remarquable T'Pring. Vos fiançailles durent depuis bien trop longtemps. Plus longtemps qu'aucun clan respectable ne saurait...

- Dois-je vous rappeler, père, que je fus promise Spock, et qu'il devra de toute manière honorer ses engagements ? L'interrompit-elle sèchement.

C'était la réponse que recevait Solen chaque fois qu'il abordait le sujet. Il s'apprêtait à dire quelque chose lorsque la sonnette de la porte d'entrée retentit.

- Spock est ici pour régler cette affaire. Dit T'Pring. Tout sera bientôt arrangé.

- Je vais aller à sa rencontre. Désirez-vous toujours le recevoir dans le jardin

- N'est-ce pas plus intime ainsi, père ? Vous me concéderez que cet entretien doit être intime ? Solen leva un sourcil. Mais s'il était en désaccord avec sa fille, il préféra n'en rien dire. T'Pring savait qu'il s'inquiétait beaucoup pour elle. Unique fille d'une famille de cinq enfants, sa mère morte depuis dix ans... Solen ne s'était pas remarié, et aucun tuteur n'avait jamais pu influencer durablement le comportement de T'Pring lorsqu'elle était enfant dès son adolescence, la jeune Vulcaine avait donné libre cours à son caractère indépendant. Chaque fois que Solen lui parlait de son mariage, T'Pring dérobaient ou lui rappelait que Spock, quelles que soient ses obligations envers Starfleet, se ferait un point d'honneur d'assumer ses responsabilités. Avec le temps, Solen s'était résigné à la laisser régler le problème de son mariage à sa manière.

Des bruits de conversation, au premier étage, leur indiquèrent que Spock venait d'entrer dans la maison.

- Allez l'attendre dans le jardin, murmura Solen en quittant la pièce.

Il descendit au premier et trouva Senak, son plus jeune fils, en train de questionner Spock à propos de Starfleet et des vaisseaux sur lesquels il avait servi. Le jeune garçon admirait le fils de Sarek, et Solen savait qu'il songeait lui aussi à rejoindre l'Académie de Starfleet.

Mais, pensa Solen, Senak est le benjamin, et cela lui laisse davantage de liberté.

Ses trois aînés, déjà mariés et dotés d'héritiers mâles, avaient dû rester sur Vulcain pour embrasser les carrières traditionnelles qui les mettraient au service de leur clan et de leur planète. Senak, s'il le voulait vraiment, pourrait choisir une profession l'entraînant à des années-lumière de son monde natal. Mais l'engagement de Spock dans Starfleet était une toute autre affaire. Depuis son départ pour l'Académie, jamais il n'était revenu sur Vulcain avant ce jour. Pourtant, Sarek n'avait qu'un seul héritier mâle, et sa Maison était des plus nobles. On disait de Spock qu'il tentait d'être « plus vulcain que les Vulcains » pour compenser son ascendance humaine, et Solen croyait fermement qu'il ferait un parfait époux pour sa fille. Si le mariage avait lieu un jour...

Spock cessa d'écouter les questions de Senak et dessina un salut vulcain de la main droite.

- Longue vie et prospérité, Solen de In-Yar, dit-il.

- Paix et longue vie, Spock. Mais ne doit-on pas dire lieutenant Spock, à présent ?

- Oui.

- Un grand chemin parcouru en peu de temps. Vous faites honneur à votre Maison, Spock.

- Comme j'espère faire honneur à la vôtre, répondit Spock.

- Ma fille vous attend dans le jardin. Si vous voulez bien me suivre, je vous conduirai jusqu'à elle....

- Père, puis-je poser encore une question à notre invité ? Demanda Senak.

- Peut-être plus tard... Le lieutenant Spock doit maintenant s'entretenir avec votre sœur.

Le jeune garçon obéit en dissimulant soigneusement sa déception. Il s'inclina devant Spock et disparut dans une pièce adjacente. Solen conduisit Spock jusqu'à la double porte donnant accès au jardin situé derrière la maison.

- T'Pring vous attend près du bassin. C'est endroit favori à cette heure de la journée. Je vous laisse à présent, conclut-il après avoir poussé un des battants pour laisser passer son invité.

Spock suivit lentement le petit chemin qui serpentait entre les parterres de fleurs. Il s'attarda pour admirer chaque plante, conscient que la véritable raison de sa flânerie était le malaise que lui inspirait son face à face avec T'Pring : la femme censée partager le reste de sa vie était depuis toujours une étrangère pour lui...

Il arriva enfin près du bassin. T'Pring était assis sur un banc de pierre, les yeux rivés sur une rangée d'iris terriens doucement agités par le vent. La dernière fois qu'il l'avait vue, elle était une adolescente gracile porteuse de

promesses de beauté encore à réaliser. Aujourd'hui, le Vulcain devait admettre que toutes ces promesses avaient été tenues. T'Pring n'était pas beaucoup plus grande qu'à dix-huit ans, mais la maturité lui conférait une féminité épanouie. Ses grands yeux noirs dominaient toujours l'architecture de son visage, mais ils étaient adoucis par des pommettes bien dessinées et une bouche authentiquement sensuelle. Elle sentit sa présence de Spock et se leva pour l'accueillir.

- Spock, dit-elle.

- Longue vie et prospérité, T'Pring.

- Merci. Il y a bien longtemps que nous ne nous sommes vus.

Il nota qu'elle n'avait pas cru bon d'utiliser la réponse rituelle.

- Voulez-vous vous asseoir près de moi ? Demanda-t-elle en reprenant place sur le banc.

Spock réfléchit un instant et décida qu'il valait mieux rester debout. La jeune femme leva un sourcil, mais ne releva pas davantage sa volonté de garder ses distances.

L'homme qui se tenait devant elle avait changé. Il avait grandi ; ses épaules étaient à présent larges et musclées. Il ne ressemblait plus au jeune garçon malingre et emprunté de jadis. Elle s'étonna de le découvrir si serein. Quelques années plus tôt, une lueur de rébellion brillait dans ce regard devenu si tranquille..., si détaché.

- Mes obligations envers Starfleet m'ont tenu éloigné de Vulcain.

- Je le sais pour avoir souvent dû l'expliquer à ma famille et à mes amis. Je suis fatiguée d'entendre cette réponse, Spock. J'ai cru comprendre que les officiers de Starfleet bénéficiaient de permissions fréquentes.

- C'est exact. Mais je n'étais jamais été assez près de Vulcain pour y passer mes détentes.

- Et aujourd'hui ?

- J'étais sur Terre, en permission, avant de rejoindre ma nouvelle affectation. J'ai reçu l'ordre de me rendre sur Vulcain.

- Ainsi, si Sarek ne vous l'avait pas ordonné, vous n'auriez pas pris la peine de me rendre visite ? Suis-je si laide ? Si commune ?

- Vous êtes très belle, T'Pring. Je le pense depuis toujours.

- Alors, pour quelle raison différer notre mariage ?

- Mon devoir me...

- Vous avez également des devoirs envers moi ! Le coupa-t-elle sèchement. Nous sommes promis l'un à l'autre depuis l'âge de sept ans.

- T'Pring, je désire vous être agréable, et assumer mes responsabilités.

Mais je suis avant tout un officier... Et s'il vous semble que j'ai des raisons

personnelles de différer notre union, c'est simplement parce que j'ai le sentiment de ne pas vous connaître. Même enfants, nous n'avons jamais été proches.

- La solution est d'apprendre à nous connaître Spock. Avec le temps, nous deviendrons proches. Elle tendit une main pour que ses doigts touchent ceux de son fiancé.

Spock ne retira pas sa main, mais demeura insensible à ce contact. Il y avait, dans les yeux de cette femme, quelque chose de froid et de calculateur qui le dérangeait.

- Le temps est précisément le problème. Je dois être de retour sur Terre dans cinq jours L'Entreprise est prêt à partir en mission, et j'ignore quand je pourrai revenir sur Vulcain.

- Vous devez m'épouser, Spock ! Avant de quitter Vulcain, je vous somme d'annoncer nos épousailles. J'ai subi assez d'humiliations, et déjà dû trouver trop d'excuses pour expliquer votre comportement. !

- Je ne peux préciser une date.

- Alors, vous devrez payer ma dot et continuer jusqu'à ce que nous soyons mariés.

Sur Vulcain, ce n'était pas la famille de la fiancée qui payait une dot, mais le fiancé lui-même. A partir de l'annonce officielle du mariage, et jusqu'au jour de la cérémonie, le futur époux était tenu de verser une rente mensuelle à la famille de sa promise. Cet argent servait à assurer le confort matériel de la jeune femme jusqu'à ce que son mari assume effectivement ses responsabilités. Il devait être versé même si la promise disposait d'une fortune personnelle ou avait embrassé une carrière rémunératrice, voire les deux. Le montant de la rente variait selon la fortune du fiancé. Selon les critères en vigueur sur Vulcain, Spock disposait d'une grande fortune, et la rente de T'Pring promettait d'être coquette.

- Vous me demandez beaucoup, T'Pring...

- Je vous demande beaucoup ? Dit-elle d'une voix glaciale. Ne dois-je pas me soucier de ma famille ? Nous devrions être mariés depuis des années ! Nous devrions avoir des enfants ! Vous me fuyez, Spock ! Comment pourrais-je penser qu'il ne s'agit pas d'une insulte ? Une insulte pour moi et pour mon clan !

- Je n'ai jamais voulu vous insulter.

- Alors, que voulez-vous ?

Spock se croisa les mains derrière le dos.

- Je ne puis fixer la date de notre mariage, répéta-t-il. Je respecte les traditions qui me lient à vous. Mais j'ai également prêté serment à Starfleet. Je vous accorde que c'est injuste, mais j'ai choisi de servir la Fédération.

- Me rejetez-vous parce que l'on m'a choisie pour vous ?

- Non. J'essaye simplement de vous dire que vous feriez peut-être mieux de vouloir un autre mari. Il semble que je ne sois pas l'homme que vous attendez.

- Je ne veux pas d'un autre mari. Nous sommes destinés à partager nos vies, et nous les partagerons. J'attendrai que cela soit possible. Oui, Spock, je consens à vous laisser le choix de la date...

- Attendez-vous jusqu'au pon farr ? Demanda-t-il brusquement.

- Si c'est votre volonté... Mais vous allez annoncer notre mariage et commencer à payer ma dot.

- J'obéirai, T'Pring.

Un sourire se dessina pour la première fois sur les lèvres de la Vulcaine. Spock fut de nouveau frappé par l'extraordinaire beauté de la jeune femme. Si cela avait été tout ce qu'il attendait d'une compagne, nul doute qu'il eusse volontiers fixé la date de leur mariage pour le lendemain. Mais il éprouvait depuis longtemps certaines réticences vis-à-vis de T'Pring.

Déjà lorsqu'ils étaient enfants, il avait toujours senti chez elle une distance et une froideur calculatrice dès qu'ils se trouvaient face à face. Adolescent, il s'était révélé incapable d'en comprendre la nature. Aujourd'hui, ce sentiment de malaise revenait sans qu'il sache pourquoi. Les Vulcains se devaient d'être distants, réservés, et capables de froideur. Mais chez T'Pring, ces qualités devenaient effrayantes. Même Sarek, lorsqu'il tentait d'influencer quelqu'un, ne manifestait pas un tel talent de manipulation.

Spock savait qu'il n'avait jamais vraiment réfléchi, avec sérieux à ce mariage. Au fil des années, il s'était contenté de ne pas y penser en attendant le jour où il lui faudrait le consommer. Le pon farr l'obligerait à prendre une décision, mais au moins l'attendait-il à une époque indéterminée. A cause de ses origines terriennes, il avait jusqu'à présent échappé à la folie biologique qui refaisait des mâles vulcains les sauvages indisciplinés qu'ils étaient avant que la logique et la raison ne viennent guider leur vie. La plupart des Vulcains connaissaient leur premier pon farr à l'âge de vingt ans, et devaient ensuite le subir tous les sept ans. Les médecins de Starfleet avaient souvent examiné Spock. Selon plusieurs d'entre eux, il était possible que son sang humain le préserve totalement du pon farr. S'il s'étaient trompés, il n'aurait pas d'autre choix que de céder au démon biologique tapi dans chaque mâle de son espèce : il lui faudrait consommer son mariage avec T'Pring ou... mourir.

- Je dois m'en aller, à présent, dit-il. Mon métier désire me rencontrer pour parler du domaine... Et je pars demain pour la Terre.

- Mais annoncerez-vous notre mariage ?

- Oui. Dès ce soir.

- Alors, je vous dis au revoir. Lorsque vous choisirez de revenir - ou quand il le faudra, je serai là pour vous.

Elle tourna la tête et regarda de nouveau les iris.

- Longue vie et prospérité, T'Pring.

Elle répondit d'un vague mouvement de la tête, et Spock quitta rapidement le jardin.

T'Pring resta immobile jusqu'à ce que le bruit sourd de la porte de la maison retentisse. Puis elle se leva et attendit que le ronronnement du moteur de la jeep de Spock ne soit plus audible.

Elle se précipita alors vers un bosquet situé de l'autre côté du bassin.

- Stonn, appela-t-elle.

L'homme qui sortit de sa cachette était un pur Vulcain, un peu moins grand que Spock, mais athlétique et doté d'une sombre beauté. Il tendit une main, et T'Pring la caressa du bout des doigts.

- Va-t-il annoncer votre mariage ?

- Oui, j'ai réussi. Et il payera ma dot sans se soucier de son montant. Et, Stonn, le mariage attendra jusqu'à son premier ponfarr...

- Mais ce peut-être...

- ... Jamais. Je le sais. Mais je resterai sa promise. L'annonce de notre mariage continuera de l'engager, et il payera toute sa vie parce qu'il n'a qu'une parole. Pendant ce temps, nous serons l'un à l'autre.

- Mais s'il connaît quand même le pon farr, vous devrez l'épouser.

Un rire étouffé sortit de la gorge de T'Pring.

- Qu'importe ? Même dans ce cas, il demeurera lié à Starfleet et ne restera jamais longtemps sur Vulcain. Dès qu'il sera reparti, nous serons de nouveau l'un à l'autre.

Stonn essaya de dire quelque chose, mais elle lui plaça deux doigts sur les lèvres en souriant.

- Et même s'il décidait de vivre ici, nous continuerions à être l'un à l'autre !

Stonn l'attira vers lui. Son corps était chaud. Ses lèvres douces se posèrent sur les siennes.

Il se demanda pourquoi un frisson glacé lui parcourait parfois l'échine lorsqu'il était avec elle.

## CHAPITRE IV

L'Entreprise flottait majestueusement dans le spatiodock.

Dans la navette qui le conduisait à bord, Spock étudiait attentivement le vaisseau. Il aurait pu choisir de se téléporter, et économiser ainsi pas mal de temps, mais il avait préféré voir son nouveau navire de l'extérieur. Ce genre d'inspection se révélait souvent décevante, mais le navire qu'il découvrait répondait à toutes ses attentes. Il venait juste d'être « révisé » et

approvisionné, et brillait comme un diamant. Dès que les amarres qui le tenaient à quai seraient lâchées, il filerait comme une flèche dans l'espace.

Plusieurs autres nouveaux officiers et membres de l'équipage avaient choisi le même moyen de transport. Presque tous regardaient avec fascination le vaisseau qui allait être leur « maison » pour les années à venir. Un jeune sous-lieutenant semblait pourtant s'intéresser davantage aux nacelles qu'à la soucoupe. Un large sourire apparut même sur son visage lorsqu'il put discerner, à travers une trappe de maintenance ouverte, un entrelacs de tubulures et de composants électroniques. Spock ne fut pas étonné de découvrir sur sa poitrine un insigne d'assistant ingénieur.

Bien sûr, pensa-t-il, qui d'autre sourirait devant un tel spectacle ?

Pike était naturellement au courant de l'arrivée des nouvelles recrues. Dès leur sortie de la navette Numéro Un, toujours aussi réservée, les salua formellement en citant le nom et le grade de chacun, leur communiqua les coordonnées de leurs quartiers, et conclut en les informant que le capitaine Pike les recevrait en personne dans la salle de réunion à treize heures précises. Puis elle les laissés partir à la recherche de leurs nouvelles cabines. En dépit de l'impressionnant dédale de coursives Spock trouva ses quartiers sans la moindre difficulté. Dans le vaisseau qui le ramenait de sa planète, avait étudié les plans de l'Entreprise. Grâce aux techniques de mémorisation vulcaines, le moindre détail du navire était à présent à jamais gravé dans sa mémoire. Il ne fut donc pas surpris par la taille des deux pièces qui allaient lui servir de bureau et de chambre. Mais leur visible confort le surprit un peu. Les architectes de Starfleet avaient apparemment consacré une grande attention au bien-être des multiples espèces de la Fédération susceptible de servir à bord. La température pouvait être réglée à un niveau de chaleur idéal pour un Vulcain Inversement, il était possible de la baisser suffisamment pour qu'un Tellarite n'ait pas besoin de porter des vêtements réfrigérants pour supporter la climatisation adaptée aux Terriens généralement en vigueur sur les navires. Spock fut touché de constater que le thermostat de sa cabine était déjà réglé sur la bonne température. Sur ses anciens vaisseaux, il lui avait toujours fallu s'en charger lui même...

L'éclairage pouvait également être ajusté à la sensibilité des pupilles de l'occupant. Les meubles étaient des modèles standards de Starfleet, mais existait un grand nombre de recoins et d'étagères où des possessions personnelles pouvaient être mises en valeur. La malle de Spock avait été déposé dans la chambre. Le Vulcain effectua un rapide calcul mental et décida qu'il avait le temps de déballer ses affaires avant l'heure de la réunion. Il s'attela donc à la tâche.

\* \* \* \* \*

Le sous-lieutenant Montgomery Scott avait également localisé ses quartiers sans problème. Lui aussi connaissait les plans de l'Entreprise. De plus, dès l'annonce de son affectation, il s'était amusé à construire une maquette du vaisseau à l'échelle et en coupe. Les coursives et les ponts lui étaient donc aussi familiers que la maison de sa mère à Linlithgow, West Lothian, Ecosse.

Etant un simple assistant ingénieur, l'Écossais devrait partager la chambre et le bureau avec un de ses pairs. Mais la rotation du personnel était si bien organisée que jamais les deux hommes ne se dérangeraient. A l'instant même, son nouveau compagnon de cantonnement était de service. Mais il avait laissé un message sur l'écran du terminal.

« Bonjour, Scott. Je suis dans la salle des machines, mais faites comme chez vous. Si vous avez le temps, je serai ravi que vous veniez me serrer la main. Sinon, je vous verrai à seize heures. Bob Brien.. »

Scott se mit immédiatement à défaire ses bagages. Sous les uniformes et les vêtements de détente se cachaient deux de ses biens les plus précieux. Après avoir suspendu les vêtements dans son armoire, il retira délicatement la couverture écossaise qui protégeait une magnifique claymore et un bouclier de combat. Ces précieuses reliques appartenaient depuis des siècles à la famille, chaque fils aîné les recevant des mains de son père. et Scott ne serait pas davantage parti dans l'espace sans elles qu'il aurait accepté de se fier à des moteurs avant de les avoir contrôlés en personne. Il jeta un coup d'oeil autour de lui, choisit la cloison qui mettrait le mieux en valeur ses trésors, et s'occupa sur-le champ de les fixer solidement en place. Puis il recula de quelques pas et admira le résultat.

Impeccable, songea-t-il. Me voici chez moi !

Satisfait, il retourna à sa malle et commença à sortir son impressionnante collection de manuels techniques.

\* \* \* \* \*

A treize heures précises, le capitaine Pike en dans la salle de réunion où l'attendaient les nouvelles recrues. Scott s'était placé au tout premier rang, au milieu d'un groupe de techniciens. Spock lui, se tenait au fond de la pièce. Sa grande taille lui permettait de voir par-dessus les têtes de ses collègues. La stature de Pike l'impressionna. Le capitaine mesurait à peine quelques centimètres de moins que lui. Avec ses cheveux noirs, ses yeux bleus qui semblaient capables de remarquer n'importe quel détail, et sa carrure d'athlète l'homme appartenait à cette catégorie d'officiers qui imposent immédiatement leur autorité.

Il prit la parole d'une voix confiante et pourtant amicale :

- Bienvenus à bord de l'Entreprise. Je ne vous connais pas encore personnellement, mais je vous garantis que cela ne saurait tarder. Et ce n'est une menace...

Il y eut un murmure appréciateur dans l'assemblée, et le visage du capitaine s'éclaira d'un sourire qui semblait adressé à chacun des hommes et des femmes présents.

- L'Entreprise est une petite communauté, une sorte de famille, si vous préférez. Il est de mon devoir de connaître chacun de ses membres individuellement. Il y aura des moments où ma vie et les vôtres dépendront de vos réactions. J'entends de pouvoir vous faire entièrement confiance, et j'espère que cela sera réciproque. Je sais que Starfleet attire depuis toujours les esprits les plus brillants, et je crois que vous serez dignes de ma confiance. Notre première mission vous semblera peut-être ennuyeuse, de la pure routine... Cependant...

Il se tut un instant.

- Je peux vous assurer qu'aucune mission n'est jamais de la simple routine. Nous ouvrons de nouvelles voies dans l'inconnu. Mais n'oubliez jamais que l'espace n'est pas notre allié. L'Entreprise sera votre seul ami. C'est un excellent vaisseau, et je tiens à ce que son équipage soit le meilleur de la flotte. Je ne doute pas que vous serez à la hauteur de mes exigences. J'attends avec impatience de vous rencontrer en tête à tête. Vous pouvez disposer.

Tandis que le groupe commençait à se disperser, les yeux de Pike se posèrent sur Spock.

- Monsieur Spock ?

- Oui, capitaine ?

- Ayez l'obligeance de m'accompagner dans ma cabine. J'aimerais que nous parlions de certaines choses.

- A vos ordres, monsieur.

Spock emboîta le pas à son supérieur. Ils sortirent de la salle de réunion, firent quelques mètres dans la coursive et entrèrent dans l'ascenseur en silence.

- Pont 5, dit Pike.

L'ascenseur se mit aussitôt en mouvement et Pike prit enfin la parole :

- Avez-vous fait la connaissance de Numéro Un, monsieur Spock ?

- Je l'ai brièvement aperçue lors de mon arrivée, capitaine.

- J'entends que vous collaboriez étroitement avec elle.

- Oui, monsieur.

- Cela vous pose-t-il un problème ?

- Nullement, capitaine. Mes états de service vous apprendront que j'ai toujours eu d'excellents rapports avec les officiers en second sous les ordres desquels j'ai servi.

- Certains officiers ont eu des difficultés à travailler avec un être génétiquement parfait. Sur Ilyria, sa planète, l'excellence est le seul critère acceptable.. La perfection de cette femme a été scientifiquement programmée avant sa naissance. Elle réunit toutes les qualités de son espèce.

- Je vois, monsieur. Elle mériterait le titre de « Numéro Un » même si elle n'était pas votre second...

- Exactement.

- Les Vulcains ne pratiquent pas ce genre de manipulation génétique. Cependant, nous avons eu recours à des mariages très sélectifs pour obtenir les individus les plus performants que notre société était capable d'engendrer. Je suis donc apte à comprendre les origines de Numéro Un, et je n'aurai aucun mal à les accepter. J'apprécie l'excellence sous toutes ses formes.

Pike lui lança un regard de côté. Le Vulcain venait-il de faire une plaisanterie ? Avait-il remarqué les formes épanouies de Numéro Un ?

A l'absence de réaction de son nouvel officier scientifique, le capitaine comprit qu'il n'en était rien.

L'ascenseur s'immobilisa et les portes s'ouvrirent. Les quartiers de Spock se trouvaient sur la gauche. Pike se dirigea vers la droite, et Spock le suivit dans le couloir jusqu'à la porte la plus éloignée. Pike composa son code personnel sur le tableau attendant à la porte et les deux hommes entrèrent.

Le bureau et la chambre de Pike étaient de la même taille que ceux de Spock. Le Vulcain approuva mentalement son supérieur. Les quartiers officiellement prévus pour le capitaine comportaient trois pièces. Pike avait refusé ce petit privilège pour rester au même niveau que ses officiers supérieurs...

Spock remarqua également avec satisfaction les étagères remplies de livres. Des romans et de la poésie voisinaient avec des manuels techniques, des essais philosophiques et l'édition en trois volumes du règlement de Starfleet.

Pike s'assit dans un fauteuil et fit signe à Spock de prendre place en face de lui.

- Nous partons dans vingt-quatre heures, monsieur Spock. Vous remplacerez le commandeur Davies à la console scientifique. Quand pensez-vous être prêt à prendre votre poste ?

- Si le commandeur désire quitter l'Entreprise dès maintenant, je suis prêt, capitaine.

- Vous n'avez même pas encore visité le vaisseau. Croyez-vous vraiment être en mesure de remplir vos fonctions ?

- Capitaine, j'ai étudié toutes les informations concernant l'Entreprise disponibles dans les archives de Starfleet. En revenant de Vulcain, j'ai examiné les rapports de toutes ses missions à ce jour. De plus, je n'aurai aucun mal à m'habituer à la console scientifique, puisque c'est la spécialisation que j'avais choisie à l'Académie.

- Avec des résultats brillants, dit sèchement Pike.

- C'est exact, monsieur.

- Et vous avez sûrement étudié les dossiers du personnel technique qui servira sous vos ordres...

- Oui, monsieur, à l'exception des remarques personnelles qui ne sont pas accessibles de l'extérieur du vaisseau. Mais je me proposais de le faire aussitôt cet entretien terminé.

Pike s'installa plus confortablement dans sa chaise.

- Il y a donc finalement quelque chose que vous ne connaissez pas, monsieur Spock, dit-il en souriant.

- Monsieur ?

- Vous n'êtes pas la seule nouvelle recrue de la section scientifique. Une de vos subordonnés sera une astrobiologiste anciennement affectée à l'USS Mutashi. C'est une Vulcaine, monsieur Spock. Elle se nomme T'Pris. Lieutenant T'Pris.

Le Vulcain leva rapidement un sourcil puis reprit son expression impénétrable.

- J'examinerai son dossier avec intérêt, monsieur. Je suis sûr qu'il est remarquable, et que nous n'aurons pas à nous plaindre d'avoir le lieutenant à nos côtés.

- Détecterais-je un soupçon de préjugé envers les Vulcains, monsieur Spock ? Demanda Pike avec un demi-sourire.

Les yeux sombres de Spock croisèrent ceux du capitaine, qui crut y déceler une petite lueur d'amusement.

- Pas davantage qu'envers les humains, capitaine. Les deux espèces possèdent des qualités que j'admire.

\* \* \* \* \*

Le lieutenant Bob Brien était un géant de près de deux mètres à l'abondante chevelure frisée. Ses yeux bleus espiègles brillaient sous d'épais sourcils noirs, et un sourire chaleureux se dessinait souvent au coin de ses lèvres. Il retourna en toute hâte à ses quartiers à 16 heures tapantes et trouva Scott en train de déballer ses dernières affaires.

- Montgomery Scott ? Je suis Bob Brien. Bienvenue à bord.

- Merci. Désolé de ne pas être venu à la salle des machines. Mais il y à eu le discours d'accueil du capitaine, et je dois prendre mon premier quart cette nuit. J'ai préféré installer mes affaires et me reposer un peu avant de travailler. J'en ai profité pour examiner le calendrier d'entretien des moteurs, et...

- Ne vous inquiétez pas, Scott. Tout ira bien. Notre ingénieur en chef, le commander Barry, est une technicienne formidable, et elle vous mettra au courant. Dites, comment vous surnomme-t-on ? Monty ?

- Scotty ! Quoi de plus normal, n'est-ce pas ?

- Eh bien, Scotty, j'ai un petit cadeau de bienvenue pour vous.

Brien alla ouvrir son armoire et en sortit une bouteille remplie d'un liquide clair.

- Pour sûr que j'apprécie un petit coup de temps en temps, dit Scotty en étudiant la bouteille avec curiosité. Pas de marque ?

- Non, dit Brien en sortant deux verres d'une commode.

- Dans ce cas, j'ai ma petite idée sur ce que c'est.

- La meilleure gnôle jamais distillée dans une salle des machines !

- Mon ami, faites attention à ce que vous dites, car vous avez affaire à un expert !

Les boissons fortes de tous types étaient naturellement interdites par Starfleet. Mais l'alambic « caché » dans la salle des machines était une tradition bien établie, et personne ne s'en inquiétait tant que les bouteilles restaient réservées à des occasions exceptionnelles. Scott lui-même avait fabriqué un petit alambic à l'Académie - dissimulé dans la salle du générateur du bâtiment administratif -, que le directeur n'avait jamais découvert. Ou, du moins, qu'il n'avait jamais avoué avoir découvert. Certains prétendaient en effet qu'il ne crachait pas sur un petit verre de temps en temps...

Le premier souci de Scott était depuis toujours son devoir d'officier, et ses obligations envers ses moteurs, mais il ne refusait jamais une occasion de lever le coude lorsqu'il en avait le temps, et que cela ne troublait pas son travail.

L'Écossais accepta donc le verre que Brien lui tendait. Puis il l'avalait cul-sec... et s'étouffa à demi.

- Qu'est-ce que c'est que ce machin ? Dit-il lorsqu'il eut repris son souffle.

- Que voulez vous dire ? C'est du bon, Scotty ?

- Pour les amateurs d'eau boueuse, mon vieux ! Bon sang, n'avez-vous jamais goûté une bonne gnôle ?

- Bien... J'admets que c'est la première bouteille... Mais cet alcool est censé être le meilleur de la flotte. L'équipage du Lionheart nous à donné sa recette, et tout le monde connaît la réputation qu'il a en matière de distillerie clandestine.

Scott posa le verre sur un coin de table comme s'il était empoisonné.

- Tout le monde sait que personne ne donne jamais sa recette, mon gars.  
Les types du Lionheart vous ont fait une mauvaise blague.

Il soupira.

- Je vois que j'aurai du pain sur la planche sur ce vaisseau. Mais, juste histoire de partir du bon pied, laissez-moi vous offrir quelque chose de sérieux.

Il alla jusqu'à son armoire, l'ouvrit et en sortit une bouteille du légendaire Glenlivet. Puis il remplit deux verres propres et en tendit un à Brien. Celui-ci siffla son verre et émit un sifflement admiratif.

- D'accord, mais c'est du vrai whisky...

- Mon gars, dès que j'aurai mis la main sur l'alambic de la salle des machines, vous ne ferez plus la différence entre notre gnôle et ce nectar.

Brien sourit de toute ses dents, puis leva son verre pour trinquer avec Scott.

- Bienvenue à bord de l'Entreprise, Scotty.

\* \* \* \* \*

Spock inspecta la section scientifique avec son efficacité et sa rapidité habituelles. Le commandeur Davies fut ravi de quitter le vaisseau avec une journée d'avance. Il fut à peine surpris que Spock lui pose un minimum de questions. Après un bref entretien, il laissa son successeur à l'examen des dossiers des membres de la section, et se précipita dans ses anciens quartiers pour préparer ses bagages.

Les états de service des officiers et des membres d'équipage qu'il allait avoir sous ses ordres satisfirent Spock. Il venait de lire le dossier du lieutenant T'Pris lorsque la porte du bureau de la section s'ouvrit.

- Excusez-moi, monsieur, dit une voix très douce. Spock se retourna pour accueillir la Vulcain qui attendait dignement dans l'entrée.

- Lieutenant T'Pris..., dit-il. Je suis le lieutenant Spock.

Elle hocha légèrement la tête.

- A vos ordres, monsieur. Je suis de garde ce soir.

Le Vulcain lui fit signe d'approcher.

- Entrez, je vous prie. Vous n'aurez pas grand chose à faire tant que nous serons à quai. Je suppose que vous vous consacrerez à quelque projet de recherche dès que nous partirons ?

Elle avança vers lui avec la grâce mesurée des femmes éduquée sur Vulcain. Spock vit instantanément, qu'elle avait été élevée selon les anciennes traditions. Certaines familles y croyaient encore fermement Il se demanda si elle avait subi un choc en passant de l'ancien monde vulcain à l'Académie, un univers voué à la technologie et aux sciences. Son dossier contenait peu de renseignements privés,

mais Spock avait noté que le nom de son clan était un des plus anciens de Vulcain. Sa famille avait été prodigue en grands personnages, d'abord des chefs guerriers avant l'ère de Surak, puis des avocats et des conseillers lorsque la fièvre du sang s'était éteinte.

T'Pris avait eu d'excellents résultats à l'Académie et ses quatre ans de service dans l'espace s'avéraient remarquables. Spock avait également relevé qu'elle était veuve depuis un peu plus d'un an. Son mari, le lieutenant Sepel, avait été tué lors d'un premier contact avec une espèce violente sur Lindoria, à l'époque où les deux époux servaient sur le Mutashi. Le dossier de T'Pris n'en disait pas davantage sur la mort de son mari. Spock lui-même avait un vague souvenir du drame : lorsqu'il était sur l'Artémis, il avait, appris qu'une équipe d'exploration du Mutashi était tombée dans une embuscade, et c'était à peu près tout. De toute manière, il eût été discourtois de sa part de faire allusion au deuil de la jeune femme. C'était à elle d'en parler si elle le souhaitait.

Le Vulcain ne put s'empêcher de remarquer l'étonnante beauté du lieutenant T'Pris. Elle était plus grande que la plupart des femmes vulcaines peut-être un peu moins épanouie que T'Pring, mais quelque chose en elle semblait à la fois plus vivant et moins dangereux. Spock détourna brusquement le regard. Il venait de reconnaître la senteur délicate du savon à base d'herbes vulcaines qu'elle utilisait dans son bain...

- J'ai mené à bien toutes les recherches que j'avais en cours sur le Mutashi, monsieur. Mais je suis sûre que ce vaisseau me donnera l'occasion d'en commencer de nouvelles. Je suis honorée de servir à vos côtés, Spock de la Maison de Sarek et du noble clan de Talek.

Elle lui tendit une main, et leurs doigts se touchèrent selon le rituel vulcain du salut entre hommes et femmes. Spock fut surpris de sentir une sorte de courant électrique circuler entre eux.

- Et, je suis honoré de servir aux vôtres, T'Pris la Maison de Sidak et du noble clan d'Ansa. La jeune femme ne semblait pas avoir été affectée de la même manière que lui par le contact de leurs mains.

- J'espère que je n'ai pas été indiscret en mentionnant votre généalogie, lieutenant.

- Agir ainsi est une tradition vulcaine, répondit calmement Spock.

Puis il s'aperçut que leurs doigts se touchaient toujours et retira vivement sa main.

- Il y a si peu de Vulcains dans Starfleet que les traditions en deviennent plaisantes, ajouta-t-il.

- Si nous sommes si peu, dit T'Pris, chacun de nous est un bien précieux pour l'autre, n'est-ce pas ?

Spock réfléchit un instant en pesant les conséquences de ce qu'il allait répondre.

- Oui, lieutenant, dit-il enfin. Je pense que l'on peut considérer les choses de cette manière.

## CHAPITRE V

La passerelle débordait d'activité à tout moment mais plus encore lorsque l'Entreprise s'apprêtait quitter le spatioport. Le médecin de bord, le docteur Philip Boyce, avait aménagé son emploi du temps pour être présent lorsque le capitaine Pike donnerait l'ordre du départ. Il regarda avec mélancolie l'image de la Terre disparaître de l'écran principal.

Boyce avait apprécié de retrouver son chez-lui durant la mise à quai de l'Entreprise. Il s'étonna une nouvelle fois de considérer comme sa véritable maison le bungalow de Cape Cod qu'il n'habitait pourtant qu'en de rares occasions - à peine plus d'un mois tous les quatre ou cinq ans. Alicia était morte si peu de temps après leur mariage qu'il lui semblait avoir toujours été célibataire. Il n'avait jamais songé à se remarier, sans pour autant abdiquer son goût pour les jolies femmes. Mais jamais il n'avait amené une de ses « conquêtes » à Cape Cod.. Lorsqu'il s'y trouvait, il passait de longues heures à pêcher, ou à surfer sur les magnifiques vagues de la plage. Il avait renoncé à aménager un jardin derrière la maison, puisqu'il lui aurait été impossible de l'entretenir. Mais il adorait s'occuper de plantes. Par conséquent, ses cabines, dans tous les vaisseaux, avaient toujours été remplies de fleurs en pots, de jardins botaniques miniatures et de petites forêts de bonsaïs.

Il se demanda furtivement si Chris Pike avait passé une permission agréable. Le capitaine avait manifesté une grande envie de retourner chez lui lors de leur arrivée sur Terre. Mais depuis son retour à bord, il avait soigneusement évité de parler de son séjour.

Eh bien, pensa Boyce, s'il a envie de se confier un jour je serai là pour l'écouter.

Le médecin servait depuis quatre ans sous les ordres de Pike. Parfois, le capitaine lui confiait ses soucis personnels ou, plus rarement, lui parlait des choses qui lui pesaient. Boyce avait rapidement compris que cet homme, en dépit de la confiance et de la sérénité affichées devant l'équipage, souffrait de sacrifier une grande partie de son humanité à son devoir d'officier et de commandant.

A ce moment précis, remarqua le médecin, il semblait parfaitement serein. Assis dans son fauteuil, il donnait calmement à Numéro Un les ordres qui allaient propulser l'Entreprise dans l'espace.

- Puissance d'impulsion, Numéro Un.

- Puissance d'impulsion, monsieur.

L'Entreprise commença à prendre de la vitesse.

- Navigateur, calculez notre trajectoire à travers le système solaire jusqu'au passage en vitesse de distorsion.

- Trajectoire calculée, monsieur, répondit le lieutenant Andela.

Pike se tourna alors vers le docteur Boyce :

- Et voilà, Phil, de nouveau sur la brèche.

- Areta, dit Boyce en haussant les épaules. Aucun intérêt, nous y sommes déjà allés...

- Espèce de vieux hâbleur, lui rétorqua Pike, vous n'avez même pas posé le pied sur cette planète.

- La faute à qui, capitaine ? Vous vous êtes réservé le plaisir de visiter la surface. Mais il n'empêche que la plupart des membres de cet équipage ont voyagé avec vous jusqu'à Areta.

Pike tourna la tête vers Spock, debout devant la console scientifique.

- Monsieur Spock, auriez-vous l'obligeance de présenter Areta à ceux qui n'étaient pas avec nous lors du premier voyage ?

- Bien sûr, monsieur.

Le Vulcain pianota sur le clavier de son terminal et une vue d'Areta s'afficha sur l'écran principal. Puis il se mit à parler après avoir relié la passerelle à l'intercom général :

- Bêta Circinus III, nommée Areta par les indigènes, est une planète de classe M. Il y a mille quatre cent cinquante-sept ans, une guerre nucléaire a dévasté une grande partie de sa surface. La planète est en cours de régénération, mais de nombreuses régions demeurent inhabitables à cause des radiations. La population actuelle se répartit en trois groupes descendant des habitants d'origine. On trouve donc des citadins, des tribus nomades, et des mutants. Ces derniers sont considérés comme les pestiférés de la planète, et ont la réputation d'être extrêmement dangereux. A ce jour, les trois groupes vivent en quasi-autarcie, et dans une hostilité permanente. Lors des quatre dernières années, quelques échanges commerciaux ont pourtant eu lieu entre les citadins et les nomades, en grande partie grâce aux efforts du capitaine Pike. Starfleet juge en effet que cette civilisation pourrait revenir à un mode de vie normal et retrouver une certaine harmonie si les différents groupes cessent de s'affronter. Le commerce semble un excellent moyen de...

- Merci, monsieur Spock, l'interrompt Pike. Voici : exactement l'objet de notre mission : aider à l'amélioration du commerce et de la collaboration entre les groupes, au moins en ce qui concerne les citadins et les nomades.

J'ai eu pas mal de chance lors de ma première visite, et j'espère qu'il en sera de même cette fois.

- C'est bien ce que je craignais, grogna Boyce. Vous serez encore le seul à profiter de la surface !

\* \* \* \* \*

Le chef de la sécurité envisageait sans enthousiasme que le capitaine se téléporte seul sur Areta. Le lieutenant-commander Orloff avait convoqué ses quatre chefs de section dans son bureau pour étudier les autres possibilités susceptibles d'être proposées à Pike. Orloff était un homme de petite taille, proche du minimum requis par le règlement, mais en pleine forme physique en dépit de ses trente-huit ans. Les trois lieutenants et le sous-lieutenant qui participaient à la réunion ne pouvaient s'empêcher de penser in petto que leur chef prenait la situation trop au sérieux.

- Monsieur, dit le lieutenant Myoky Takahara, puis-je vous rappeler que le capitaine s'est déjà rendu seul sur Areta ?

- Oui..., maugréa Orloff. Et il admet lui-même qu'il a eu de la chance de rencontrer des nomades disposés à être amicaux.

- Mais le capitaine avait pris des précautions, monsieur, intervint le lieutenant Daniel Reed.

- Des précautions ? Les senseurs lui avaient appris comment se vêtaient les indigènes, quels langages ils parlaient, et quels étaient les flux migratoires des nomades. Savez-vous combien ces informations sont sommaires lorsqu'on se trouve sur une planète, lieutenant ? Avez-vous déjà été livré à vous-même sur un monde inconnu, quand le simple fait d'ouvrir votre communicateur risque de vous faire lapider pour sorcellerie ? Sans parler des risques de pollution culturelle que ce simple geste fait courir aux indigènes ?

Le sous-lieutenant Endel était un Kelyan. Comme tous ceux de son espèce, il avait l'apparence d'un humanoïde reptilien à la peau couverte d'écailles, et un visage incapable du moindre sourire. Pourtant, : une lueur d'amusement brillait dans ses yeux lorsqu'il s'adressa à son supérieur :

- Commander, aucune de nos suggestions ne vous a été utile. Mais peut-être avez-vous un plan pour persuader le capitaine de ne pas se téléporter seul sur Areta pour la seconde fois ?

- Il faut lui faire comprendre que les capitaines n'ont pas à vadrouiller seuls sur des planètes hostiles, répéta obstinément Orloff.

- Peut-être un autre capitaine ne le ferait-il pas ? Est-ce là ce qui vous déconcerte ? Demanda le lieutenant Peter Bryce.

Il regarda ses camarades pour quêter leur approbation. Le commander Orloff était nouveau sur le vaisseau et ne connaissait pas les habitudes de Pike. Le capitaine mettait un point d'honneur à se placer devant ses hommes. Selon lui, diriger les événements de l'arrière était un non-sens. La vue y est « mauvaise », disait-il, et les informations de seconde main ne sont pas fiables.

- Oubliez les autres capitaines, surenchérit Takahara. Le nôtre n'aime pas suivre les sentiers battus.

- J'avais cru le remarquer, grommela Orloff.

- Cependant, il est ouvert aux suggestions, dit doucement Endel.

- Ce qui veut dire ?

- Si vous lui suggérez une solution raisonnable, j'ai bien dit suggérez, il peut consentir à y réfléchir sérieusement.

- Le devoir du chef de la sécurité est de protéger le capitaine...

- C'est vrai, l'interrompt Reed. Mais le capitaine est également le maître du vaisseau, et il doit obéir aux ordres de l'état-major de Starfleet.

Si vous lui proposez un moyen de remplir sa mission en réduisant les risques, nul doute qu'il vous écoutera. Quant à faire ce que vous lui conseillez...

Reed haussa les épaules.

Orloff étudia ses subordonnés. Tous servaient avec Pike depuis plus longtemps que lui. Sur ce plan, ils lui étaient supérieurs.

- Je crois que ce sujet devra être discuté entre le capitaine et moi, dit-il en guise de conclusion.

Tous le monde approuva avec soulagement. Orloff fut ravi d'arriver à un consensus sur la manière de traiter le problème posé par le capitaine. L'idée que Pike puisse le considérer, lui, comme un problème ne lui traversa même pas l'esprit.

\* \* \* \* \*

L'inquiétude d'Orloff commença par amuser Pike, mais cet amusement dégénéra rapidement en irritation lorsque le chef de la sécurité insista lourdement. Le capitaine avait écouté poliment le plaidoyer de son subordonné, mais l'interrompt d'un geste brutal de la main lorsqu'il menaça de tout reprendre par le commencement.

- Merci, commander. J'apprécie que vous vous préoccupiez de ma sécurité, mais je crains que n'ayez pas porté assez d'attention aux faits. Les tribus nomades se méfient beaucoup des étrangers. Un groupe d'inconnus tentant d'entrer en contact avec l'une d'entre elles courrait plus de risque qu'un voyageur solitaire. Et je parle d'expérience...

- Mais, capitaine, vous téléporter seul une deuxième fois...

L'intercom sonna et la voix mélodieuse du lieutenant Zacharia épargna une longue diatribe à Pike :

- Capitaine Pike ?
- Pike à l'inter.
- Monsieur, j'ai un message de Starfleet pour vous. Code rouge.
- Transférez-le sur mon terminal, lieutenant. Pike, terminé.

Il se tourna ensuite vers Orloff.

- Je vais vous laisser, monsieur, dit le chef de la sécurité en se levant.
- Monsieur Orloff, dit Pike, je sais que ma sécurité était votre seul souci dans cette affaire. Mais n'oubliez plus, à l'avenir, que j'ai déjà une longue carrière dans Starfleet. Ce vaisseau est le quatrième que je commande. J'ai effectué des missions en solo sur bien des planètes sans ramener une seule égratignure... Même si j'admets ne pas en être passé loin à l'occasion.

- A force de ne pas en passer loin, monsieur, on finit dans un fauteuil roulant ou à la morgue.

- La discussion est close, commander ! J'attends que vous fassiez votre devoir, mais n'essayez pas de m'empêcher de faire le mien.

Orloff ouvrit la bouche pour répondre mais se ravisa.

- A vos ordres, monsieur, dit-il en esquissant un salut.

Puis il sortit au pas de charge.

Pike s'assit à son bureau et entreprit de décoder le message de Starfleet. Lorsque ce fut fait, il le lut attentivement, puis appela la passerelle :

- Pike pour monsieur Spock.
- Spock à l'inter, capitaine.
- Veuillez me rejoindre immédiatement en salle de réunion.
- Bien, monsieur !

Pike coupa l'intercom et se permit un bref sourire. Spock continuait à lui faire bonne impression. Il obéissait aux ordres sans hésiter ni poser de questions. Numéro Un avait peut-être raison... Pike appréciait depuis toujours d'être entouré d'officiers intelligents et efficaces.

\* \* \* \* \*

Numéro Un avait levé les yeux quand le capitaine avait ordonné à Spock de le rejoindre. Elle aussi avait été satisfaite par la manière de répondre du Vulcain, et par la rapidité avec laquelle il avait appelé le lieutenant T'Pol pour qu'elle vienne le relever. Elle compta intérieurement les secondes, et fut ravie de constater qu'il avait fallu deux minutes seulement pour que la Vulcaine fasse son entrée sur la passerelle. La passation de poste se déroula avec une précision rigoureuse, sans discours ni geste inutiles. Numéro Un aimait que les choses

marchent ainsi sur la passerelle. Pike préférait une ambiance plus « familiale », et elle s'en accommodait. Mais lorsqu'ils seraient en orbite autour d'Areta, le capitaine en mission au sol, elle assumerait le commandement, et l'équipage devrait se conformer à sa manière de voir les choses.

Spock entra dans la salle de réunion moins d'une minute après Pike. Le capitaine avait eu le temps d'introduire dans l'ordinateur une disquette contenant le message codé de Starfleet. Il fit signe au Vulcain de s'asseoir et prit immédiatement la parole :

- Que savez-vous à propos de la Gloire de Vulcain, Spock ?

- Ce qu'en savent tous mes compatriotes, monsieur.

- Rafrâchissez-moi la mémoire, je vous prie. Je suis certain que vos connaissances historiques sont bien supérieures aux miennes.

- Je reconnais que c'est probablement le cas, monsieur, dit Spock sans aucune ironie. La Gloire est une émeraude de taille gigantesque - vingt-deux mille huit cent quatre-vingt-dix carats point quatre non taillée mais réputée parfaite.

- Tout cela est dans les archives, dit Pike.

- En l'an 1433 du calendrier vulcain, la pierre constitua une prise de guerre. Vous aurez une meilleure idée de son âge en sachant qu'il n'y a pas eu de combat sur Vulcain depuis plus de trois mille ans. Mais, à l'époque dont je vous parle, l'émeraude fut prise à la Maison de Kawarda, au cours de la bataille de Den T'Zal, et elle fut considérée comme un si grand trophée qu'on lui donna le nom de Gloire de Vulcain.

- Pourquoi n'a-t-elle jamais été taillée ?

- Elle était le cœur de la Maison de Kawarda. L'âme même de ce clan était prise dans l'émeraude. La posséder revenait à détenir l'essence même de la Maison. La tailler eût donc été un sacrilège. Elle devint le symbole de Vulcain, et fut placée sous la garde du clan d'Archénida, dont le chef de guerre, Sorrd, l'avait conquise sur le champ de bataille. Pendant des siècles, le clan d'Archénida a protégé la Gloire. De temps à autre, toujours sous la garde du clan, l'émeraude quittait Vulcain pour être exposée lors des cérémonies tenues sur les vaisseaux d'exploration qui sillonnaient la Galaxie. En termes terriens, vous diriez qu'elle « servait d'oriflamme ». C'est lors d'un de ces voyages symboliques que le He-Shii, le vaisseau où se trouvait la pierre, disparut dans des conditions mystérieuses. Bien, entendu, la Gloire ne fut jamais retrouvée...

- Et l'on ne trouva aucun débris à l'endroit où le vaisseau se volatilisa, ajouta Pike.

A sa grande surprise, Spock sentit son cœur se serrer à la pensée du vaisseau perdu, de son équipage, et du trésor qu'il transportait. Il chassa immédiatement ces divagations de son esprit.

- C'est exact, capitaine. Il a été supposé que le vaisseau avait subi une grave avarie puis disparus dans une zone inexplorée de l'espace. Pendant des siècles, les astronomes et les savants vulcains ont tenté de reconstituer la trajectoire du vaisseau en intégrant les progrès accomplis dans l'exploration et le repérage spatial. A ce jour, ils n'ont trouvé aucune trace du He-Shii... Ce fut une grande perte pour Vulcain...

- Oui, un vaisseau et son équipage...

- Et la Gloire.

Pike étudia attentivement Spock comme si quelque chose le déconcertait.

- Si la Gloire était une prise de guerre, dit-il enfin, comment se fait-il que les Vulcains - qui rejettent la violence -, lui accordent une telle importance ?

- A l'époque où ils l'ont conquise, les guerriers vulcains ont pensé que l'âme de la Gloire était entrée en eux, et que l'émeraude était devenue le coeur de Vulcain, comme elle fut celui du clan de Kawarda. Lorsque Surak révolutionna la philosophie vulcaine, la signification de la Gloire changea. Elle devint un symbole de paix et non de guerre, de logique et non de passion.

Spock se demanda comment expliquer à Pike l'importance de la Gloire pour les Vulcains. Elle était devenue l'emblème de la métamorphose qui avait fait d'eux des êtres civilisés voués à la morale, à la philosophie et à la domination de la logique sur les émotions. Elle perpétuait la mémoire de Surak...

- Monsieur Spock, dit Pike, vous êtes l'officier vulcain le plus gradé à bord. Cela m'autorise à vous révéler que le message codé que je viens de recevoir fait état de u nouvelles informations à propos de la Gloire.

- De nouvelles informations ? Répéta Spock.

Pike tourna l'écran vers son officier en second.

- Voyez-vous ce diagramme ? Les théoriciens de l'Académie des Sciences de Vulcain ont calculé une nouvelle extrapolation de la trajectoire du He-Shii.

- Sans doute le travail de T'Clar et de Spens, commenta Spock.

- Les Vulcains savent-ils vraiment tout ? Demanda Pike en souriant.

- Non, monsieur. Mais ils n'oublient jamais rien de ce qu'ils ont appris.

- Merci pour vos informations, monsieur Spock. Les docteurs Spens et T'Clar ont envoyé une sonde automatique suivre la trajectoire supposée du vaisseau - s'il a bien subi une avarie. Après un long voyage, la sonde à découvert une petite planète sur son chemin. Pour l'instant, ce monde a été nommé G5391. La sonde n'était pas équipée de senseurs capables de détecter la vie...

- Après si longtemps, il est peu probable que...

- C est exact, Spock. Mais la sonde a néanmoins scanné la surface de la planète, et localisé des débris métalliques. J'ai reçu l'ordre de mettre le cap sur G5391 pour enquêter. Je veux que vous commandiez l'équipe d'exploration.

Spock baissa la tête et réfléchit un long moment.

- Monsieur, je crois qu'il serait approprié que l'équipe soit composée uniquement de Vulcains.

- Très approprié, monsieur Spock. Vraiment très approprié.

\* \* \* \* \*

Numéro Un s'épongea le front, ramassa sa raquette, et alla se placer dans la zone de service. Dans le carré adjacent, l'ingénieur en chef Caitlin Barry se mit en position de réception, raquette tendue devant elle, les yeux rivés sur la petite balle noire que son adversaire serrait encore entre ses doigts.

Numéro Un réussit un service travaillé que Caitlin fut obligée de laisser rebondir contre la vitre arrière du court de squash. Elle frappa un revers mal centré : la balle roula contre le mur latéral et retomba dans un angle impossible. Numéro Un la toucha du bout de la raquette, mais fut incapable de la relever suffisamment pour la remettre dans les limites réglementaires.

- Quelle veinarde ! Cria-t-elle avant d'adresser un large sourire à son adversaire.

- Désolée, ma chère, mais tous les coups sont permis ! A moi le service, et... balle de match !

Les deux femmes se remirent en position. Numéro Un ferma un instant les yeux pour se concentrer. Il n'était pas question de perdre sans avoir tout essayé !

Les périodes de repos, surtout au cours de mission de routine, ennuyaient souvent Numéro Un. Jouer au squash avec Caitlin était une des rares activités qui la détendaient vraiment. Elle n'avait pas besoin de relaxation physique, car son corps se satisfaisait d'un minimum de repos pour rester à un niveau maximal de performance pendant de très longues périodes. Mais c'était son esprit, toujours aux aguets, qui réclamait de l'action. La stratégie si particulière du squash, les efforts violents qu'il exigeait, aidaient Numéro Un à oublier l'ennui mortel des quarts de service consacrés à regarder des étoiles briller sur l'écran principal. Cette horreur de la passivité était un des rares « défauts » ayant échappé à l'attention des généticiens perfectionnistes qui l'avaient « créée »

Elle et le lieutenant-commander Barry avaient le même âge et s'étaient trouvées dans la même classe à l'Académie. Mais elles n'avaient pas été vraiment amies à l'époque. Les spécialités qu'elles avaient choisies - commandement et ingénierie - les avaient conduites à fréquenter des gens ayant le même centre d'intérêt. Depuis leurs retrouvailles sur l'Entreprise, les deux femmes s'étaient considérablement rapprochées. Presque aussi grande que Numéro Un, Caitlin était une jeune femme aux cheveux auburn et aux yeux noisette dont la beauté ne souffrait pas le moins du monde des taches de rousseur qui constellaient son

nez. Sur bien des points, elle ne ressemblait pas à l'idée que la plupart des officiers se faisaient d'un ingénieur typique. Elle était une professionnelle de haut niveau et exigeait que ses subordonnés accordent une attention méticuleuse aux équipements placés sous sa responsabilité, mais sans pour autant être amoureuse de ses moteurs. Elle n'ignorait rien des derniers raffinements de la technologie, mais ne passait pas tout son temps libre à lire des manuels techniques. Quant à l'Entreprise, elle l'admirait pour ses qualités techniques, mais n'éprouvait aucune passion à son égard. La plupart des ingénieurs ne vivaient que pour leur métier. Caitlin, elle, avait bien d'autres intérêts dans la vie. Par exemple, battre Numéro Un au squash, ce qu'elle était précisément sur le point de réussir. Elle leva sa raquette pour servir.

- Voyons un peu si vous réussissez encore un de vos coups tordus ! La taquina Numéro Un.

- Voyons un peu si vous réussissez quoi que ce soit ! Lui rétorqua Caitlin sans se laisser démonter. L'échange s'engagea, et Caitlin, grâce à la puissance de ses coups, parvint rapidement à prendre position au centre du court, là où il devenait facile de distribuer le jeu et de faire courir son adversaire. Numéro Un se battit jusqu'au bout, mais elle finit par céder sur un « double-mur » parfaitement réussi.

- Au diable vos amorties ! S'exclama Numéro Un Mais attendez la prochaine fois...

- Je me suis un peu amusée avec vous, aujourd'hui... La prochaine fois, je vous étrillerai, dit Caitlin en ramassant sa serviette.

Numéro Un lui sourit.

- Pari tenu ! En attendant, je vous offre un verre dans la salle de détente.

- Voilà ce qu'on appelle une bonne perdante !

- Pas vraiment... Mais pour une fois que vous gagnez...

Numéro Un évita le coup de serviette amical que Caitlin tenta de lui assener et toutes deux prirent la direction du vestiaire.

\* \* \* \* \*

Une fois douchées et changées, les deux jeunes femmes se rendirent à la salle de détente en silence. L'endroit était relativement vide, à l'exception de quelques joueurs de poker et des amateurs de vidéo réunis autour d'un écran pour découvrir l'un des nouveaux films au programme pendant le voyage.

- Que prendrez-vous ? Demanda Numéro Un.

- J'ai bien envie d'une infusion...

- Bonne idée, je vous accompagne.

Numéro Un s'approcha du synthétiseur et composa le code adéquat. Quelques instants plus tard, deux tasses fumantes se matérialisèrent.

Caitlin s'était assise à l'une des plus petites tables et Numéro Un la rejoignit.

- Où en est votre section ? Demanda-t-elle.

- Il me semble que je vous adresse un rapport écrit chaque jour..., lui répondit Caitlin.

- Et je le lis. Mais je ne parlais pas de rapports officiels. Comment sentez-vous la section, Cait ?

- Tout va bien. Ce n'est pas encore parfait, mais tout va bien...

Elle remarqua le regard interrogateur de Numéro Un et secoua vivement la tête.

- N'allez pas croire qu'il y a un problème. Les moteurs de distorsion sont réglés à merveille. Le moteur auxiliaire de tribord me satisfait un peu moins, mais ce n'est rien de sérieux. Une équipe s'en occupera dès que nous serons en orbite autour d'Areta.

- Et le personnel ?

Mes vétérans sont les meilleurs techniciens de la flotte. Les nouveaux se forment vite. Le meilleur de tous est ce sous-lieutenant écossais...

- Scott.

- Oui... Montgomery Scott. Il a la technique dans le sang. Il trouve toujours la bonne solution d'instinct quand les autres doivent réfléchir des heures. Je crois qu'il ira loin. En fait, si je ne m'accroche pas, il risque de prendre ma place un de ces jours.

- Cela m'étonnerait, Cait, dit Numéro Un en souriant.

- Bon, ce n'est pas pour tout de suite... Mais il est vraiment excellent.

Elles se turent quelques instants pour siroter leurs infusions. Puis Caitlin passa à un sujet moins professionnel

- Et le capitaine, comment va-t-il ?

- Le capitaine ?

- Eh bien oui ! En général, vous me donnez toujours de ses nouvelles.

Comment il va, quel air il a, ce qu'il a fait... Aujourd'hui, pas un mot ! Y aurait-il des problèmes sur la passerelle ?

- Je ne saurais vous dire... L'avant-dernière fois où nous avons pris une permission sur Terre, il en est revenu ravi. Et il parlait sans cesse de la jeune femme qu'il avait rencontrée. Je pensais que c'était sérieux...

- Je m'en souviens..., dit Caitlin.

- Elle vient d'entrer à l'Académie, mais j'étais sûre que Chris..., je veux dire le capitaine Pike, nous annoncerait ses fiançailles à son retour de permission.

Mais rien... Pas une allusion.

- Peut-être n'a-t-il pas pu la voir ? Les cadets sont parfois en stage sur des vaisseaux écoles.

- Humm...

- Mais pourquoi êtes-vous déçue ?

- Déçue ?

- Numéro Un, vous êtes en train de parler à votre amie Caitlin, pas à une étrangère ! Je sens que vous êtes contrariée.

- J'aurais aimé savoir ! Apprendre qu'il était fiancé, marié, enfin quelque chose de définitif. Mais je n'aime pas ce silence. Le capitaine paraît préoccupé, et même un peu mélancolique. Cela ne lui ressemble pas.

- Pourquoi vous en soucier ?

- A capitaine heureux, vaisseau heureux !

- C'est un cliché, et je sais que vous n'y croyez pas un instant. Depuis combien de temps servez-vous avec lui ? Quatre ans, je crois ?

- C'est ça...

- Je ne crois pas vous avoir déjà demandé ce qu'il représente pour vous...

- C'est mon supérieur, voilà tout.

- ... Mais j'avais le sentiment qu'il comptait beaucoup.

- Caitlin, je vous en prie...

- A présent. je suis sûre que j'avais raison.

- Cait !

- Peut-être sa relation avec cette femme a-t-elle mal tourné ? Peut-être l'heure de lui parler de vos sentiments vient-elle de sonner ?

- Je ne peux pas faire une chose pareille... Je... je n'éprouve rien pour lui.

- Numéro Un, je veux bien croire que vous êtes la merveille génétique de votre planète, mais cela ne vous empêche pas de mentir de manière éhontée. Vous ne voulez pas lui parler de vos sentiments ! Je vous comprends un peu... Vous travaillez en étroite collaboration avec lui. Vous l'aidez lorsqu'il se trouve en danger sur des planètes inconnues. Vous êtes, tous deux des officiers, et vous pensez que votre relation doit se limiter à des rapports professionnels. Mais il y a des couples mariés a des postes de commandement sur d'autres vaisseaux. Votre relation professionnelle peut bénéficier d'un engagement affectif. Y avez-vous déjà pensé ?

- Mais il... Jamais, il... Enfin, il pense que je suis parfaite !

- Je connais des dizaines de femmes qui aimeraient être, jugées ainsi par Christopher Pike.

- L 'adjectif parfait n'a pas le même sens quand il s applique à moi, Caitlin !

La jeune femme dévisagea longuement son amie. En dépit de sa force de caractère et de son équilibre, Caitlin avait souvent eu le sentiment que Numéro Un éprouvait une sorte de malaise permanent. La " reconstruction » génétique

était une pratique courante sur plusieurs planètes, mais elle se limitait généralement à corriger d'éventuels « défauts » de naissance ou autres erreurs de la nature. Numéro Un, pour sa part, avait été complètement « conçue et fabriquée » par manipulation génétique, l'accent étant mis sur l'intelligence, la force, l'équanimité et... une apparence agréable. Elle était née de l'idée que quelqu'un d'autre se faisait d'une femme idéale. Bon nombre de gens semblaient d'accord avec les prémisses de son concepteur, mais...

- Je crois que vous lui prêtez des idées qui sont en réalité les vôtres. Pourquoi ne pas essayer de savoir ce qu'il pense ? Parlez-lui de vos sentiments !

- Je... pourrais essayer...

- Oui !

- S'il n'est pas fiancé...

- Oui ?

- Pendant une période de repos...

- Oui !

- Et si j'en trouve le courage.

\* \* \* \* \*

Le cycle de service appelé « veille » était parfaitement adapté aux activités illicites du sous-lieutenant Montgomery Scott. Le vaisseau conservait un « jour » et une nuit », et, durant le quart de « veille » la plupart des zones de travail étaient faiblement éclairées pour étayer l'illusion de « nuit ». Il n'y avait jamais moins d'une équipe complète dans la salle des machines pendant la « veille », mais, l'ingénieur en chef et son second étaient rarement présents. Le personnel, par conséquent, pouvait prendre quelques libertés avec le règlement.

L'appareil que Scott fabriquait depuis quelques jours était assez compliqué, mais occupait peu de place. Comme les membres de son équipe lui avaient juré le secret, il pouvait s'occuper de son invention sans craindre les mouchards.

Bob Brien vint le rejoindre dans la salle des machines à deux heures précises. Ses yeux bleus brillaient d'excitation.

- C'est fait, Scotty ?

- Bien sûr, mon gars ! Voulez-vous voir de quoi il à l'air ?

L'Écossais s'approcha d'une console et souleva fièrement l'alambic auquel il venait de mettre la dernière touche.

- Eh bien..., maugréa Brien devant cet enchevêtrement de tubes peu esthétique, on ne peut pas dire que ce soit une œuvre d'art...

- Minute ! S'exclama Scotty. Venez voir de plus près cette merveille de la technique ! Les ingrédients sont introduits par là. Ensuite, ils passent de la bobine au collecteur, où ils se mélangent. (L'Écossais avait prononcé ce mot avec

une révérence quasi mystique.) Ensuite, ils passent par ces tuyaux pour se précipiter avec joie dans tout récipient digne de contenir de la gnôle de salle des machines cent pour cent garantie.

- Ça a l'air si simple, dit Brien sur un ton dubitatif. C'est avec un alambic tout pareil à celui-là que nous avons essayé de suivre la recette du Lionheart.

Scott le regarda avec dédain.

- Il ne s'agit que de la mécanique, mon vieux ! La recette n'est connue que des vrais initiés. Et si vous pensiez sérieusement que l'équipage du Lionheart vous l'avait donnée, c'est que vous croyez à beaucoup de choses qui n'existent ni dans ce monde ni dans un autre. Mais ma recette n'est pas une illusion ! Elle vient de mon pays, des basses terres, des collines embrumées, elle est chargée d'histoire et de tradition. Mille ans de distillation écossaise la contemplant ! Les sorcières, les fées et les enchanteurs se sont penchés sur son berceau. Et, par-dessus tout, elle donne une sacrée bonne gnôle.

- Je vous crois, Scotty. Mais où avez-vous l'intention de cacher cet engin ? Impossible de le garder dans la salle des machines.

- Non ? Regardez un peu ça !

Scott porta son invention près de l'entrelacs de tuyaux qui faisait circuler le liquide de refroidissement autour du réacteur où les cristaux de dilithium subissaient le bombardement transformant la matière et l'antimatière en puissance utilisable par les moteurs de distorsion. Il plaça l'alambic de telle manière qu'il se fonde dans la tubulure du système de refroidissement.

- Il suffit de l'installer là. Regardez de loin, et vous ne verrez rien de particulier. Approchez-vous, et vous croirez qu'il s'agit simplement d'une pièce du système. il prélève juste un peu de la chaleur du réacteur pour alimenter le processus de distillation... Sans aucun dommage pour les moteurs, vous pouvez m'en croire. Et voilà comment on obtient la meilleure gnôle de tous les vaisseaux de la Fédération !

- Vous êtes sûr que personne ne le verra ?

- Aussi sûr qu'on peut l'être, mon gars !

## CHAPITRE VI

GS391 se révéla une planète totalement dépourvue d'intérêt. Spock, debout devant son écran, étudiait les senseurs dont les relevés défilaient à toute vitesse. A côté de lui, T'Pol enregistrerait ceux-ci sur son tricordeur afin de les utiliser lorsque l'équipe de Vulcains se téléporterait à la surface.

- GS391 est plus petite que la Terre, dit Spock, mais elle présente une partie des caractéristiques d'une planète de classe M. Pas d'étendue maritime que l'on pourrait qualifier d'océan, mais je détecte treize grands lacs assimilables

à des mers intérieures. Les terres présentent une alternance de reliefs modérés et de plaines. Pas de forme de vie intelligente. La faune est essentiellement composée d'oiseaux et d'insectes, mais l'on trouve aussi quelques petits carnivores et herbivores... Rien de comparable, toutefois, à des mammifères évolués comme les dauphins ou les singes. C'est une vieille planète, proche de la fin de son existence... En somme, un désert...

- Toujours aucun signe de vie intelligente, Spock ?

- Négatif, capitaine. Cependant, la sonde avait raison : il y a bien des débris métalliques. Je les ai localisés dans l'hémisphère sud, éparpillés sur une zone d'environ trois kilomètres carrés.

- Pouvez-vous déterminer leur nature à l'aide des senseurs ? Demanda Numéro Un.

Spock se pencha sur sa console et manipula quelques commandes. Puis il releva la tête, lança un regard lourd de signification à T'Pris, et se tourna vers le capitaine :

- L'analyse de la composition chimique de cet alliage indique que ces débris proviennent d'un ancien vaisseau vulcain.

- Le He-Shii, murmura T'Pris.

- Les chances qu'il s'agisse de lui sont effectivement très élevées, admit Spock.

- Monsieur Spock, dit Pike, rassemblez votre équipe et téléportez-vous immédiatement sur la planète.

Spock et T'Pris étaient déjà en route vers l'ascenseur.

- A vos ordres, capitaine. Nous serons prêts au départ dans neuf minutes et six secondes.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent, et Spock tourna la tête pour chercher le regard de son supérieur.

- Mon équipe attend déjà dans la salle de téléportation, monsieur, expliqua-t-il.

- Merci de cette précision, monsieur Spock. J'attends votre rapport dans dix minutes et dix secondes... environ.

Le petit groupe de Vulcains qui attendait Spock et T'Pris dans la salle de téléportation 2 était composé de divers spécialistes : un ingénieur, un astrophysicien, un technicien en informatique, et un assistant navigateur. Il y avait onze autres Vulcains à bord, mais Spock avait structuré son équipe en fonction des divers clans - et des classes d'âges -, représentés sur l'Entreprise.

Tous tournèrent la tête lorsque Spock et T'Pris entrèrent dans la salle de téléportation.

- Les objets métalliques détectés sur la planète sont sans nul doute les restes d'un vaisseau spatial, déclara Spock. S'il s'agit bien du He..Shii, il est possible que Vulcain rentre en possession de la Gloire.

- Qu'il en soit ainsi ! Dit l'astrophysicien Sefor.

- Qu'il en soit ainsi ! Répétèrent rituellement les autres.

Spock hocha brièvement la tête, puis tous prirent place sur les plots de téléportation.

- Je suis pi-et, monsieur, dit le responsable du téléporteur. Les coordonnées sont verrouillées sur le centre de la zone d'éparpillement des débris.

- Energie, ordonna Spock.

Le rayon du téléporteur enveloppa les six Vulcains.

\* \* \* \* \*

Ils se rematérialisèrent dans une plaine tapissée d'une herbe jaunie mollement agitée par la brise. T'Pris activa immédiatement son tricordeur et commença à scanner les débris les plus proches.

La manière dont les fragments métalliques étaient éparpillés témoignait d'une catastrophe. Le vaisseau avait connu une fin violente. Les morceaux de coque présentaient des traces de brûlures symptomatiques d'une entrée incontrôlée dans l'atmosphère. Visiblement, le vaisseau avait explosé avant de toucher le sol. Le responsable du téléporteur les avait déposés près des plus gros débris de coque. L'on eût dit les restes d'un squelette d'animal rongé par le temps et les intempéries.

- Le métal est bien d'origine vulcaine, dit T'Pris d'une voix imperceptiblement émue. En tenant compte de l'usure due à l'exposition aux éléments et à l'érosion naturelle, il doit être vieux de...

- Il s'agit bien du He-Shii, l'interrompit Spock.

Il indiqua d'un geste de la main le lettrage à demi effacé qui courait tout au long d'un imposant morceau de coque.

L'ancienne écriture vulcaine était à peine lisible, à l'exception de la deuxième partie du nom du vaisseau et de quelques chiffres de son numéro d'identification.

Les possibilités de retrouver quoi que ce soit d'intact dans cet amas de métal calciné étaient si peu élevées que Spock ne prit pas la peine de les calculer. Il approcha pourtant de l'énorme fragment métallique. T'Pris le suivit, tricordeur en main. Peut-être avaient-ils une chance de trouver un indice leur permettant de comprendre, ce qui était arrivé au He-Shii.

Lorsque les deux Vulcains furent à moins de trois mètres du morceau de coque, une voix métallique déchira soudain le silence de GS391. Il fallut à Spock moins d'une seconde pour comprendre le sens des mots qu'il entendait. Il commença à se retourner vers ses compagnons, une esquisse de sourire aux lèvres, mais se ressaisit à temps. Le visage qu'ils virent lorsqu'il eut achevé son mouvement affichait l'impassibilité typique des Vulcains.

- Le message de la balise du vaisseau, dit-il simplement.

\* \* \* \* \*

Pike et Numéro Un convoquèrent les six Vulcains dans la salle de réunion. Piqué par la curiosité, le docteur Boyce s'était invité à la réunion. La balise était à présent posée sur une table et continuait d'émettre. La surface de l'objet était en très mauvais état, mais la voix métallique répétait inlassablement le même message dans un langage incompréhensible.

- Du haut vulcain ancien, monsieur, dit :

Numéro Un après quelques secondes d'écoute attentive.

Les six Vulcains tournèrent instantanément la tête; vers elle.

- Vous le comprenez ? Demanda Pike.

- Je le reconnais, monsieur. Le vieux vulcain est encore utilisé au cours de certaines cérémonies. Mais je suis incapable d'en comprendre le sens.

- Numéro Un a tout à fait raison, capitaine, dit Spock.

Il s'approcha de la balise et bascula un commutateur. La voix métallique se tut aussitôt.

- Le lieutenant T'Pris, continua-t-il, a réussi à synthétiser une version compréhensible du message. Je crois être en mesure de vous en donner une traduction raisonnablement fidèle, Mais si vous désirez attendre une transcription au mot à mot...

- Livrez-nous le fruit de vos travaux, Spock. Si nécessaire, nous pourrions vérifier plus tard avec le texte définitif.

- Très bien, monsieur. Le message commence par le nom et le numéro d'identification du vaisseau. Il a été enregistré par le capitaine Stephen. Au son de sa voix, je dirais que ce fut dans des circonstances d'extrême urgence. Le vaisseau était apparemment sur le point d'exploser. La plus grande partie de l'équipage avait déjà succombé, et les quelques survivants le quittaient pour trouver refuge dans une navette de secours. L'un d'entre eux appartenait au clan d'Archénida, et il emporta la Gloire avec lui. Ces hommes avaient décidé de remettre leur vie entre les mains du destin. La navette contenait assez de vivres et de réserves d'oxygène pour permettre à dix occupants de résister durant trois mois.

- Pouvait-elle voyager à la vitesse de distorsion ? Demanda Pike.

Le jeune ingénieur, Spahn, fit un pas en avant.

- Oui, enseigne ? Dit Pike.

- Nos ancêtres n'utilisaient pas ce terme, monsieur. Mais la navette devait avoir une puissance comparable à notre vitesse de distorsion 2.

- Donc elle pouvait parcourir de très longues distances pendant assez longtemps ?

- Bien plus longtemps que ses occupants auraient pu survivre s'ils ne rencontraient pas de planète habitable, dit calmement Spock. Le capitaine Stephen a déterminé le cap qu'elle allait suivre. Il précise dans son message qu'il avait décidé de ne pas abandonner son navire. Je suppose qu'il avait l'intention d'éjecter la balise dans l'orbite de GS391 afin qu'elle soit activée par l'approche de tout vaisseau croisant dans les environs. Malheureusement, des bruits typiques, à la fin du message, laissent penser que le He-Shii explosa avant que le capitaine n'ait le temps d'éjecter la balise. Voilà pourquoi elle se trouvait sur la planète. Je suppose qu'elle a été activée par notre approche, probablement par les impulsions électroniques de nos tricordeurs.

Numéro Un tapota du bout des doigts sur la balise maintenant silencieuse.

Tiens pensa Boyce, elle s'est verni les ongles en bleu, cette semaine.

L'officier en second avait décidément bon goût en matière de cosmétique. Le bleu qu'elle avait choisi s'accordait merveilleusement à celui de ses yeux.

- Vous venez de dire que le capitaine Stephen avait déterminé la trajectoire de la navette..., dit la jeune femme.

- C'est exact, et je pense que vous allez trouver l'information intéressante. La navette suivait le cap 32 point 180°...

Pike et Numéro Un comprirent au même moment.

- Areta se trouve directement sur cette trajectoire, dit le capitaine.

- Avec trois mois de vivres et d'oxygène, et à la vitesse de distorsion 2, ils ont très bien pu y arriver à condition de ne pas avoir changé de cap.

- Ils n'auront pas changé de cap, dit T'Pris. Ils avaient décidé de s'en remettre au destin. Le cap, une fois choisi, a sûrement été maintenu.

Pike regarda autour de lui. Les Vulcains attendaient impassiblement. Les yeux de Boyce brillaient de curiosité. Numéro Un affichait une expression neutre démentie par l'éclat de son regard.

- Numéro Un, dit le capitaine, quittons cette orbite et mettons le cap sur Areta à la vitesse de distorsion 6.

Nous n'avons aucune raison de rechercher des débris de navette ou des mutants aux oreilles pointues lors de notre première visite. Mais nous n'y manquerons pas cette fois !

\* \* \* \* \*

Spock était assis en position de méditation lorsque l'on sonna la porte de sa cabine. Il se leva, un peu étonné car il n'attendait personne.

- Entrez, dit-il en libérant sa tête de la capuche de sa robe de méditation.

La porte s'ouvrit sur T'Pris.

- Oh ! Dit-elle en découvrant sa grande silhouette drapée dans la robe traditionnelle. Je vous demande pardon. Je ne savais pas que vous méditez. Je reviendrai plus tard.

- Non, entrez, je vous prie. J'avais de toute manière du mal à me concentrer.

Et ce n'est pas une formule de politesse, songea tristement le Vulcain.

Il n'était effectivement pas parvenu à maintenir son esprit dans l'état de sérénité indispensable à la méditation. Un message de T'Pring venait de lui parvenir sur la fréquence privée du vaisseau. Le mot message, cependant, n'était pas tout à fait adapté... En fait, elle lui communiquait simplement le montant de sa dot, et il était très élevé : près de quinze mille nakhs par mois. Cela ne l'avait pas particulièrement dérangé, car les revenus de son domaine pourvoiraient aisément à cette dépense. Mais lorsqu'il avait essayé de se remémorer le visage de T'Pring, il y était difficilement parvenu. Sa mémoire fonctionnait bien... Pourtant, quand il avait tenté de se concentrer sur les traits de sa fiancée, il n'avait obtenu que l'image informe de l'ovale d'un visage aux yeux sombres entouré de cheveux noirs, et rien de plus.

Son trouble provenait de là... Ou, plus exactement, du fait qu'il lui était dérisoirement facile d'évoquer l'image de la femme qui se trouvait en face de lui. Et pas seulement son visage, mais aussi sa silhouette, sa manière de bouger, et le son de sa voix. Peut-être était-ce simplement dû au fait de travailler quotidiennement auprès d'elle ? Mais il avait déjà servi avec des Vulcaines, et aucune ne s'était imposée ainsi à son esprit. Au lieu de sentir dans ses chairs l'emprise de l'engagement qui eût dû l'unir à T'Pring, il était hanté par une jeune veuve avec qui il n'avait pas d'autres liens que professionnels. Il songea amèrement qu'il ne s'était jamais senti lié à T'Pring.

Il fit signe à T'Pris de s'asseoir.

- Saya ? Demanda-t-il.

- Avec plaisir, merci.

Spock programma sa commande sur le synthétiseur et, quelques secondes plus tard, deux tasses pleines de l'infusion vulcaine se matérialisèrent. Il en donna une à T'Pris et alla s'asseoir en face d'elle.

- De quoi souhaitiez-vous me parler ? Demanda-t-il.

- Je pensais à la Gloire. Croyez-vous encore qu'il soit possible de la retrouver ? Même si la navette a atteint Areta, tant de choses ont pu se produire...

- Les spéculations sont une perte de temps, lieutenant. Nous aurons la réponse lorsque nous arriverons sur Areta.

- Vous avez naturellement raison, monsieur Spock, dit-elle en baissant les yeux.

- Est-ce tout ? Demanda-t-il en se maudissant de lui parler de manière si brusque.

En réalité, venait-il de comprendre, il n'avait aucune envie qu'elle parte.

- Non. Pour être franche, je voulais voir comment vous étiez en privé..., ici... Dans votre cabine.

- En quoi cela vous intéresse-t-il ?

A sa grande surprise, elle releva les yeux et lui lança un regard presque amusé.

- Vous êtes une sorte d'énigme, monsieur Spock. Vous savez que les Vulcains ne résistent jamais à l'attrait du mystère. Vous êtes à la fois l'un des nôtres et un étranger. On vous dit plus vulcain que les Vulcains. Et il est vrai que votre dévouement envers Starfleet est supérieur à celui des plus fidèles officiers d'autres espèces. Mais vous semblez si seul au milieu de vos collègues, même quand il s'agit de Vulcains.

Spock tressaillit imperceptiblement. Sans poser de questions directes, T'Pris était parvenue à le contraindre à formuler des réponses qu'il aurait préféré garder pour lui. Bizarrement, cette situation l'intéressait, et il ne se sentait pas offensé par la curiosité de la jeune femme.

- Je peux paraître solitaire à ceux qui ne me connaissent pas. Mais j'ai des amis...

- Sur Vulcain ?

- Et au sein de Starfleet. Je suis également... fiancé. Et je viens d'annoncer mon prochain mariage.

- Je vous félicite, monsieur Spock. Mais pourquoi votre promise n'est-elle pas ici avec vous ?

- T'Pring n'appartient pas à Starfleet.

- T'Pring de la Maison de Solen ?

- Vous la connaissez ?

- Disons que j'en ai beaucoup entendu parler... Et lorsque j'ai ramené la dépouille de mon mari sur Vulcain pour les funérailles, Solen, sa fille et ses fils sont venus me faire leurs condoléances. T'Pring et son garde personnel ont été très courtois avec moi.

Spock accorda toute son attention à la dernière remarque de T'Pris. Le commérage était inconnu des femmes vulcaines. Elles murmuraient parfois certaines choses, mais c'était toujours la vérité...

- Son garde personnel... Stonn, je crois. Sa famille sert le clan de Solen avec honneur depuis des siècles...

- Il est vraiment dommage que T'Pring et vous ne puissiez être ensemble..., dit T'Pris après un long silence. Mon mari n'aurait pas supporté que nous soyons séparés... J'ai beaucoup pleuré lorsqu'il a été tué...

- Il n'est pas convenable de montrer son chagrin, T'Pris.

- Peut-être..., dit elle en se levant. Mais j'ai pleuré, . Spock ! Sans doute ne suis-je pas la plus vulcaine des femmes vulcaines. J'espère que cela ne perturbera pas nos relations de travail.

- Non...

- Je suis désolée d'avoir interrompu votre méditation. Je ne vais pas vous retenir plus longtemps...

Il fit mine de se lever mais n'en eut pas le temps. T'Pris était déjà sortie...

Ce fut seulement quand la porte se referma sur elle que Spock s'aperçut qu'ils ne s'étaient pas une fois adressés l'un à l'autre comme des officiers, mais avaient conversé comme des amis. Il remit sa capuche sur sa tête et se rassit en position de méditation. Lorsqu'il ferma les yeux, l'image de T'Pris flottait encore dans son esprit.

\* \* \* \* \*

L'Entreprise arriva en vue d'Areta au terme d'un voyage de routine. Pike prit vraiment plaisir à voir l'image de la planète - une boule jaune et brune grossir sur l'écran principal à mesure qu'ils approchaient. Il remarqua que les zones dévastées présentaient davantage de taches vertes et bleues que lors de sa première visite. Les commentaires scientifiques de Spock confirmèrent cette observation. Les deux cités principales avaient grandi et, autour d'elles, existaient maintenant des zones forestières et des champs irrigués.

- Je veux un balayage systématique de la planète, monsieur Spock. Si la navette est arrivée jusqu'ici, il y a une bonne chance qu'elle se soit posée quelque part.

- L'accident du He-Shii s'est produit après la catastrophe nucléaire d'Areta, capitaine, dit Numéro Un. Et avant que la planète ne commence à se régénérer. Même si les Vulcains ont réussi à atterrir, ils n'avaient guère de chance de survivre...

- J'en suis conscient, Numéro Un, et peut-être davantage que quiconque d'autre...

Les citadins qui avaient survécu le devaient aux nombreuses installations souterraines où ils s'étaient réfugiés. Les nomades, eux, avaient fui dans les régions désertiques épargnées par les bombes. Quant aux mutants, seules les modifications génétiques leur avaient permis de survivre, par petits groupes, dans les zones irradiées. Peu à peu, ils s'étaient regroupés dans les montagnes, alors que les nomades tenaient les déserts et les quelques oasis entourant les deux villes. La navette n'avait probablement pas eu loisir de choisir son lieu d'atterrissage, et ses occupants ignoraient sans doute l'histoire d'Areta. Si les naufragés avaient survécu, ce ne pouvait être qu'au prix de sérieuses mutations. Leurs descendants, s'ils existaient, ne ressemblaient sûrement plus à des Vulcains.

- Commencez votre balayage, Spock, dit Pike.

L'officier scientifique se tourna vers sa console et entreprit de programmer les senseurs. Les autres membres de l'équipe retournèrent à leurs tâches de routine.

Trois heures passèrent avant que Spock ne se redresse pour s'adresser au capitaine :

- Les senseurs viennent de détecter des débris métalliques. Même composition que ceux du He-Shii.

- Coordonnées ? Demanda Numéro Un.

- Latitude : 90° et 20'. Longitude : 130° et 12'. Selon les cartes que nous possédons, cette zone est l'une des plus désolée du grand désert.

- Sur écran, monsieur Spock.

Spock appuya sur un bouton, et la carte s'afficha sur l'écran principal. Pike la reconnut sans mal. Il l'avait étudiée attentivement avant sa première téléportation sur Areta, quatre ans plus tôt.

- Désolée est un mot trop faible, Spock, dit-il. Cette région est si sauvage que même les nomades évitent de s'y rendre. Peut-être parce qu'elle est un peu trop proche du territoire des mutants. La seule bonne nouvelle est que le premier vaisseau qui a étudié la planète a relevé un très faible taux de radioactivité.

- S'ils ont scanné la planète, demanda Boyce, pourquoi n'ont-ils pas repéré les débris ?

- J'ai consulté les archives, docteur. Les débris ont bien été repérés, mais ils furent considérés comme appartenant à la civilisation d'Areta. Toute la planète est jonchée de ruines. Nos prédécesseurs n'ont pas pris la peine d'analyser la composition de l'alliage. C'est tout à fait normal, puisqu'ils recherchaient des signes de vie, et non des objets métalliques.

- Monsieur Spock, dit Pike, je suppose que votre équipe attend déjà en salle de téléportation ?

- J'ai pris effectivement la liberté de...

- Parfait ! Allez-y, Spock. Et j'espère que vous trouverez, cette fois...
- Qu'il en soit ainsi f répondit simplement Spock.

\* \* \* \* \*

La scène ressemblait à s'y méprendre à celle qui s'était déroulée sur CS391. Le paysage était différent, beaucoup plus aride. Les montagnes, dans le lointain, exhibaient des pics majestueux et non les sommets érodés par l'âge de la précédente planète. Mais l'équipe d'exploration était la même, et le responsable du téléporteur l'avait une nouvelle fois envoyée près des débris les plus facilement détectables.

Il s'agissait bien de la coque d'une navette vulcaine, et les blocs les plus importants avaient été découpés pour fabriquer des abris rudimentaires.

L'équipe avançait silencieusement à travers le champ de débris quand Spahn tendit soudain un bras en direction d'un point situé juste derrière les abris.

- Par ici, monsieur Spock !

Les autres membres de l'équipe, Spock excepté, se précipitèrent. T'Pris ne pût s'empêcher de soupirer tristement. Les vents violents d'Areta n'étaient pas parvenus à disperser les rochers qui recouvraient sept tombes disposées selon le rituel vulcain...

Le bruit caractéristique d'un fuseur résonna derrière les cinq Vulcains. Rapides comme l'éclair, ils se retournèrent, fuseur au poing, et coururent vers Spock, qui se tenait debout, toujours aussi impassible, près d'un abri de fortune.

- Qu'est-ce que c'était ? Demanda Sefor.

- Combien de tombes avez-vous trouvées ? Demanda l'officier scientifique sans prendre le temps de répondre.

- Sept, dit T'Pris. Mais ils devaient être davantage. Qui aurait enterré le dernier ?

- Il n'a pas été enterré, répondit Spock d'une voix égale. Il est resté pour faire son devoir jusqu'au bout. Suivez-moi !

Il les conduisit vers l'un des abris. Une porte avait été aménagée au moyen d'un des hayons de la navette. C'était pour l'ouvrir qu'il avait dû utiliser son fuseur. A l'intérieur se trouvait une table faite d'un assemblage de pierres et de métal récupéré dans la navette. Le squelette d'un Vulcain était étendu près de la table, comme si le malheureux s'était couché en sachant qu'il allait mourir. Un coffret recouvert d'argent ancien était posé sur la petite table.

Spock regarda Sefor et lui fit signe d'avancer.

- Vous êtes le plus âgé d'entre nous. C'est à vous que revient l'honneur de l'ouvrir...

L'astrophysicien hésita un instant, puis s'approcha du coffret et l'ouvrit.

- La Gloire ! Spock, nous avons retrouvé la Gloire ! Enfin !

Il prit délicatement l'émeraude entre ses deux mains et la leva au niveau de ses yeux pour que tous la contemplent. Même dans la pénombre, l'énorme pierre - de la taille d'un gros melon brillait entre les mains de Sefor. Puis, comprenant soudain qui était le Vulcain étendu à ses pieds, il replaça la Gloire dans le coffret.

- C'est sans doute le squelette du représentant du clan d'Archénida..., murmura Sefor. Il aura eu la bonne fortune de mourir le dernier. Mais, même si cela n'avait pas été le cas, il aurait insisté pour demeurer près de la Gloire à jamais.

- Je pense que vous avez raison, Sefor, dit Spock. Essayons de voir s'ils ne nous ont pas laissé un message... Peut-être dans les deux coffres placés contre ce mur... S'il y a quelque chose, nous saurons ce qu'il leur est arrivé. Sinon, peut-être est-il déjà suffisant que ce soient des Vulcains qui les aient retrouvés pour les ramener chez eux. ( Il ouvrit son communicateur ) Spock à l'Entreprise.

J'appelle le capitaine Pike.

- Ici Pike.

- Nous avons trouvé les dépouilles des occupants de la navette, monsieur. Nous avons également découvert la Gloire.

- Bon travail, Spock. Avez-vous besoin d'aide ?

- Affirmatif, monsieur. Nous avons besoin d'une équipe d'archéologues pour exhumer les restes de pas nobles ancêtres afin de les transporter sur l'Enterprise en vue d'un retour sur Vulcain et de funérailles dignes d'eux.

- Vous l'aurez dans les dix minutes. Autre chose ?

Spock regarda les cinq autres Vulcains.

- Non, capitaine. Nous nous chargerons nous-mêmes de ramener la Gloire à bord.

## CHAPITRE VII

Pike était presque de bonne humeur pendant qu'il rassemblait les affaires dont il aurait besoin pour son expédition solitaire. L'affaire de la Gloire de Vulcain avait connu une conclusion satisfaisante. Starfleet se félicitait de la découverte du précieux bijou. Ceci posé, Pike avait à présent d'autres soucis, en tête. Il avait examiné la pierre lorsque Spock l'y avait invité, et reconnu, avec Numéro Un et le docteur Boyce, qu'il s'agissait vraiment d'une émeraude remarquable. Puis il l'avait confiée à Spock avec ordre de la mettre en sécurité jusqu'à ce que l'Enterprise la ramène sur Vulcain.

Son esprit, à présent, se focalisait sur Areta.

Enfin, se dit-il en dépliant un manteau de nomade du désert, sur Areta et sur Janeese ! Il pensait bien trop souvent à la jeune femme depuis son retour de permission. Quitter le vaisseau pour se retrouver seul parmi des inconnus serait un excellent dérivatif. Sa mission consistait uniquement à découvrir si les citadins et les nomades s'étaient rapprochés depuis sa dernière visite. Si c'était le cas, comme l'espérait, ses ordres se bornaient à en prendre note. Si ça ne l'était pas, ses supérieurs lui avaient ordonné de quitter Areta sans tenter de modifier le cours de son histoire. Pike obéirait, bien entendu, mais non sans regretter que les Aretans aient gâché leur dernière chance de reconstruire leur monde.

Le capitaine portait déjà le pantalon serré et la chemise en poils de ucha du costume traditionnel des nomades. Il s'assit sur son lit pour enfiler les bottes montantes qui complétaient son déguisement. Avec le manteau, un sac à bandoulière et une gourde, il aurait l'air d'être né dans le désert...

Il se leva et alla se placer devant une glace pour inspecter son apparence. L'image qui lui faisait face correspondait bien à ce que Janeese avait dû voir au premier coup d'œil : un homme en pleine jeunesse, doté d'un corps d'athlète et de traits incontestablement beaux (et, du moins lorsqu'il était en uniforme, portant des galons de capitaine sur ses manches). Christopher Pike n'avait rien d'un Narcisse. Son aspect physique lui valait des regards admiratifs depuis qu'il était enfant. Mais il avait découvert très tôt que sa « belle gueule » ne le protégerait pas des déceptions et des cruautés de la vie, ni ne l'aiderait à mieux réussir sa carrière dans la flotte. Il avait donc appris à se fier à son intelligence et à son instinct ( et à ses qualités naturelles de chef) plutôt qu'au visage que la nature lui avait donné, Il y avait pourtant eu des femmes dans sa vie. L'une d'entre elles avait même beaucoup compté, mais il l'avait perdue parce qu'elle ne souhaitait pas appartenir à Starfleet et ne supportait pas les longues séparations impliquées par ses missions. Ses autres relations amoureuses n'avaient été que des passades prises comme telles par les deux partenaires. Pike avait été heureux de les vivre, mais il n'éprouvait aucun regret à leur égard. Son histoire avec Janeese était différente. Deux ans plus tôt, des amis communs les avaient présentés alors que Chris était en visite chez ses parents à Mojave. Janeese envisageait déjà de faire carrière dans Starfleet, et leur rencontre affermit sa résolution. Ils s'étaient approchés prudemment l'un de l'autre, mais étaient devenus amants avant la fin de la permission. Pike était ensuite retourné sur l'Entreprise, et il avait appris peu de temps après qu'elle avait été acceptée à l'Académie. Deux ans et demi s'étaient écoulés ( ponctués par des messages de Janeese décrivant l'Académie avec enthousiasme et débordant de tendresse pour Chris ) avant qu'une de ses permissions ne coïncide avec les vacances de l'Académie. Janeese et lui s'étaient revus à Mojave...

Mais Christopher n'était pas devenu capitaine sans posséder l'aptitude de percer les autres à jour. Dès le premier instant, il avait compris que quelque chose n'allait pas. Et il lui avait suffi de toucher Janeese pour comprendre de quoi il s'agissait : elle s'efforçait de lui manifester chaleur et tendresse alors que son corps se raidissait entre ses bras.

« - Ou l'avez-vous rencontré ? Avait-il demandé simplement. Est-ce un de vos camarades de classe ? »

L'homme qui lui avait ravi le coeur de Janeese pendant son absence était un instructeur de Starfleet, un bureaucrate qui n'avait jamais mis le pied sur un vaisseau spatial. L'ironie du sort était une instance à laquelle Pike faisait volontiers allégeance, du moins sur un plan philosophique. Cette approche intellectuelle lui épargna les affres l'amertume, et préserva son respect pour Janeese. Il était un homme doux et généreux par nature, et ne désirait nullement passer sa vie seul avec un vaisseau spatial et l'espace pour tous compagnons. Mais il se demandait souvent, comme à cet instant précis, si la femme disposée à partager sa vie existait, quelque part dans la Galaxie.

Pike soupira, cessa de regarder le miroir, et finit de se vêtir. Le manteau était un peu trop large pour lui, et il dut serrer la ceinture de quelques crans avant d'arranger les plis à la manière des hommes des tribus. Puis il ajusta le fourreau qui pendait à la ceinture. Il contenait un de ces poignards acérés nommés dree qui constituaient la pièce la plus précieuse de l'équipement d'un homme - ou d'une femme - des tribus. Le sac était en peau de ucha, et Pike y avait rangé tous les objets que l'on pouvait s'attendre à trouver dans celui d'un nomade. Son communicateur, en revanche, était caché au fond d'une des poches de son manteau. La forme du vêtement interdirait qu'on le remarque, et le respect de la propriété personnelle en vigueur chez les nomades empêcherait qu'il soit découvert accidentellement. Le capitaine avait décidé de ne pas emporter de fusil. Son outil le plus important était en fait dissimulé dans une boîte étanche placée à l'intérieur de sa gourde. Il s'agissait d'un traducteur universel, relié à Pike par le microscopique microphone que le docteur Boyce lui avait implanté dans l'oreille. Avant sa première mission, le capitaine avait appris par hypnose le dialecte des nomades, et il le maîtrisait tout à fait convenablement. Le traducteur lui servirait cependant de dispositif de sécurité. Il pourrait confirmer ou corriger ce qu'il penserait avoir compris, mais lui offrirait également des réponses rapides en arétan s'il était pris de court. Le capitaine accrocha la gourde à sa ceinture, mit le sac sur son épaule et sortit de sa cabine. Le lieutenant-commander George Meadows le rattrapa devant l'entrée de la salle de téléportation 3.

- Capitaine, avez-vous un instant à me consacrer ?

- Est-ce vraiment indispensable, Meadows ? Numéro Un ou M. Spock pourront tout aussi bien...

- Sûrement pas, monsieur ! Le culpa Meadows. Ce genre de décision ne peut venir que de vous, si vous voyez ce que je veux dire !

- Franchement, Meadows, je ne vois rien du tout... Pike avait en général fort peu de rapports avec le géologue du vaisseau. Bien que Meadows fût d'un grade supérieur à celui de Spock, le Vulcain dirigeait la section scientifique et c'était à lui que le géologue aurait dû s'adresser.

- Il s'agit de l'émeraude, capitaine... La Gloire de Vulcain ! J'ai besoin de votre permission pour l'étudier. Personne n'a jamais vu une pierre de cette taille ! Et l'on dit qu'elle est quasiment pure ! C'est l'occasion de ma vie ! Tous mes collègues donneraient cher pour être à ma place, et...

- C'est impossible, monsieur Meadows.

- Capitaine ? Je...

- Cette affaire n'est pas de ma compétence. La Gloire appartient aux Vulcains. Je vous permets de demander l'autorisation au Conseil de Vulcain par l'intermédiaire du quartier général de Starfleet. C'est tout ce que je peux faire... Mais je doute que la réponse soit affirmative.

- Mais ce serait l'aboutissement de ma vie ! Pike n'avait jamais vu Meadows dans un tel état d'excitation. Le petit homme, en règle générale, avait l'air des plus placides. ( « Aussi expressif que ses cailloux ! » avait même dit un jour le docteur Boyce. )

- La Gloire appartient à l'Histoire vulcaine ! L'aboutissement de votre vie n'est...

- Capitaine, vous devez comprendre que...

- Monsieur Meadows, j'ai dit impossible ! Inutile d'insister ! Est-ce bien compris ?

- Oui, capitaine, répondit Meadows d'une voix presque brisée. Mais ce serait l'aboutissement de ma vie... Le rêve de tout géologue...

Pike le regarda partir puis se dirigea vers l'intercom le plus proche :

- Pike appelle le lieutenant Spock.

- Spock à l'inter, capitaine.

- Spock, je vous ordonne de mettre la Gloire en sécurité dans la chambre forte jusqu'à ce que nous puissions la ramener sur Vulcain, ou que le Conseil de votre planète nous autorise à l'en sortir.

Sur la passerelle, Spock leva un sourcil et jeta un regard interrogateur à Numéro Un, qui était assise dans le fauteuil du capitaine. Elle lui répondit en levant un sourcil tout aussi interloqué. Que se passait-il donc ?

- Bien compris, capitaine. Je transmettrai également votre ordre à monsieur Orloff.

- Parfait. Pike, terminé.

Le capitaine coupa la communication et entra enfin dans la salle de téléportation. Quelques instants plus tard, il se retrouva dans le désert aréan sous la protection complice de l'obscurité, exactement comme prévu. Personne ne l'avait vu; les nomades sortaient rarement de leur campement après la tombée du jour. Pike avait choisi de se téléporter près des principales routes de transhumance de la tribu qu'il avait rencontrée lors de sa première mission. Les senseurs lui avaient appris qu'un groupe important de nomades campait à environ quatre kilomètres de sa position actuelle. Selon toute vraisemblance, il s'agissait de ceux qu'il connaissait, dirigés par Farnah, un shinsei de grande envergure. Pike avait sciemment choisi de se téléporter à distance du campement. Il y avait peu de chance que quelqu'un songe à le questionner sur sa provenance, mais il tenait - à tout hasard - à laisser une piste aisément identifiable dans le sable.

Il marcha pendant deux kilomètres, puis décida qu'il était temps de s'arrêter pour dormir. Son sac contenait une tente individuelle faite d'un tissu spécial capable de protéger un voyageur du froid glacial qui tombait sur le désert avec la nuit. Quant aux prédateurs, Christopher savait qu'ils évitaient de s'attaquer à des proies aussi combattives que les nomades... ou les officiers de Starfleet.

Il monta donc rapidement la tente, s'installa confortablement à l'intérieur, et se prépara à dormir. Il n'y avait rien d'autre à faire avant le matin...

Il rêva de Janeese. Elle était vêtue de la robe moulante qu'elle portait le jour où il l'avait embrassée pour la première fois. Mais quelque chose n'allait pas, parce que, dans son rêve, leurs amis venaient juste de les présenter, et la jeune femme le regardait avec une lueur dans les yeux indiquant qu'elle aimait ce qu'elle voyait. Quelqu'un murmurait son nom à Pike - Janeese Carlisle - et il se revit lui sourire avec une chaleur qu'il n'avait plus manifestée depuis longtemps.

Puis la scène se brouilla, et il vit Janeese près de l'instructeur de Starfleet avec lequel elle venait de se fiancer.

- « Je suis désolée, Chris... », disait-elle d'une voix tremblante en lui tendant un petit objet qu'il mit un moment à reconnaître.

La bague ! La bague qu'il lui avait offerte avant de repartir en mission.

- « Je suis tellement désolée... »

La scène se brouilla de nouveau et il entendit la même voix murmurer :

- « Avec toi, Chris... Je veux être toujours avec toi... »

Il était étendu près de Janeese et lui caressait les cheveux. Leur premier matin... La première fois qu'il ouvrait les yeux sur elle en s'éveillant...

- « Je t'aime, Chris... »

Puis une nouvelle déchirure dans la mémoire de son rêve...

Il faut que tu me pardonnes, Chris... Tu n'étais pas là, et je me sentais si seule... Tom était d'abord un ami. Puis davantage... Tu n'étais pas là, Chris... Je suis vraiment désolée... Désolée... Désolée... »

Pike se réveilla en sueur et eut besoin de quelques secondes pour se souvenir qu'il n'était plus sur Terre mais en plein milieu du désert arétan, à des années-lumière de Janeese et de son instructeur. Il inspira profondément et sortit de la tente pour observer le ciel constellé d'étoiles.

Jusqu'à-là, les astres l'avaient toujours consolé des pertes les plus cruelles. Mais Janeese... Janeese était différente. L'avoir perdue le blessait bien plus qu'il ne l'aurait voulu. Décidément, il n'était pas aussi endurci qu'il le pensait. En tout cas, lorsqu'il s'agissait de Janeese. coup-là avait ait vraiment mal !

\* \* \* \* \*

T'Pris n'avait pas prévu de travailler si longtemps dans le laboratoire. Mais fascinée par les nouvelles recherches qu'elle venait d'entreprendre, elle avait perdu toute notion du temps. En fait, elle était tellement concentrée sur sa console qu'elle faillit sursauter lorsque quelqu'un toussa derrière elle pour attirer son attention.

Elle se retourna vivement et découvrit le lieutenant-commander Meadows.

- Désolé, lieutenant T'Pris... Je ne voulais pas vous effrayer.

Ses excuses ne paraissaient pas très sincères, mais T'Pris ne s'en soucia pas. De toute manière, il ne l'avait pas effrayée...

- Puis-je vous être utile, commander ? Demanda-telle poliment.

- C'est bien possible... Me permettez-vous de vous poser quelques questions au sujet de la Gloire de Vulcain ?

T'Pris réfléchit quelques secondes et hocha la tête en signe d'acceptation. La Gloire était une pierre légendaire, et Meadows, avait-elle cru comprendre, n'avait pas obtenu l'autorisation de l'étudier. Pour un géologue doublé d'un minéralogiste, cette situation devait être des plus frustrantes.

Le petit homme la bombardait de questions sur le diamètre, le poids, la forme et la disposition des facettes de l'émeraude. Elle fit de son mieux pour répondre, mais dut vite s'avouer vaincue :

- Je suis désolée, commander, mais vos questions dépassent mes compétences en gemmologie.

Meadows s'approcha d'elle et tenta de lui prendre la main. Elle recula instinctivement, mais il parut ne pas s'apercevoir du malaise que lui inspirait la proximité d'un mâle terrien.

- C'est exactement ce que j'essayais de dire au capitaine ! Personne, sur ce vaisseau, n'est capable d'étudier cette pierre et d'en structurer une

représentation holographique. Personne sauf moi ! J'ai toutes les compétences requises. Et je suis sûr que les Vulcains ne refuseront pas aux autres membres de la Fédération le droit d'au moins regarder ce bijou !

- Je ne saurais le dire... Seul le Conseil peut en décider.

- Sur ce vaisseau, c'est le capitaine qui fait la loi ! Si vous pouviez lui en toucher un mot pour moi, je suis certain que tout s'arrangerait. Vous êtes une Vulcaine et une scientifique. Votre soutien me serait précieux.

- Je suis navrée, commander. Le capitaine Pike a donné des ordres stricts au sujet de la Gloire. Intervenir en votre faveur signifierait que je doute de son jugement.

Meadows recula d'un pas et parut reprendre contact avec la réalité :

- Bien sûr... Je comprends... Vous avez absolument raison. Les ordres sont les ordres ! Et le capitaine prendrait mal que vous les remettiez en question. Je m'excuse de vous avoir dérangée. Et, s'il vous plaît oubliez tout ce que je viens de dire.

Il s'inclina devant elle et sortit précipitamment.

T'Pris leva à peine un sourcil et reprit place devant sa console. Mais elle ne parvint pas à retrouver sa concentration. Plus elle pensait aux propos du commander, et moins ils lui plaisaient.

Elle éteignit l'écran, sortit du laboratoire, et prit la direction des quartiers de Spock. Mais, arrivée devant la porte, elle hésita à sonner. Elle l'avait déjà dérangé une fois. Qu'allait-il penser en la voyant revenir à une heure aussi tardive ? Pourtant, il était essentiel qu'elle lui parle de l'étrange visite de Meadows !

Ce soir même ? Se demanda-t-elle. Ça ne peut vrai ment pas attendre demain ?

T'Pris n'était pas femme à se dissimuler la vérité. En réalité, elle avait envie de revoir Spock, seul, et en dehors du service...

Elle avait aimé son mari profondément. Sepel et elle avaient joué ensemble lorsqu'ils étaient enfants, et n'avaient jamais cessé d'être des amis. Sa mort l'avait laissée seule pour la première fois de son existence. Mais Spock, avec l'aura de mystère créée par son ascendance humaine, avec son maintien impassible, avec sa grâce féline, évoquait en elle des sentiments bien différents de ceux qu'elle éprouvait pour Sepel. Oui, l'officier scientifique éveillait des désirs que son mari ne lui avait jamais inspirés. Et cela l'étonnait et... lui plaisait.

Elle sonna enfin et la voix de Spock répondit aussitôt :

- Entrez.

La porte s'ouvrit et la vulcaine avança dans la pièce faiblement illuminée.

- Monsieur Spock...

- Lieutenant T'Pris ?

- Il vient de se passer quelque chose dont je crois indispensable de vous informer. Cela a rapport avec la Gloire.

- Je vous écoute. Mais veuillez d'abord vous asseoir. Désirez-vous boire quelque chose ?

- Non, pas maintenant... Mais je vous remercie.

Le Vulcain vint s'asseoir près d'elle.

- Quel est votre problème, lieutenant ?

Elle lui raconta la visite de Meadows en quelques phrases concises.

Spock la regarda en silence pendant quelques instants, puis hocha la tête.

- Vous avez agi comme il le fallait, T'Pris, dit-il simplement.

- Je suppose...

- Vous n'en êtes donc pas sûre ?

- Disons que j'ai une certaine compréhension pour le commander Meadows... La Gloire est une pièce unique... Et il désirait seulement l'étudier. Est une attitude condamnable, Spock ?

- Non, si c'est vraiment tout ce qu'il souhaite. Mais c'est un Terrien, T'Pris. Il peut être sujet à certaines... ambitions. Etre le premier à examiner la pierre et à en générer une image holographique lui aurait valu bien des honneurs professionnels. Le capitaine Pike a sans doute tenu compte de cet aspect des choses avant de prononcer son refus. Vous avez eu tout à fait raison de ne pas accéder à la requête de Meadows. De toute manière, votre intervention n'aurait rien changé...

- Alors, je vous ai dérangé inutilement.

- Je n'avais rien de particulier à faire... Lorsque j'ai entendu sonner, j'étais sûr qu'il s'agissait de vous.

T'Pris baissa les yeux.

- Comment avez-vous pu... Deviner ?

- Vous avez l'art de frapper à ma porte pendant que je suis en train de penser à vous.

- A moi ? Pas à T'Pring ?

- Vous avez également l'art de poser des questions délicates...

- Mes parents et mon mari me le reprochaient souvent... Mais aujourd'hui je suis T'Sai T'Pris, Aduna Sepel kiran. Les Terriens utilisent le mot veuve. Pour les Vulcains, cela signifie que je suis libre de choisir un nouveau compagnon. ( Elle leva les yeux pour croiser le regard de Spock. ) Ou un amant...

- Je suis fiancé, dit doucement le Vulcain.

- Mais pas marié..., du moins, pas encore...

Spock la regarda un long moment en silence. Les émotions qu'elle suscitait en lui le déconcertaient mais, curieusement, elles lui semblaient logiques et bienvenues.

Il tendit lentement une main vers T'Pris. Très doucement, presque timidement, leurs doigts se joignirent et se caressèrent.

\* \* \* \* \*

La nuit était tombée sur la ville de Sendai, plongeant ses rues étroites dans l'obscurité. Les lunes jumelles d'Areta n'étaient pas encore levées, et seules les étoiles éclairaient la silhouette vêtue de noir qui passait furtivement d'une zone d'ombre à une autre en évitant la lumière des lampes accrochées aux murs à intervalles réguliers. Bardan Aliat, un jeune homme d'à peine dix-huit printemps, était le fils - et la fierté - du riche marchand Meikor Aliat. Ce qu'il était en train de faire dans les rues obscures risquait davantage d'alimenter la colère plutôt que l'orgueil de son père. Mais il était assez tard pour que les seules personnes qu'il puisse rencontrer soient des ivrognes qui se soucieraient de lui comme d'une guigne...

Le seul danger provenait des sentinelles qui patrouillaient sur les remparts en modifiant constamment les horaires de leurs rondes. Bardan, cependant, avait pris la peine de se gagner l'amitié d'un jeune garde nommé Andor Clite, et il connaissait ses heures de service de la soirée. Les grandes portes de la ville étaient encore ouvertes, attendant le retour des derniers travailleurs agricoles. Les mutants ne s'aventuraient pas aussi près de la ville, mais ils l'avaient fait lors des Temps Maudits, et les citadins en gardaient une cruelle mémoire. Il restait encore un peu de temps avant la fermeture des portes, mais, ensuite, elles ne s'ouvriraient plus pour laisser entrer ou sortir quiconque avant les premiers rayons du soleil.

Bardan se tassa un peu plus dans l'ombre et écarquilla les yeux pour identifier la silhouette qui avançait sur les remparts. Ce n'était pas son ami, mais la jeune femme avec qui celui-ci partageait la garde. Bardan se colla autant qu'il put contre un mur et étudia la rue qu'il allait devoir traverser. C'était la plus large de la ville, utilisée par les chariots pour emporter leurs marchandises jusqu'au marché. Il faudrait atteindre les portes en marchant à découvert...

Le jeune homme fouilla dans une de ses poches et en sortit la montre dont son père lui avait fait cadeau deux semaines plus tôt. Si Clite lui avait dit vrai, les deux sentinelles devraient se croiser juste devant lui d'ici quelques secondes. Il leva de nouveau les yeux, et distingua en effet la silhouette de son « ami ». L'homme et la femme se saluèrent d'un geste distrait et continuèrent leur ronde.

Bardan attendit une bonne minute et se précipita vers la porte. Il se trouvait au milieu de la rue lorsqu'il cessa d'entendre le bruit des pas de l'un des gardes. Que se passait-il ? Venait-on de le découvrir ?

Il continua à courir et se mit rapidement à l'abri dans l'embrasure de la porte.

Avait-il été vu ? Dans ce cas, pourquoi la sentinelle n'avait-elle pas sonné l'alarme ? Un citoyen essayant de sortir de la ville de nuit était un motif suffisant pour cela. Bien sûr, si on l'attrapait, il pourrait toujours dire qu'il avait voulu rejoindre Clite pour lui tenir compagnie. Mais...

Puis il entendit le bruit caractéristique d'une allumette frottée contre la pierre, et il comprit ce qui se passait. Clite s'était simplement arrêté pour allumer sa pipe ! Quelques instants plus tard, le bruit de ses pas résonna de nouveau dans la pénombre.

Le jeune homme se toucha le front pour constater qu'il était trempé de sueur. Il l'épongea avec son mouchoir, et prit une grande inspiration. Les pas de Clite et ceux de l'autre sentinelle s'éloignaient. Il fallait y aller maintenant ! Il sortit de sa cachette et se mit à courir dans la nuit. Aucun cri ne s'éleva derrière lui. Personne ne l'avait vu.

Il avait réussi !

Bardan accéléra encore le rythme de sa course en dépit de l'angoisse qui lui coupait le souffle. Il était en bonne condition physique, mais se trouver hors de la ville en pleine nuit le terrorisait, et les étranges bruits qu'il entendait autour de lui ne faisaient rien pour le rassurer. Le vent semblait soupirer à travers les dunes. Les oiseaux de nuit ululaient, et d'autres créatures nocturnes émettaient des sons encore moins engageants.

Et puis, il y avait toujours le danger représenté par les mutants... Leurs derniers raids, si près de la ville, remontaient à de nombreuses années, mais il suffisait d'une fois...

Oui, une seule fois, pensa nerveusement le jeune homme.

Puis il aperçut l'oasis plantée de kerras qui était sa destination. Derrière les grands arbres, tout était sombre et silencieux. Brusquement, la pâle lumière des étoiles et les sons qui l'avaient tant inquiété jusque-là lui parurent beaucoup plus amicaux que ce qui se cachait derrière ces rangées d'arbres. Il avança le plus lentement possible en écarquillant les yeux...

Et s'écroula comme un pantin quand une silhouette encapuchonnée sauta d'un arbre pour l'attaquer. Persuadé que sa dernière heure était venue, le pauvre Bardan regarda se lever au-dessus de sa tête une main armée d'un dree menaçant.

Puis il reconnut un certain parfum et crut entendre... un rire qui lui semblait familier.

- Silène ! Rugit-il. Ce n'est pas drôle !

Mais si, mon amour, dit une voix féminine. Inutile d'avoir honte. Tu es encore trop tendre... Attends d'avoir vécu quelque temps dans le désert. Plus personne ne pourra alors te surprendre comme je viens de le faire.

Il se releva, essuya le sable qui souillait ses vêtements, et s'approcha de sa bien-aimée.

- Tu me pardonnes ? Demanda-t-elle alors en souriant.

Bardan tenta de prendre un air indigné, mais Silène se jeta dans ses bras, et le baiser qu'ils échangèrent calma instantanément son courroux.

- Oui, je vois bien que tu me pardonnes, lui murmura ensuite Silène.

- Bien sûr, avoua Bardan. Mais nous devons nous presser. Nous ne sommes pas encore très loin de la ville. Je n'ai pas été suivi, mais si quelqu'un s'aperçoit de mon absence...

- Tu as raison. Plus nous serons à distance de nos deux familles, et mieux cela vaudra. Suis-moi, j'ai attaché deux meercans à un arbre, juste derrière nous. Deux des meilleures bêtes de mon père !

- Tu as bien fait de les prendre, mais je crains que ton père ne soit fou de rage, dit Bardan en frissonnant.

- Ils devaient revenir à l'homme qui me prendrait pour épouse. Quel mal y a-t-il à les confier à celui que j'ai choisi pour compagnon ? Les meercans sont à toi, à présent. Mais n'as-tu rien apporté pour sceller notre union ?

- Eh bien, mon père ne possède pas de meercans, et je ne pouvais pas emporter beaucoup de ses marchandises. Mais j'ai volé un peu de nourriture, et... (il lui montra la bourse accrochée à sa ceinture) mon père ne manque pas d'argent ! Avec celui-là, nous pourrions acheter tout ce dont nous aurons besoin quand nous arriverons à Andasia.

Silène lui passa les bras autour du cou et se blottit contre lui.

- Je vois que j'ai choisi un homme plein de sagesse..., murmura-t-elle.

\* \* \* \* \*

Comme bien des idées brillantes, le principe de base du fonctionnement d'un moteur matière/antimatière est relativement simple. Un cristal de dilithium est placé au centre du réacteur, puis soumis à un « bombardement » très précis de matière (provenant du haut du réacteur) et d'antimatière (provenant du bas). Les facettes du cristal absorbent les deux « flux » de matière - dont le contact direct aboutirait à une catastrophe - et les convertissent en une sorte de courant d'énergies compatibles donnant aux moteurs la capacité de produire ce que l'on nomme la puissance (ou vitesse) de distorsion. Malgré cette grande simplicité, il arrive parfois qu'une ou deux choses ne marchent pas tout à fait comme prévu. Rien qui puisse mettre en danger les moteurs, et encore moins le

vaisseau - du moins en principe -, mais de petits tracas suffisants pour affecter les équipements liés au fonctionnement du système... ou tout appareil y étant connecté.

Comme à l'accoutumée, le quart de veille, dans la salle des machines, se déroulait dans le plus grand calme. Scott avait décidé d'en profiter pour inaugurer sa distillerie clandestine. Ce soir, la gnôle « Entreprise » allait couler à flots pour la première fois. Comme l'Écossais l'avait promis à Brien, personne n'avait remarqué l'alambic dans l'entrelacs de tubulures du système de refroidissement du réacteur. A présent, le mélange de grains et d'eau pure qui était à la base de sa recette chauffait lentement. Il y avait naturellement d'autres ingrédients - plus secrets -, que Scotty ajouta après les avoir soigneusement dosés. Puis il remit un peu d'eau, attendit un moment, et approcha religieusement son nez du bec d'alimentation de l'alambic.

Une expression de pure extase passa sur son visage. Son grand-père lui avait toujours dit que l'on pouvait sentir la qualité du produit fini en humant l'odeur du mélange de base, et l'appendice nasal de Montgomery Scott lui confirma que celui qui se préparait promettait monts et merveilles.

Quand ils auront goûté ça, pensa-t-il, j'en connais qui cesseront de parler à tout bout de champ du Lionheart !

Un grand sourire se dessina sur son visage, et il retourna à son travail...

A ce moment précis, l'arête d'une des facettes du cristal de dilithium placé dans le réacteur se fissura imperceptiblement. Ce genre d'incident était un des rares inconvénients de l'utilisation de dilithium. Mais cela se produisait si peu souvent (de plus, chaque vaisseau transportait plusieurs cristaux de rechange) que les ingénieurs de Starfleet avaient jugé le risque acceptable compte tenu de l'immense puissance fournie par le système.

La fissure était si minuscule que seul un examen au microscope aurait pu la détecter. Les moteurs de distorsion étant au « ralenti » lorsque le vaisseau se trouvait en orbite, elle ne risquait pas, pour le moment, d'affecter l'efficacité du cristal, qui fonctionnait à moins de dix pour cent de sa capacité. Mais elle eut cependant pour résultat quelques « fuites » de rayons gamma en direction d'un dispositif dont les concepteurs n'avaient sûrement pas prévu la présence, l'ingénieur raccord imaginé par Scotty pour assurer l'alimentation en énergie de son alambic !

\* \* \* \* \*

Le chemin avait été long et difficile pour Bardan et Silène. La jeune fille s'était fiée aux étoiles pour déterminer la route à suivre. Bardan, lui, en eût été incapable. Mais il accordait une confiance aveugle à sa compagne, née et élevée

dans le désert. Cependant, c'était la première fois qu'il mettait ainsi sa vie entre les mains de quelqu'un d'autre, et il avait connu quelques moments de doute avant que l'oasis constituant leur prochaine étape n'apparaisse devant eux au moment exact où Silène l'avait prévu. Elle se retourna pour lui sourire, et il put distinguer l'expression triomphale de son visage à la lumière des deux lunes qui brillaient maintenant haut dans le ciel.

- Nous allons camper ici, dit-elle quand Bardan eut amené son meercan à hauteur du sien. Personne ne viendra. Ma tribu utilise ces pâturages pendant l'hiver, et elle se trouve actuellement au sud de Sendai. L'endroit est désert durant tout l'été...

Ils traversèrent la rangée d'arbres qui bordait l'oasis et descendirent de leur monture près d'un petit point d'eau bordé d'herbes grasses. Silène tendit les rênes de son meercan à Bardan et lui ordonna de s'occuper des bêtes pendant qu'elle préparerait leur camp. Peu habitué à recevoir des ordres, Bardan faillit protester, mais comprit à temps qu'elle s'était réservé la tâche la plus compliquée. Il dessella donc les meercans, puis les fit boire et manger. Pendant ce temps, Silène alluma un feu et commença à préparer le repas. Une odeur délicieuse monta aux narines de Bardan, qui n'avait guère mangé avant de se lancer dans cette aventure.

- Je crois que je pourrais avaler un meercan tout cru, dit-il en s'asseyant sur l'un des sacs de couchage que Silène avait disposés sur le sol.

Silène lui lança un regard dépourvu de tendresse, et il se rendit compte qu'il venait d'enfreindre l'une des lois sacrées des nomades. Aucun d'eux ne se serait permis d'évoquer aussi légèrement la mort d'un meercan. Ces animaux étaient bien trop précieux pour les tribus. Et tout habitant du désert aurait refusé de manger un meercan, sauf s'il avait été trop vieux ou trop gravement blessé pour survivre. La mort d'un meercan, quelles que fussent les circonstances, était un drame pour les nomades.

- Je suis désolé, Silène. C'était juste une expression de citadin... Elle signifie simplement que j'ai faim.

- Tu es sûr ?

- Oui, mon amour. Je ne voudrais pour rien au monde manger un meercan.

- Alors, je t'autorise à goûter mon goulasch de ucha.

Bardan ne se le fit pas dire deux fois. Il prit d'abord une petite bouchée, puis dévora le reste.

- J'ai beaucoup aimé, dit-il lorsqu'ils eurent fini. Un authentique régal !

- Tu le penses vraiment ?

- Je ne te mentirai jamais, Silène, dit-il en lui prenant la main.

- Les vieilles femmes de ma tribu disent qu'un homme est déjà en train de mentir lorsqu'il déclare une chose pareille à une jeune fille, affirma Silène en faisant mine d'être vexée.

- Mais je viens d'une autre tribu... Et je pensais que c'était pour cela que tu m'aimais !

- C'est vrai ! Dit-elle en éclatant de rire.

Bardan l'attira vers lui et il fallut peu de temps pour qu'ils oublient les meercans, le désert, et les conflits culturels opposant nomades et citadins.

Etendus sur l'une des nattes, absorbés par des découvertes qu'ils ne s'étaient pas encore autorisés, éblouis par leur amour, les deux jeunes gens n'entendirent pas les bruits de pas qui auraient pu les prévenir du danger.

Les créatures qui jaillirent de l'obscurité et séparèrent brutalement les deux amoureux avaient une allure à la fois grotesque et terrifiante. Au moment où des mains puissantes agrippèrent ses épaules, Bardan aperçut fugitivement le visage de l'une d'entre elles.

Des mutants !

Puis le jeune homme vit que Silène essayait de lutter, sauvage et silencieuse, pour échapper à ses agresseurs et sortir le dree qui pendait à sa ceinture. Mais le combat était inégal, et la jeune fille fut bientôt plaquée au sol par trois des hideuses créatures.

Bardan poussa un cri de rage et tenta de briser l'étreinte des deux monstres qui le retenaient. Mais ceux-ci n'eurent aucun mal à maîtriser ses ruades désordonnées.

Puis les mutants ligotèrent leurs prisonniers et les jetèrent sur le dos des précieux meercans du père de Silène. Bardan remarqua que les montures des créatures étaient d'étranges animaux, vaguement semblables à des meercans, mais pourtant différents. Également des mutants ? Pensa-t-il.

Le langage des mutants était difficile à comprendre, mais Bardan, en écoutant attentivement, découvrit qu'il pouvait reconstituer le sens général de leurs propos.

Et ce qu'il comprit lui déplut profondément.

Lui et Silène allaient être amenés au cœur des montagnes de Druncara, le territoire des mutants.

Aucun normal n'en était jamais revenu vivant.

## CHAPITRE VIII

Pike s'éveilla aux premières lueurs de l'aube et avala rapidement une ration standard en guise de petit déjeuner. A partir de maintenant, et jusqu'à son retour, il allait devoir partager les habitudes alimentaires des autochtones.

Après avoir enterré les restes de sa collation, il replia sa tente et la rangea soigneusement dans son sac. La tribu qu'il désirait retrouver devait camper à moins de deux kilomètres au sud, et il commença à marcher dans cette direction.

Le vent qui avait soufflé durant presque toute la nuit était tombé, et le sable des dunes ne volait plus dans l'air. Pike se souvint qu'il avait eu une chance incroyable de se téléporter par un jour de tempête lors de sa première mission : la tribu du shinsei Farnah l'avait vu sortir d'un tourbillon de sable qui composait comme une brume surnaturelle...

Sadar-es, le grand fédérateur des nomades, était apparu aux tribus dans les mêmes circonstances et le peuple de Farnah avait immédiatement accepté Pike à cause de cette coïncidence. Sadar-es était un solitaire, presque un ermite, mais il avait été assez clairvoyant, ou bien informé, pour prévoir que les conflits opposant les grandes puissances de la planète conduiraient à une guerre terrifiante. Il avait donc parcouru le pays pour prévenir son peuple qu'il périrait s'il restait près des villes. Les tribus, à l'époque, n'étaient guère plus que des clans composés de quelques individus ayant choisi de vivre de la terre dans les zones rurales de leur monde. Les prophéties de Sadar-es les avaient convaincus du danger, et beaucoup quittèrent les abords des villes pour se joindre au prophète et embrasser sa philosophie. Juste avant la catastrophe, Sadar-es avait conduit ses disciples dans les profondeurs du désert, où ils s'étaient peu à peu formés à la vie de nomades que menaient à présent leur descendants. Après l'holocauste, l'ermite était resté avec eux jusqu'à ce que se soient structurées les huit tribus qui existaient encore aujourd'hui. Lorsque ce fut fait, et quand il leur eut appris tout ce qu'il savait sur l'art de survivre dans le désert, il prit son sac et sa gourde et disparut à tout jamais dans une nouvelle tempête de sable. Les nomades prétendaient qu'il était alors dans sa quatre-vingt-unième année...

Les chefs des deux villes qui avaient survécu - Sendai et Andasia - croyaient également aux prophéties de Sadar-es, mais ils avaient refusé de s'exiler et choisi, au contraire, d'aménager des abris souterrains au cœur même des cités. Après des années de vie sous terre, lorsque l'environnement de la planète était redevenu propice à la vie, les citadins étaient revenus à l'air libre pour reconstruire ce que les bombes avaient rasé. Leur premier souci avait été d'ériger de hautes murailles autour des futurs bâtiments afin de se protéger des pillards mutants et des nomades, dont le mode de vie ne leur inspirait pas confiance. Pour les habitants des villes, Sadar-es était à la fois un sauveur et un renégat qui avait préféré les tribus. Ils lui gardaient une indéniable gratitude, mais n'étaient pas plus fâchés que cela qu'il eût disparu à tout jamais.

Une multitude de légendes existaient au sujet du vieil ermite. L'une d'entre elles promettait qu'un nouveau prophète sortirait un jour du désert pour guider le peuple dans une nouvelle direction. L'apparition de Pike avait suscité une

véritable ferveur dans la tribu de Farnah, mais il s'était empressé de dissiper le malentendu en se présentant comme un vagabond, satisfait de vivre à l'écart des tribus, mais heureux de profiter de temps à autre de leur compagnie. Pour éviter toute tentative de vérification, il avait raconté qu'il était né dans une tribu vivant à l'autre bout de la planète (le subterfuge avait fonctionné : les hommes de Farnah ne s'aventuraient jamais aussi loin de leur territoire) et qu'il éprouvait depuis toujours un besoin irréprensible de solitude et de méditation. Bien entendu, il avait pris garde à ne rien dire ou faire qui pût le faire passer pour un prophète en puissance. Mais d'astucieuses allusions aux bienfaits du libre échange avaient semé l'idée qu'établir des contacts commerciaux entre les tribus et les citadins pouvait être bénéfique pour les deux parties.

Les tribus vivaient essentiellement d'élevage. Les uchas étaient des animaux résistants qui se contentaient d'herbe, de quelques graines et d'un peu d'eau pour survivre et se multiplier. Ils fournissaient du lait, de la viande et de la laine aux nomades. Les tribus étaient également expertes en tannerie, en tissage et en poterie. Elles pratiquaient la chasse, et savaient composer des plats succulents avec les plantes et les herbes du désert ou des oasis. Leurs armes favorites - les drees, les lances et les épées - étaient des reliques datant d'avant l'holocauste que les fils héritaient de leur père (et les filles de leurs mères) depuis des générations. Les armes à feu, quant à elles, avaient complètement disparu. Les tribus parlaient une langue raffinée et fort belle, et savaient se diriger dans le désert en suivant le soleil et les étoiles. Mais seuls les maklehs étaient capables de lire, d'écrire et de compter. Pike assimilait les maklehs à des comptables mâtinés de notaires. L'homme ou la femme occupant ce poste se chargeait des négociations commerciales de la tribu, s'assurait des livraisons et des paiements, et enregistrait tous les contrats et tous les transferts de biens provoqués par les mariages ou les décès.

Les citadins, eux, avaient commencé depuis quelques décennies à réexploiter les terres situées autour des villes. Cette agriculture, bien que limitée, complétait les récoltes obtenues par culture hydroponique. Ils avaient également réussi à élever de petits mammifères et des volailles, et leurs bassins abondaient en poissons comestibles. Leur alimentation en eau était assurée par les puits très profonds forés par leurs ancêtres et ils savaient utiliser l'énergie éolienne et l'énergie solaire. Au fil des ans, ils avaient appris à sécher puis tisser les fibres des stellas pour fabriquer du tissu et même un papier semblable au papyrus. Ils disposaient de réserves de fer et de cuivre et (sans toutefois être capable de produire des alliages) fabriquaient de petits objets avec ces métaux. Bien que la majeure partie des biens industriels et des techniques d'avant l'holocauste eussent été perdus, ils avaient préservé un système scolaire bien

structuré. Presque tous savaient lire, écrire et compter, et avaient appris un métier.

Pour un observateur extérieur, il était évident que les deux groupes auraient tout à gagner de relations commerciales. Mais il fallait d'abord vaincre leur méfiance réciproque. Pike avait été une sorte de médiateur entre la tribu de Farnah et les habitants de Sendai, et ce en conseillant simplement aux nomades de dresser un camp coloré sous les murs de la ville et d'ouvrir un bazar. Les citadins s'étaient d'abord inquiétés que l'on s'installe ainsi à leur porte. Puis ils comprirent qu'il n'y avait pas de danger, remarquèrent que la nourriture sentait bon, et regardèrent avidement les marchandises exotiques qu'on leur proposait.

Un jour et demi après l'ouverture, Farnah et sa makleh, Berendel, accueillirent un petit groupe de marchands dirigés par Meikor Aliat. Le lendemain, une délégation plus importante vint visiter le camp. Pike estima alors qu'il avait accompli sa tâche, et s'éclipsa dès la nuit suivante, laissant les deux groupes préparer leur avenir comme ils l'entendaient...

Le capitaine s'était remémoré l'histoire de sa première mission en marchant dans le sable, et il fut presque surpris d'apercevoir devant lui les tentes en peau de ucha de la tribu de Farnah. Il accéléra le pas, certain de recevoir l'accueil chaleureux promis à quiconque rendait visite aux nomades avec les mains tendues et le cœur en paix.

Mais le camp était en pleine ébullition

Des dizaines d'hommes, de femmes, d'enfants et de vieillards faisaient cercle autour de la tente principale d'où sortaient des cris de rage de plus en plus tonitruants. Pike reconnu sans peine les intonations de Farnah. De temps en temps, une voix féminine tentait d'interrompre les rugissements du shinzei. Mais les efforts d'Ingarin, la femme de Farnah, demeuraient sans effet, et le chef hurlait de plus belle.

Berendel aperçut le capitaine de l'Entreprise et elle quitta aussitôt le cercle de curieux pour venir à sa rencontre.

- Vous nous faites de nouveau la grâce de votre visite, Indallah Kris..., dit-elle en le saluant.

Indallah signifiait vagabond. Le capitaine avait utilisé son prénom pour se présenter aux nomades parce qu'il ressemblait davantage à un mot de leur langue. Berendel était une femme attirante d'une quarantaine d'années. Pike savait qu'elle ne lui poserait pas la moindre question sur ce qu'il avait fait depuis sa première visite.

- C'est vous qui m'honorez de votre accueil, makleh Berendel, répondit-il. ( Il tourna ensuite la tête vers la tente du chef. ) J'espère que le malheur n'a pas frappé le shinzei Farnah, ajouta-t-il.

- Hélas oui, mon ami... Sa fille a disparu pendant la nuit...

Pike fouilla dans sa mémoire et se souvint que Farnah et Ingarin avaient cinq fils et une fille.

- Silène ? Demanda-t-il. La petite dernière ?

- Et le rayon de soleil de la vie du shinsei. Elle n'est d'ailleurs plus si petite que ça...

Elle tourna la tête au moment où Farnah sortait au pas de course de sa tente, suivi par sa femme, ses fils et leurs cinq épouses.

- Suivez-moi, dit Berendel. Vous devez le voir avant qu'il ne parte à la recherche de Silène.

- Est-ce vraiment le bon moment ? Demanda Pike.

- Il ne se calmera pas avant de l'avoir retrouvée, mon ami. Venez !

Elle partit d'un pas décidé et Chris dut se résigner à la suivre. Elle appela Farnah pour lui signaler la présence d'un visiteur de marque. Le chef tourna la tête, et son expression s'adoucit quelque peu. L'hospitalité, pour les nomades, avait une grande importance, en particulier lorsqu'un ami revenait après une longue absence.

- C'est un grand plaisir que de vous revoir..., grogna Farnah.

- Ce plaisir est d'abord le mien, shinsei, répondit Pike. Berendel m'a appris que vous êtes dans l'affliction.

- Mon enfant ! Hurla de nouveau le chef. Ma petite fleur du désert ! La joie de ma vie ! Enlevée !

- Elle n'a pas été enlevée, mon époux, intervint Ingarin. Vos fils viennent de vous dire que deux meercans ont disparu. Il n'y a pas trace de combat, et les sentinelles n'ont signalé aucun étranger dans les parages. J'affirme qu'elle est simplement partie.

- Pourquoi aurait-elle fui son foyer, ses parents, ses frères ?

- Pour quelle raison une femme nomade quitte-t-elle sa tribu, mon époux ?

- Un homme ? S'étrangla Farnah.

- Oui, un homme...

- Je veux son nom !

Ingarin vint se planter devant son mari. Elle était de la même taille que lui, et au moins aussi furieuse

- As-tu oublié ce qui est arrivé la dernière fois que nous sommes allés vendre nos marchandises à Sendai ? Silène osait à peine te parler...

- Elle prétendait être amoureuse d'un garçon de la ville... Et alors ?

- Et tu es devenu fou furieux, mon époux. Si je me souviens bien, tu lui as ordonné de ne plus jamais le revoir...

- Et elle a promis d'obéir ! Que me contes-tu là, femme ? Quel rapport avec son enlèvement ?

- Elle a prétendu qu'elle obéirait. Mais nous sommes à une demi-journée de marche de Sendai, et Silène...

- J'ai compris ! Ce monstre l'a enlevée !

- Mais non ! Elle est allée le rejoindre de sa propre initiative. C'est l'évidence, mon époux...

- La disparition des deux meercans semble donner raison à mère, hasarda un des fils.

- Dans ce cas, ce forban aura abusé de l'innocence de Silène pour la persuader de s'enfuir avec lui. Ma pauvre enfant, séduite et abandonnée ! Les gens des villes sont décidément indignes de confiance.

Il regarda Pike et celui-ci espéra qu'il ne se souvenait pas que c'était lui qui avait encouragé le rapprochement des deux communautés.

Berendel intervint fort opportunément :

- L'indallah Kris vient de la direction dans laquelle Silène est partie. Peut-être a-t-il remarqué quelque chose ?

Pike réfléchit un instant puis secoua la tête en signe d'ignorance.

- J'ai campé à deux kilomètres d'ici, shinsei, dit-il. Mais je me suis endormi très tôt. Je n'ai rien entendu pendant la nuit, mais peut-être mon sommeil était-il trop profond ? En tout cas, je n'ai pas remarqué de piste ce matin.

- Trop endormi pour entendre ? Raila Farnah. Il est facile de mourir dans son sommeil lorsque les mutants rôdent, mon ami.

- Je prendrai garde à dormir plus légèrement à l'avenir, shinsei.

- Assez palabré. Nous allons suivre la piste des meercans et ramener ma fille et son chenapan, s'il est vraiment avec elle. Je crois que vous avez déjà négocié avec les citadins, Kris ?

- Oui, avant l'ouverture du premier bazar.

- Je n'aime pas beaucoup ces gens-là. Il reviendra à Berendel et à vous de traiter avec eux si nécessaire. Je veux retrouver ma fille !

- Je ferai de mon mieux, dit Pike.

Si la supposition d'Ingarin était la bonne, il ne serait sans doute pas si facile que cela de retrouver les jeunes gens. Mais le jeu en valait la chandelle. Si Silène était rendue à son père - ou si un arrangement pouvait être trouvé -, les relations commerciales entre la tribu et la ville de Sendai avaient une chance de survivre à la crise. La tribu de Farnah acceptait assez facilement les étrangers. Alors, pourquoi ne pas régler le problème par un mariage ? Mais si le jeune homme aimé de Silène ne parvenait pas à s'adapter, le remède menaçait d'être pire que le mal. L'époux indigne serait chassé du clan, et la honte s'abattrait sur Silène et sa famille. Son père risquait d'y perdre sa position. Et avec un nouveau chef, que deviendrait le commerce entre nomades et citadins ?...

Le vent de la nuit n'avait pas soufflé assez fort pour effacer les empreintes des deux meercans « empruntés » par Silène. La piste menait droit sur Sendai, et Farnah se résigna à admettre que sa femme avait raison. Silène avait bien volé les deux montures ( les meilleures de l'écurie du shinsei, avait soufflé Berendel dans l'oreille de Pike) pour aller rejoindre quelqu'un aux abords de la cité.

La piste obliquait vers l'est quelques kilomètres avant Sendai. Farnah ordonna une pause et tint un petit conseil de guerre avec ses fils et Pike.

- Peut-être quelqu'un a-t-il volé les meercans et enlevé Silène ? Proposa Neepah, le plus jeune fils de Farnah.

- Nous savons qu'aucun étranger n'a pénétré dans le camp, dit Pike avec un soupçon d'irritation. De plus, la profondeur des empreintes montre qu'un seul des deux meercans portait un cavalier. Du moins jusqu'à Sendai...

Tous le regardèrent avec étonnement, sauf Farnah.

- J'avais déjà remarqué ce détail, mentit le chef. Mais notre ami Kris a vraiment un œil d'aigle.

- Père, intervint Durlin, l'aîné des fils, la piste mène à l'oasis d'Antorin...

- Je l'avais également remarqué, maugréa Farnah. Mais pourquoi Silène se serait-elle rendue à notre campement de printemps pour retrouver un voyou de la ville ?

- Antorin est à portée de marche de Sendai, dit Berendel. Sans doute ont-ils voulu se retrouver dans un endroit sûr.

- Silène a été attirée dans un horrible piège, déclara Farnah. Ce vaurien a dû lui promettre monts et merveilles. Sinon, jamais elle n'aurait désobéi à son père.

- A moins que ce ne soit simplement de l'amour..., murmura Berendel à l'attention de Pike.

- Vous arrangez souvent les mariages de la tribu, makleh, répondit le capitaine. Se peut-il que vous croyiez à l'amour ?

- Silène est en âge de se marier, et plusieurs jeunes hommes la courtaient. Mais aucun ne lui parlait d'amour... L'importance de sa dot était leur seule motivation. Etes-vous vraiment surpris qu'elle soit allée rejoindre son amoureux ?

- Si vous présentez les choses comme ça..., admit Pike.

\* \* \* \* \*

Quand l'Entreprise se trouvait en orbite standard, sans nécessité de surveillance des systèmes ni impératifs de navigation, le milieu de l'après-midi était toujours une période de calme. Meadows savait que ce facteur favoriserait

ses projets. Il était sur le point de prendre un énorme risque mais, après avoir soigneusement pesé le pour et le contre, il lui était apparu qu'il s'agissait de la seule voie possible. Le garde placé devant la chambre forte se redressa de toute sa hauteur en voyant approcher Meadows. Le géologue reconnut l'officier de sécurité Reed, et il sentit le rythme de son cœur s'accélérer. Les choses eussent sans doute été plus faciles avec un homme de moins d'expérience. Pourtant, il n'était pas question de reculer.

- Bonjour, commander, dit poliment Reed.

- Salut, Reed, répondit Meadows sur un ton délibérément désinvolte. Je viens pour la Gloire de Vulcain.

Reed fronça les sourcils, mais Meadows lui tendit l'écritoire qu'il portait sous le bras.

- Le capitaine m'autorise à étudier l'émeraude.

Vous savez, prendre des mesures, faire un hologramme, et tout ce genre de choses...

- Je vois, monsieur, répondit le garde en examinant l'ordre clippé à l'écritoire ; la signature de Pike figurait bien au bas de la feuille.

Meadows sentit un frisson lui parcourir l'échine. Il avait travaillé quatre heures pour contrefaire la signature du capitaine à partir des notes adressées à la section scientifique. Le « Christopher » ressemblait à une ligne houleuse issue du « C » initial. « Pike », cependant, était tracé d'une main ferme, comme si le maître de l'Entreprise avait accordé, plus d'importance à son nom de famille qu'à son prénom.

Reed releva les yeux et sourit :

- Tout semble en ordre, monsieur.

Puis il tourna le dos à Meadows, se plaça devant le panneau de contrôle de manière à le dissimuler complètement, et tapa le code qui commandait : l'ouverture du sas de la chambre forte. Puis il entra et ressortit quelques instants plus tard une mallette à la main.

- Et voilà, commander Meadows, elle est à vous... Meadows prit la mallette, remercia le garde d'un signe de tête, et tourna les talons !

- Commander, cria Reed.

Le géologue se figea sur place.

- Commander, combien de temps allez-vous la garder ? Il faut que je l'inscrive sur mon rapport.

- Oh oui ! Bien sûr, bien sûr... Je devrais en avoir au moins pour trois heures... Ça ira, n'est-ce pas ?

- Aucun problème, monsieur. Mais veillez sur elle comme sur la prunelle de vos yeux !

- Cela va sans dire, monsieur Reed, répondit Meadows en serrant de toutes les forces de sa main gauche la poignée de la lourde mallette.

La Gloire était enfin à lui, du moins pour quelques heures, et il allait pouvoir l'examiner sans que personne ne s'en mêle. C'était tout ce qu'il désirait... Mais lorsque ce serait fait, Pike se rendrait compte de la valeur de son travail ! Et Meadows ne doutait pas un instant qu'il lui pardonnerait sa petite supercherie, et n'ordonnerait pas que l'on efface son étude de la bibliothèque informatique du vaisseau.

Oui, il n'en doutait pas une seconde !

\* \* \* \* \*

Le docteur Philip Boyce était voluptueusement assis dans le fauteuil de son bureau et contemplait avec extase le plafond de l'infirmierie. Son sentiment de bien-être devait beaucoup au verre qu'il tenait à la main. Il jeta un regard paresseux à sa montre, et grogna de satisfaction. Son minutage était parfait. Il tendit la main vers l'intercom et appela la passerelle

- Boyce pour Numéro Un.

- Numéro Un à l'inter. Que se passe-t-il, docteur ?

- Votre service s'achève dans très exactement une minute, n'est-ce pas ?

- Affirmatif, docteur. Puisque vous le savez, je suppose que vous n'appellez pas pour demander l'heure ?

- Une déduction remarquable, Numéro Un ! Votre prochaine question sera : « Que voulez-vous donc alors ? » n'est-ce pas ?

- J'aurai plutôt dit : « Pourquoi ? », mais l'idée générale est juste.

- Dans ce cas, permettez-moi d'assouvir votre curiosité. Lorsque vous serez libre, c'est-à-dire dans trente secondes, je vous invite à me rejoindre à l'infirmierie pour participer à une expérience scientifique de la plus haute importance.

Il y eut un bref silence, puis Numéro Un dit :

- Je suis surprise que vous ne vous soyez pas adressé à M. Spock. Il semble mieux qualifié pour...

- Désolé, mais il devra attendre sa prochaine promotion. L'expérience en question est réservée aux officiers en second. Allez-vous venir ?

- Je serai relevée dans cinq secondes et trois dixièmes, docteur. Le temps d'entrer dans l'ascenseur et je suis à vous.

Boyce adressa un large sourire à l'intercom.

- Je vous attends.

Il coupa la communication, se cala confortablement dans son fauteuil et fixa l'horloge murale de son bureau en additionnant mentalement les minutes. Il

en était à cinq lorsque les portes de l'infirmierie s'ouvrirent pour laisser passer, Numéro Un. Elle regarda l'un après l'autre les lits inoccupés, puis vint se placer sur le seuil de la porte du bureau, et dévisagea Boyce sans dissimuler sa surprise jusqu'à ce que ses yeux se posent sur le verre qu'il tenait à la main.

- Est-ce cela que vous appelez une expérience scientifique de la plus haute importance, docteur ?

Il leva son verre en guise de salut.

- La première cuvée de cette mission, annonça-t-il fièrement.

Numéro Un se permit un sourire discret, puis vint s'asseoir sur un coin du bureau.

- Très gentil à vous de m'avoir invitée, Phil.

- Chris et moi débouchons généralement la première bouteille ensemble, mais j'ai pensé que vous auriez plaisir à le remplacer.

Il prit un second verre, le remplit à peine au quart, et le tendit à Numéro Un.

- Ne seriez-vous pas un peu radin, Phil ? De manda-t-elle.

- Attendez d'avoir goûté avant de médire de vos collègues ! Skoal, prosit, à votre santé !

Elle leva son verre, puis avala une gorgée du liquide incolore qu'il contenait. Ses yeux s'agrandirent démesurément et, pendant un bref instant, elle fut incapable d'articuler un mot tant sa gorge la brûlait.

- Avec quoi font-ils ça ? S'exclama-t-elle quand le feu fut calmé.

- C'est de la bonne, hein ?

- « Bonne » n'est pas le mot que j'emploierais, cher docteur. C'est presque de l'ambroisie. Quasiment mortel jusqu'à l'arrivée dans l'estomac, mais de l'ambroisie après. ( Elle regarda le fond de son verre avec un profond respect. ) Et ça réchauffe ! Qui est son génial créateur ?

- Eh bien, comme nous n'avons jamais eu une gnôle pareille sur l'Entreprise, je suppose qu'il s'agit de l'un des nouveaux. Qu'en pensez-vous ?

- Très probablement un ingénieur... En tout cas, il doit être rudement doué. Vous savez, cette gnôle est meilleure que celle du Lionheart.

- Je me demande ce qu'il y a dedans ?

- Selon mon expérience, Phil, c'est une question qu'il vaut mieux ne pas poser ! Vous pourriez y perdre l'envie de boire.

- Dans ce cas, contentons-nous d'apprécier !

Ils trinquèrent solennellement, levèrent le coude, et apprécièrent sans arrière-pensée.

\* \* \* \* \*

Farnah et son groupe arrivèrent en vue de l'oasis d'Antorin en fin d'après-midi. Lorsqu'ils pénétrèrent dans la rangée de kerras, ils entendirent des bruits de voix provenant des environs du point d'eau. Les nomades mirent rapidement pied à terre et avancèrent, la main sur la poignée de leurs drees. Berendel et le capitaine les suivirent.

Les hommes réunis autour du point d'eau étaient des citadins. Pike reconnut Meikor Aliat, un des riches marchands qu'il avait rencontrés quatre ans plus tôt. Aliat était aussi grand que Farnah, mais sa masse musculaire était loin d'égaliser celle du shinsei. La vie de citadin n'endurcissait pas autant les êtres que la lutte incessante contre le désert...

- Ainsi, vous revenez sur les lieux du crime ! Cria Aliat en apercevant les nomades. Où est mon fils ? Que lui avez-vous fait ?

- Votre fils ? Hurla Farnah. Nous n'avons rien à faire de ce vandale ! ( Il se tourna vers Berendel et Pike. ) Parlez à ma place, mes amis. Sinon, je vais... Aliat se dirigea droit sur le shinsei.

- J'avais interdit à Bardan de revoir cette maudite nomade ! Mais ce pauvre enfant est naïf comme un nourrisson, et il croyait l'aimer. Je pensais que cette histoire était terminée... Mais, l'autre nuit, il a quitté la ville et nous avons suivi sa trace jusqu'ici. Cette oasis vous appartient, shinsei Farnah ! Est-ce votre vipère de fille qui a séduit mon garçon ?

- Séduit votre..., s'étrangla Farnah. Silène n'aurait jamais...

- Vous avez enlevé mon fils !

- Jamais, misérable...

Pike et Berendel vinrent s'interposer entre les deux pères et les séparèrent avec tact pour ne pas froisser leur dignité.

- Shinsei Farnah, noble marchand Aliat, je vous en prie ! Prenez la peine de parler calmement.

Les deux hommes reculèrent de quelques pas sans cesser de se défier du regard.

- Mes amis, dit Berendel d'une voix apaisante, il est sûrement possible de s'entendre... Je suis la makleh de la tribu de Farnah, mais cela ne m'empêche pas de voir les deux aspects du problème.

Pike échangea quelques mots avec Durlin, qui venait de rejoindre le groupe après avoir fouillé l'oasis et étudié les traces.

- Le mot « deux » est des plus adéquats, déclara Christopher. Shinsei Farnah, votre propre fils vient d'examiner le sol. Il assure que Silène a conduit deux meercans jusqu'à cette oasis. Une autre personne - nous supposons qu'il s'agit de Bardan - a marché de Sendai jusqu'à Antorin. Puis deux cavaliers sont repartis ensemble dans la direction opposée à la ville.

- C'est vrai, père, dit Durlin. Et vous pouvez vous en assurer par vous-même. Le sol de l'oasis a été retourné par le piétinement des citadins mais, à l'extérieur, les pistes sont visibles comme les lignes d'une main.

Farnah et Aliat n'en cessèrent pas pour autant de se dévisager comme des coqs de combat. Pike tourna la tête vers Berendel et lui fit comprendre qu'elle devait prendre la parole.

- Vos enfants avaient rendez-vous ici, mes amis, dit-elle. Il n'y a jamais eu d'enlèvement. Bardan et Silène se sont enfuis ensemble.

- Mais c'est votre fils le coupable ! Cria Farnah à Aliat. Ma fille est trop pure et naïve pour...

- Pure ? Bardan est un garçon timide et sans expérience. Il ne sait rien du désert. C'est votre fille qui...

- Mes amis, mes amis, calmez-vous ! Intervint Pike. Aucun de vous n'est à blâmer ! Je crois que ces deux jeunes gens s'aiment et qu'ils ont décidé que leurs parents avaient tort de les séparer. C'est pourquoi ils se sont enfuis. Déterminer s'ils s'aiment vraiment et doivent se marier est une question digne d'intérêt.

Farnah et Aliat grommelèrent dans leur barbe en même temps. Pike secoua la tête.

- Vous êtes légitimement soucieux de leur avenir, continua-t-il, mais il faut d'abord les retrouver. Laissez-moi partir à leur recherche, et je jure que je vous les ramènerai. Nul doute qu'ils comprendront que fuir leurs familles et leur devoir n'est pas la meilleure manière de commencer un mariage - si mariage il doit y avoir ! C'est à vous, leurs pères, d'étudier avec Berendel la possibilité d'une union équitable pour chaque partie.

Il se tut et jeta un coup d'oeil aux deux hommes. Ils se toisaient toujours du regard, mais semblaient un peu plus calmes.

Farnah se tourna vers Durlin :

- Dans quelle direction sont-ils partis ?

- Vers l'oasis de Tisirah, père.

- Bien sûr, grogna Farnah. Silène s'en tient aux endroits où elle sait pouvoir trouver de l'eau et une certaine sécurité. ( Il regarda Aliat. ) Qu'en pensez-vous, marchand Aliat ? Devons-nous laisser l'indallah Kils ramener nos enfants à la raison ?

- Oui, dit sèchement Aliat. Mais je viens avec lui !

- Et moi aussi.

Pike grimaça. Seul, il se faisait fort de convaincre les deux fugitifs de rentrer au bercail pour se marier selon les coutumes de leurs peuples. Avec les pères à ses basques, le jeune couple risquait d'être plus difficile à manœuvrer.

- Makleh Berendel, dit-il, voulez-vous nous accompagner ? Je crois que nous aurons besoin des services d'un médiateur.

Berendel inclina la tête en signe d'acceptation. Seul Pike vit la lueur d'amusement qui brillait dans ses yeux. La situation, il fallait l'avouer, promettait d'être délicate, mais non dénuée de pittoresque.

\* \* \* \* \*

T'Pris plaça son cavalier sur une case blanche du second niveau de l'échiquier tridimensionnel et regarda son partenaire d'un air presque mutin. Spock hocha la tête en silence. Ce coup, qui menaçait un de ses fous, était vraiment remarquable. T'Pris tendit alors la main droite, et ses doigts vinrent effleurer le dos de la main gauche de Spock. Il retourna le poignet, captura la main de la Vulcaine et la porta à ses lèvres.

- Voulez-vous que nous reprenions la partie demain ? Demanda doucement T'Pris.

Tous deux en avaient terminé avec le service. Une longue nuit de liberté les attendait.

Spock hocha une nouvelle fois la tête. T'Pris sourit et se leva en l'entraînant avec lui. Ils se dirigèrent vers le lit en marchant d'un seul pas. T'Pris passa une main dans les cheveux de Spock pour ébouriffer sa stricte coupe militaire. Il leva instinctivement un bras pour remettre de l'ordre dans sa coiffure, mais, comme si elle refusait d'obéir, sa main vint se poser d'elle-même sur la nuque de sa compagne pour défaire les épingles qui retenaient son chignon. T'Pris ferma les yeux tandis qu'il caressait ses longs cheveux libérés de leur carcan. Puis elle secoua la tête, et une cascade harmonieuse tomba sur ses épaules. Ils firent encore quelque pas, trouvèrent le lit sans même s'en apercevoir, et s'étendirent côte à côte. Sourire aux lèvres, les yeux mi-clos, Spock tendit la main droite, les doigts écartés, et la main gauche de T'Pris vint lentement la caresser. Spock sentit une vague de chaleur l'envahir dès que leurs peaux se touchèrent. Puis leurs regards se croisèrent et le lien mental se tissa, d'abord fragile comme un pont de corde lancé au-dessus d'un gouffre sans fond. Spock toucha délicatement l'esprit de son aimée, et le pont de corde devint un solide viaduc...

T'Pris s'ouvrit à lui. Leurs esprits s'unirent alors pour ne plus former qu'un seul flux d'ondes mentales.

Mon esprit est le tien, murmura une voix qui était peut-être celle de Spock.  
Mon esprit est le tien, répéta une autre voix.

Spock sentit l'attente joyeuse de T'Pris comme si elle était la sienne. Elle commença à trembler, et les doigts de leurs mains, rompant le contact délicat du début, se mêlèrent étroitement.

Le contact mental de T'Pris, sous les encouragements de Spock, se fit plus téméraire et sensuel. Il sentit pourtant qu'elle hésitait, un peu inquiète que ses pouvoirs de pure Vulcaine ne soient trop puissants pour lui. Il l'encouragea de nouveau d'une pensée semblable à une caresse plus appuyée.

Ton esprit est le mien, T'Pris...

A l'instant où une vague de désir vint répondre aux prières du Vulcain, l'intercom de son bureau couina affreusement, et la voix tranchante de Numéro Un se fit entendre :

- Lieutenant Spock, je vous attend sans délai dans le laboratoire de géologie.

Spock serra un peu plus fort la main de T'Pris pendant un bref instant, puis il se leva pour aller répondre :

Je vous rejoins dans cinq minutes.

- Parfait. Numéro Un, terminé.

Spock se tourna vers sa compagne et lui lança un regard plein de chaleur et de promesses :

- Quel que soit le problème, je ferai au plus vite pour le résoudre...

- J'attendrai.

- Attendez-moi telle que vous êtes à cet instant..., dit-il doucement.

T'Pris s'étira voluptueusement.

- Vos désirs sont des ordres, maître de mon coeur !

Spock ne put s'empêcher de frissonner en entendant la formule rituelle normalement réservée aux couples mariés et aux fiancés. T'Pris ne l'avait jamais prononcée en sa présence. T'Pris, en revanche, pensait sincèrement ce qu'elle venait de dire. Cela se lisait clairement dans son regard...

- Je reviendrai aussi vite que possible, maîtresse de mon coeur...

- Je tiens ces paroles pour une promesse, Spock...

Le Vulcain remit hâtivement de l'ordre dans sa tenue et sortit.

\* \* \* \* \*

Le laboratoire de géologie était encore un endroit peu familier pour lui. Jusque-là, il n'avait pas encore eu l'occasion de travailler avec les chercheurs et les techniciens de ce service de la section scientifique. Lorsqu'il arriva, Numéro Un, le docteur Boyce et le commandeur Orloff se trouvaient déjà dans la pièce. Un laborantin se tenait près de la porte, l'air gêné, comme s'il eût grandement préféré être ailleurs. Spock observa la scène avec curiosité mais, avant qu'il ait pu demander pourquoi on l'avait appelé, Numéro Un s'écarta et lui fit signe de regarder derrière une des tables de travail.

Le lieutenant-commander Meadows était étendu sur le sol, les yeux grands ouverts. Spock comprit immédiatement qu'il était mort.

Numéro Un prit la parole :

- Meadows a dit à son assistant qu'il n'aurait pas besoin de lui ce soir. ( Le pauvre laborantin essaya de se faire encore plus petit. ) Sandson s'est d'abord réjoui de ce repos inespéré, mais, en réfléchissant, il a trouvé le comportement du commander étrange. Il est donc revenu au labo, et a découvert le cadavre de Meadows...

- Je suppose que le décès n'est pas dû à une cause naturelle ?

- Vous supposez bien, dit le docteur Boyce. Le commander a été assassiné.

- Pourquoi ?

- C'est pour répondre à cette question que nous sommes là, lieutenant Spock. Meadows était un scientifique inoffensif qui ne s'intéressait qu'à son travail. Qui aurait pu vouloir l'assassiner ? Et, comme vous le demandiez si bien, pourquoi ?

## CHAPITRE IX

Spock inspecta soigneusement le laboratoire puis regarda Orloff :

- Je ne vois aucune trace de lutte, commander...

- Ce qui laisse à penser que Meadows connaissait son agresseur, concéda Orloff. Je m'étais déjà tenu ce raisonnement.

- Puisque personne n'a pu monter à bord, dit Numéro Un, le coupable doit être un membre de l'équipage. Je n'aime pas ce que cela implique., Starfleet n'a pas pour habitude d'enrôler des assassins.

- Un crime passionnel, peut-être ? Hasarda Spock.

- Meadows ne s'intéressait qu'à ses cailloux, commenta sèchement Boyce.

Je le vois mal en amoureux tragique.

Numéro Un se tourna vers lui :

- Epargnez-nous vos plaisanteries, docteur. Avez-vous déterminé la cause du décès.

- Bien sûr ! Un jeu d'enfant ! Meadows a été étranglé.

Spock le regarda vivement. Il n'avait jeté qu'un bref coup d'oeil au cadavre du géologue, mais ce que les Terriens appelaient une intuition traversa brusquement son esprit.

- Excusez-moi, docteur. Voyez-vous un inconvénient à me laisser examiner le corps ?

- Absolument aucun, lieutenant.

Spock se pencha sur Meadows et le médecin s'approcha. Le Vulcain examina la gorge du géologue, puis lui tourna la tête sur le côté pour étudier ses vertèbres cervicales.

- Vous trouvez quelque chose ? Demanda Numéro Un en avançant d'un pas.
- Cet homme a été étranglé d'une manière très particulière, Numéro Un.
- Expliquez-vous.
- Je veux parler d'une méthode d'assassinat typiquement vulcaine.
- Est-ce possible ? Je croyais les Vulcains non violents et entièrement voués à la logique.

- Ils le sont aujourd'hui, répondit Spock. Par le passé, mon peuple était belliqueux et barbare. Il existait plusieurs façons de tuer à mains nues. L'une d'entre elles se nommait talshaya. Elle consistait à briser la nuque de la victime. Une autre avait pour nom lan-dovna : elle permet d'étrangler un ennemi d'une seule main. Et elle fait toujours partie des techniques vulcaines d'autodéfense. Mes compatriotes s'attendent fort peu à être attaqués, mais ils préfèrent, à tout hasard, savoir comment se défendre...

- Meadows ne me semblait pas le genre d'homme à attaquer un Vulcain, souligna Numéro Un.

- C'est exact. Mais qu'il se soit agi d'attaque ou de défense n'a aucune importance. C'est la méthode qui m'intéresse. Je n'avais encore jamais vu de victime de celle-ci, mais je suis sûr de pas me tromper.

- Etes-vous d'accord, Phil ? Demanda Numéro Un.

- Je ne connais rien aux techniques dont parle Spock, mais les marques visibles sur la gorge de Meadows parlent d'elles-mêmes, Il a bien été étranglé d'une seule main. La droite, si cela peut vous intéresser.

- Un non Vulcain peut-il utiliser cette lan-dovna demanda Numéro Un.

- C'est hautement improbable. Et exclu à bord de ce vaisseau. Je dois vous informer que les Vulcains des deux sexes sont entraînés à pratiquer cette prise dès leur adolescence. Les Vulcains présents sur l'Enterprise sont donc les premiers suspects.

- Je vois... Merci de vos lumières, monsieur Spock. Je ne manquerai pas de faire appel à vous pour la suite de cette enquête.

- N'oubliez pas, Numéro Un, que je suis également suspect.

- J'en prends bonne note.

Visiblement agacé d'être tenu à l'écart de conversation, Orloff fit un pas en avant :

- Nous devrions informer immédiatement le capitaine.

- Non, répondit Numéro Un en levant une main pour couper court aux protestations du chef de la sécurité. Le capitaine nous a interdit de le contacter. Enfreindre cet ordre risquerait de les mettre en danger. ou de compliquer sa

mission. Nous attendrons qu'il nous appelle. Ceci étant posé, je dirigerai l'enquête sur la mort de Meadows jusqu'à son retour.

- Avez-vous une idée sur le mobile de l'assassin. demanda Orloff.

- Pas plus que vous, commander. Nous allons de voir nous en tenir au classique « mobile inconnu », jusqu'à nouvel ordre. La première chose à faire est d'isoler et d'interroger tous les Vulcains de l'équipage. Si M. Spock a raison, cela nous mènera au meurtrier.

\* \* \* \* \*

T'Pris accueillit Spock d'un sourire radieux qui se figea lorsqu'elle elle remarqua l'expression soucieuse de son visage.

- Qu'y a-t-il ?

- Le lieutenant-commander Meadows a été assassiné !

- Assassiné ?

- Il y a environ deux heures, selon l'estimation du docteur Boyce. La rigidité cadavérique commençait à peine lorsqu'on l'a découvert.

T'Pris pensa tristement au petit homme qui était venu la supplier de l'aider quelques heures plus tôt. Même si la requête du géologue était motivée par un certain intérêt personnel, il n'en désirait pas moins apporter des connaissances nouvelles à la Fédération.

- C'était un excellent géologue, dit-elle enfin. Je le connaissais peu, mais il semblait être un scientifique efficace, et un officier de valeur.

- Je sais, T'Pris. Mais je ne vous ai pas encore tout dit. Il a été assassiné par un Vulcain.

- C'est impossible !

- Il n'y a aucun doute. Le meurtrier à utiliser la lan-dovna.

- Mais c'est une technique d'autodéfense ! Meadows n'avait rien d'un athlète. Il ne se serait jamais donné le ridicule d'attaquer un Vulcain.

- Les choses sont pourtant ainsi. Mais je crois pouvoir affirmer que c'est Meadows qui a été attaqué.

- Par un Vulcain ? Spock, aucun de nos compatriotes ne ferait une chose pareille.

- Numéro. Un et le chef de la sécurité vont interroger tous les natifs de notre planète. Mais... ( Il se tut un instant, et un sourire presque imperceptible se dessina sur ses lèvres ) ... je crois qu'il faudra du temps avant que ce soit notre tour.

Il vint s'étendre près d'elle, et les doigts de la main gauche de T'Pris caressèrent sensuellement la paume de sa main droite.

\* \* \* \* \*

Numéro Un et Orloff menèrent immédiatement l'interrogatoire préliminaire des dix-sept Vulcains de l'Entreprise. Spock et T'Pris excepté, aucun d'entre eux ne sembla connaître les raisons de ce brusque passage à la question. Pour compliquer les choses, tous étaient de repos au moment du meurtre, et aucun, sauf Spock et T'Pris, ne se trouvait en compagnie d'un collègue. Numéro Un fut quelque peu intriguée par le désir de solitude des Vulcains, mais il ne lui parut pas particulièrement suspect. Starfleet n'imposait pas à ses officiers de fraterniser, et ne se mêlait pas de leur vie privée. T'Pris était veuve et Spock célibataire : leur relation ne dérangeait pas Numéro Un tant qu'elle ne découvrirait pas qu'elle servait de couverture à un assassinat.

Elle se tourna vers l'écran placé sur le bureau d'Orloff et demanda à consulter le dossier personnel de T'Pris. Dès qu'il fut affiché, elle dit :

- Elle est hors de cause !
- Qui est hors de cause ? Demanda Orloff.
- T'Pris est gauchère. Un cas rare chez les Vulcains, mais certains d'entre eux privilégient l'hémisphère droit... Boyce est certain que le meurtrier est droitier. La conclusion est simple...
- A moins que T'Pris ne soit ambidextre.
- Non. Son dossier est formel : gauchère à cent pour cent !
- Elle et Spock prétendent avoir passé la soirée en semble. Mentirait-elle pour le protéger ? Leur relation semble très... heu..., intime.
- C'est une possibilité. Mais voyez-vous Spock meurtrier ?
- Il est à demi humain, Numéro Un. Cela peut perturber son conditionnement, et le rendre vulnérable aux passions. T'Pris nous a dit que Meadows lui avait rendu visite. Peut-être a-t-elle rapporté Spock des propos qui ont éveillé sa colère... ou sa jalousie ?
- Je n'y crois guère, commander. Le dossier du lieutenant Spock indique qu'il a embrassé une philosophie de totale non-violence. De plus, c'est lui qui a attiré notre attention sur une méthode d'assassinat que ni vous ni moi n'aurions pu reconnaître. Pourquoi aurait-il tressé la corde pour le pendre ? Et s'il avait tué Meadows, quel serait le mobile ?
- C'est cette question qui me tracasse le plus, avoua le chef de la sécurité. Meadows n'aurait pas provoqué un Vulcain - en admettant que ce soit faisable ! Quelles circonstances ont pu entraîner sa mort ?
- Je ne suis pas détective, dit calmement Numéro Un, mais je ne déteste pas les romans policiers, en particulier les classiques. Je ne suis pas certaine de l'exactitude de la citation, mais je crois que sir Arthur Conan Doyle fait dire à Sherlock Holmes :

Quand toutes les possibilités évidentes ont été épuisées, la seule réponse possible est l'impossible. Dans le cas présent, il semble impossible qu'un Vulcain soit coupable de ce crime, mais encore plus impossible qu'un non Vulcain l'ait commis.

- Et que décidons-nous pour Spock et T'Pol ?

- Je trouve difficile de les inclure dans la liste des suspects. Ils ont juré qu'ils étaient ensemble. Tant qu'un nouvel indice ne nous orientera pas vers eux, je propose de conclure à leur innocence. Mais il nous reste quinze autres suspects, monsieur Orloff, et aucun n'a d'alibi. J'ai bien peur que ce soit parmi eux qu'il nous faille chercher le meurtrier... et le mobile.

\* \* \* \* \*

Pike se demandait encore comment il s'était débrouillé pour se trouver au milieu d'une étrange troupe de gitans chevauchant vers l'oasis de Tisirah. Convaincu que les deux jeunes gens avaient simplement fait une fugue, il avait proposé à Farnah et Aliat de partir à leur recherche. Les deux pères avaient alors insisté pour l'accompagner et ils avaient pris la tête de la colonne. Curieusement, toute une foule de gens s'étaient mis à les suivre les fils du shinsei, les amis d'Aliat, les hommes de la tribu venus là par pure curiosité... Cette assemblée disparate commençait à ressembler à une caricature de croisade...

Il se retourna pour jeter un coup d'oeil à la horde qui le suivait et grimâça. Berendel, qui chevauchait près de lui, remarqua son manège et lui sourit.

- Quelque chose vous trouble, Indallah Kris ?

- Je crois que vous avez compris ce qui s'est passé entre Silène et Bardan, makleh : révolte contre l'autorité familiale et besoin de découvrir leurs propres cœurs. Mais ça ne concerne qu'eux et leurs parents. Pourquoi cette escorte délirante ? Les choses n'en seront que plus compliquées.

- Vous avez bien peu d'expérience des gens, mon ami...

Pike lui lança le regard tranchant qu'il réservait d'habitude à ses subordonnés dans les moments délicats. Bien qu'elle ne pût connaître la signification de ce regard, Berendel secoua la tête et corrigea sa remarque :

- Non, pas les gens. Je vois en vous que vous savez comment agir avec eux. Peut-être est-ce les émotions qui vous échappent dans le cas présent ? Ma charge m'amène à voir souvent ce genre de choses lorsque je m'occupe d'un contrat, d'un testament ou d'un mariage. Ce sont toujours les sentiments les plus forts qui s'expriment en ces occasions l'amour et la haine, la confiance et la suspicion... Lorsque de telles instances sont en jeu, il y a toujours beaucoup de

gens qui s'y intéressent, parce qu'ils vont gagner ou perdre quelque chose selon la décision qui sera prise.

- Et dans le cas qui nous occupe ?

- Eh bien... Silène est le dernier enfant de Farnah, et sa seule fille. Il l'appelle sa fleur du désert, et pense qu'elle est douce et pure comme le sont ces fleurs. Elle n'a que dix-sept ans, et il ne peut pas croire qu'elle désire avoir un homme à elle. De plus, celui qu'elle a choisi est un garçon de la ville... Aliat, lui, est un marchand ayant pignon sur rue. Son unique fils, l'héritier de ses richesses, est amoureux d'une nomade. Les deux pères refusent l'idée d'une union qu'ils jugent contre nature. A présent, qui peut gagner quelque chose si les deux fugueurs sont déshérités par leurs pères ? J'ai conversé avec Aliat lors de l'ouverture du premier bazar, et je sais qu'un de ses gendres l'assiste dans son travail. Ce garçon prendra probablement la succession d'Aliat si Bardan est privé de ses droits. La fille du shinsei Farnah bénéficie d'une dot considérable qui reviendra à ses frères si elle est reniée par son père. Je ne dis pas que tout cela arrivera, mais c'est possible. Ceux qui nous suivent veulent voir ce qui va arriver. La cupidité et la curiosité sont des défauts communs parmi nous.

- Ils n'épargnent aucune espèce pensante, makleh Berendel, soupira Pike.

- Voici l'oasis de Tisirah, dit Berendel. Peut-être allons-nous y trouver ces enfants, et régler enfin la question.

Lorsque Pike et Berendel atteignirent la rangée de kerras qui bordait l'oasis, ils entendirent des bruits de voix semblables à des lamentations.

Pike éperonna son meercan et pénétra dans l'oasis. Aliat était agenouillé près du point d'eau et frappait le sol des deux poings. Un peu plus loin, Farnah marchait à longues enjambées furieuses. Pike mit pied à terre, et Berendel l'imita avec la grâce naturelle des nomades.

- Shinsei Farnah, que se passe-t-il ?

Le chef désigna le point d'eau d'un geste rageur de la main.

- Ma fille est perdue à tout jamais. Regardez les traces, là !

Pike et Berendel s'approchèrent du point d'eau autour duquel Aliat et les frères de Silène étaient agenouillés et se lamentaient. Le plus jeune fils, Neepah, releva les yeux et indiqua du bout de la main les objets éparpillés aux alentours. Des couvertures étaient posées sur le sol près des cendres d'un feu depuis longtemps éteint. Les ustensiles de cuisine renversés témoignaient d'une lutte. Sur le sol, des empreintes de pas de petite taille voisinaient avec des sillons plus profonds et plus larges, laissés par des êtres difficiles à identifier pour Pike.

- Des mutants, souffla Neepah. Silène et le garçon de la ville ont campé ici. Ces monstres les ont attaqués et emmenés avec eux.

- Dans quelle direction ?

- Les montagnes de Druncara.

- Que faisaient des mutants dans les environs ? Demanda Pike. Nous sommes très loin des montagnes. Les mutants s'aventurent rarement si loin.

- Vous avez raison, ami, dit Berendel. Je n'ai pas connaissance qu'ils se soient approchés aussi près de nous ou des villes depuis des années. C'est très étrange...

Melkor Aliat se leva, les joues ruisselantes de larmes.

- Jamais je ne reverrai mon fils. Jamais !

- Ce n'est pas sûr, marchand Aliat, dit Pike. Les traces sont claires et semblent faciles à suivre...

Toutes les têtes se tournèrent vers lui.

- Il n'y a aucun espoir de les sauver, ami Kris. Les mutants tuent leurs prisonniers. On dit même qu'ils.., mangent leur chair. Notre sœur est morte, et son compagnon aussi.

- Permettez-moi de ne pas le croire aussi facilement, dit Pike sans dissimuler son irritation. Vous abandonnez avant d'avoir essayé...

- Mais c'est inutile... Il n'y a rien à faire.

Le capitaine se tourna vers Aliat et Farnah qui se tenaient côte à côte, un bref instant unis par leur chagrin

- J'aimerais être seul quelques instants pour... méditer sur le grand malheur qui vous frappe.

- Si telle est votre volonté..., répondit le shinsei. Personne ne vous dérangera si vous allez sous ces arbres. ( Un vacarme infernal signala l'arrivée de la horde de spectateurs. ) Je vais devoir apprendre notre deuil a Ingarin.

- Je vous accompagne, dit brusquement Aliat. Ce deuil est aussi le mien. Farnah hésita quelques secondes.

- J'accepte. Même si cela ne l'allège pas, nous portons un fardeau semblable. Suivez-moi, marchand Aliat.

Pike les regarda partir puis se tourna vers Berendel :

- Je vais aller méditer makleh Berendel.

- Croyez-vous trouver ainsi une solution à cette tragédie ?

- Je t'ignore, amie. Mais j'essayerai...

Le capitaine partit à son tour. Dès qu'il fut hors de vue des nomades, il sortit son communicateur et l'ouvrit d'un geste sec du poignet.

- Pike appelle l'Entreprise.

\* \* \* \* \*

- Numéro Un à l'écoute, monsieur. J'espérais bien que vous nous contacteriez...

- Des problèmes ?

- Oui, monsieur. Un meurtre !
- Quoi ?
- Le lieutenant-commander Meadows a été assassiné il y a quelques heures.
- Numéro Un, si c'est une plaisanterie...
- Monsieur ! Jamais je n'oserais...
- Le mobile ?
- Inconnu, capitaine. Une enquête est en cours.
- Eh bien, vous devrez vous en charger, Numéro Un. Moi, j'ai un double enlèvement sur les bras. Le fils d'un marchand et la fille d'un chef nomade sont prisonniers des mutants. Je dois essayer de les ramener, vivants et en un seul morceau ! Si je réussis, l'alliance entre les citadins et les tribus sera peut-être sauvée. J'ai besoin qu'un Vulcain et deux autres officiers extraterrestres se téléportent pour...
- Impossible de vous envoyer un Vulcain, capitaine. ils sont tous suspects de meurtre.
- Des Vulcains ? Tous ?
- Bien... presque tous. Nous avons la preuve que T'Pris est innocente, et elle affirme que Spock et elle étaient ensemble au moment du crime.
- Vous la croyez ?
- Numéro Un hésita un instant, puis se souvint de ce qu'elle avait dit à Orloff lorsqu'ils avaient discuté du sujet.
- Oui, capitaine. Je ne crois pas que Spock soit un assassin. Ce n'est qu'une intuition, comprenez-vous, mais... je parierais mes galons qu'elle est juste. Je vous envoie Spock et deux autres non humains dans vingt minutes.
- Dix, Numéro Un !
- Très. bien, monsieur.
- Avez-vous l'aide requise pour continuer votre enquête ?
- Affirmatif. En plus du commander Orloff, j'ai enrôlé le lieutenant T'Pris et le docteur Boyce.
- Parfait. A présent, écoutez attentivement mes instructions. Spock et les deux autres doivent revêtir des costumes bien particuliers, et se téléporter sur les coordonnées suivantes...

\* \* \* \* \*

Farnah et Aliat étaient assis autour d'un feu, unis par le chagrin qui fait se ressembler tous les parents. Ils paraissaient ne pas voir les gens qui les entouraient, et avaient obstinément refusé toute nourriture. Meikor Aliat, veuf depuis des années, était ému par les petites attentions qu'Ingarin lui prodiguait en guise de réconfort. Elle avait insisté pour lui offrir un peu de thé, et l'avait

invité à venir s'asseoir près d'eux pour attendre le retour de l'indallah Kris. Les deux hommes avaient abdiqué tout espoir, mais pas Ingarin. Elle pensait souvent que les femmes devaient adopter une perspective différente pour préserver leur santé mentale. Il fallait croire que la lumière brillait de l'autre côté des ténèbres, qu'il existait un gain pour chaque perte, que toute tragédie était porteuse d'un espoir. Pour l'heure, tout son optimisme reposait sur le vagabond. Elle ignorait pourquoi, mais elle avait toujours senti chez lui une altérité plus fondamentale que ne le laissaient penser ses histoires d'errance dans le désert.

- Il médite plus longtemps qu'il ne nous l'avait dit, maugréa Aliat en regardant en direction du bosquet de kerras.

- La méditation est la seconde nature de cet homme, dit calmement Ingarin. Qui peut dire combien de temps elle doit durer ? Sinon aussi longtemps qu'il est nécessaire ?

- Bien entendu... Je ne crois pas à ces choses, madame, mais je n'entends pas vous interdire d'y croire.

Elle lui sourit un peu timidement, reconnaissante de son exquise politesse.

- Mon nom est Ingarin, marchand Aliat. Si nos enfants s'aiment autant qu'ils semblent l'imaginer, peut-être devrions-nous parler comme des amis ?

Aliat détourna la tête et Farnah grogna dans sa barbe :

- Silène n'est pas une femme des villes. Elle ne serait pas heureuse derrière les remparts de Sendai.

- Peut-être que non, mon époux. Mais Bardan serait peut-être heureux sous nos tentes.

- Non ! S'écria Aliat.

- Ce n'est pas à vous deux d'en décider, mais à eux. Et si nous ne les retrouvons pas, vos spéculations ne serviront à rien.

Pike réapparut enfin et Farnah fut le premier à le voir

- L'indallah Kris revient !

Ils le regardèrent approcher, un doux sourire aux lèvres.

- J'ai décidé de poursuivre les mutants et de vous ramener vos enfants s'ils sont encore en vie. Si les deux pères veulent m'accompagner, ou déléguer certains de leurs hommes... ?

- C'est impossible, dit Aliat. Ni mes hommes ni moi ne connaissons le désert. Nous ne ferions que vous encombrer...

Pike se tourna vers Farnah et devina que le chef nomade allait réagir comme le citadin. Le shinsei ne disposait pas d'une excuse aussi convaincante que celle d'Aliat, mais il secoua pourtant fermement la tête.

- Il est inutile d'y aller, Indallah Kris. Personne - personne ! - n'est jamais revenu vivant des montagnes de Druncara. Des ossements ont parfois été

retrouvés... Les mutants s'en servent pour marquer les limites de leur territoire. Nos enfants sont perdus à tout jamais.

- C'est une certitude si personne n'essaye de leur venir en aide. Et vous, vous qui les aimez, refuseriez de me suivre ?

Pike lança un regard de défi aux deux hommes, qui baissèrent piteusement les yeux.

- Je vois. J'irai donc.

Ingarin s'approcha de lui :

- Vous ne pouvez partir seul, Indallah . Un groupe important pourrait avoir une chance, mais pas un homme seul. Et nous ne voulons pas vous perdre en plus de nos enfants...

- Je n'entends pas y aller seul, dit Pike.

Il se tourna vers le désert, posa une main sur son front pour se protéger du soleil, et tendit une main

- Ils viendront avec moi !

Tous les regards se tournèrent vers les trois silhouettes vêtues de longs manteaux à capuche qui avançaient vers l'oasis sous le soleil brûlant.

- Par ici ! Cria Pike. Venez me rejoindre.

Les trois silhouettes continuèrent de marcher d'un pas décidé jusqu'à Pike, puis elles s'arrêtèrent devant lui et s'inclinèrent respectueusement. Leurs têtes étaient entièrement enveloppées par les capuches, et il était impossible de distinguer leurs visages.

- Nous sommes venus pour te servir, Indallah Kris, dit une voix profonde.

- Qui sont ces hommes ? Demanda Farnah.

- Ce ne sont pas des hommes..., répondit Pike.

Il fit un signe de la main, et les trois créatures relevèrent brusquement leurs capuches.

Tous ceux qui aperçurent leurs traits poussèrent des cris d'horreur et reculèrent instinctivement.

- Des mutants !

Ces deux mots coururent dans la foule de spectateurs, d'abord comme un murmure, puis de plus en plus fort en atteignant les rangs de ceux qui ne pouvaient pas voir. Certains des nomades portèrent leur main à leur arme.

Numéro Un avait envoyé le sous-lieutenant Endel, un Kelyan à l'allure reptilienne, le lieutenant Ars Dan, un petit Dioptan à la peau rouge et au visage de troll, et le lieutenant Spock.

- Ce sont mes amis, dit Pike en levant une main pour apaiser la foule. Ils iront avec moi là où vous refusez de me suivre. Et si le ciel le veut, nous retrouverons les deux enfants que vous chérissez tant.

Farnah et Aliat échangèrent un regard lourd de signification. Le vagabond commandait ces mutants, et, dans ce cas, il devenait possible qu'il puisse vraiment retrouver Silène et Bardan.

- Ami Kris, nous allons camper ici et attendre ton retour pendant cinq jours. Si tu n'es pas revenu passé ce délai...

- Vous saurez que nous sommes morts ! Mais j'espère que nous reviendrons plus vite que cela, shinsei. Et nous ramènerons vos enfants - ou leur dépouilles - à leurs parents. Je le jure. Partons-nous avec votre bénédiction ?

- Tout notre espoir et notre amour de la vie vous accompagnent, Indallah Kris, dit Farnah.

- Et nos cœurs battront pour vous, ajouta Aliat.

Pike s'inclina devant les deux pères et Ingarin. Puis il se tourna, fit un signe aux trois faux mutants, et partit en direction des montagnes de Druncara qui se dessinaient, menaçantes, dans le lointain.

## CHAPITRE X

Numéro Un marchait de long en large sur la passerelle en tournant et retournant dans son esprit l'énigme du meurtre de Meadows. Orloff interrogeait de nouveau les Vulcains, un par un cette fois, mais les rapports lapidaires qu'il lui envoyait n'apportaient rien de neuf. Les officiers en service sur la passerelle lui lançaient de temps en temps des regards interloqués, mais aucun n'osait lui parler de peur de perturber sa concentration. A un moment, la porte de l'ascenseur s'ouvrit, et elle fit volte-face pour se trouver face à l'officier de la sécurité Reed.

- Numéro Un, je viens d'apprendre ce qui est arrivé au commandeur Meadows.

- Oui ? Et en quoi êtes-vous concerné ?

- Eh bien, je me posais des questions à propos de la Gloire...

- Quelles questions, monsieur Reed ?

- Le commandeur est venu chercher l'émeraude et je la lui ai confiée, mais, à présent...

- Vous lui avez confié la Gloire ?

- Il m'a montré un ordre du capitaine qui l'autorisait à examiner la pierre à des fins scientifiques. Il devait me la rapporter après environ trois heures. Mais il ne l'avait toujours pas fait quand le lieutenant Bryce est venu me relever. Je n'y ai pas prêté attention, parce que le commandeur m'avait prévenu qu'il pourrait en avoir pour un peu plus longtemps. Mais quand j'ai entendu parler du meurtre, j'ai pensé que la Gloire devait être immédiatement remise dans la chambre forte.

- Vous avez raison, monsieur Reed. Malheureusement, nous ne l'avons pas trouvée dans le laboratoire. Je vais vous demander de me suivre. Orloff et moi allons avoir beaucoup de questions à vous poser.

\* \* \* \* \*

Orloff examina l'ordre que Meadows avait remis à Reed.

- Un faux évident ! Dit-il au bout de quelques secondes.

- Pas si évident que cela, commander, ou M. Reed, ne serait pas tombé dans le panneau.

Elle examina à son tour le document :

- Je suppose que Meadows a copié la signature du capitaine en se basant sur une note de service. C'est en tout cas du bon travail, suffisant pour passer au travers de l'examen rapide que Reed pouvait se permettre à ce moment-là.

Orloff regarda agressivement l'officier de la sécurité :

- Les ordres étaient pourtant de conserver la Gloire dans la chambre forte sauf avis contraire du Conseil de Vulcain.

- Exact, dit Numéro Un. Mais Reed était en service et il ne pouvait pas savoir, au moment où Meadows est venu, si le capitaine n'avait pas donné un contrordre. La chambre forte est un poste très isolé.

- On n'y voit jamais personne, renchérit Reed.

Numéro Un approuva du chef :

- Et nous avons sous les yeux une note, apparemment signée du capitaine, ordonnant de remettre la Gloire à un scientifique du vaisseau pour des raisons tout à fait valables. A la place de M. Reed, j'aurais probablement agi comme lui. Peut-être aurait-il dû en référer à vous, commander Orloff ? Je pense cependant que n'auriez pas remis en question un ordre écrit du capitaine Pike. Meadows était obsédé par l'émeraude au point de désobéir à un supérieur. Il est allé jusqu'à tricher pour se ménager l'occasion de l'étudier. Ce fut son crime.

- Mais pourquoi l'a-t-on tué ? Demanda Orloff Quel mal faisait-il en examinant la Gloire ?

- Cette pierre est l'héritage de toute une planète. Elle a une valeur inestimable, et une signification très particulière pour le peuple vulcain. Si l'un de nos Vulcains a su que Meadows avait violé les ordres du capitaine, il peut s'être senti offensé, et...

- J'accepterais cette thèse si Meadows avait été agressé verbalement, ou même frappé, mais assassiné ? Pour un délit si mineur ? Plus important encore, où est la Gloire, à présent ? Nous avons fouillé le laboratoire de fond en comble. Et pas trace de la pierre...

- Je n'en sais rien, soupira Numéro Un. Tout ce dont je suis sûre, c'est que le meurtre de Meadows et la disparition de la Gloire ont un lien... Et qu'un des Vulcains de l'Entreprise est l'assassin !

\* \* \* \* \*

Pike, Spock, Endel et Ars Dan suivirent la piste des mutants jusqu'à ce qu'ils soient loin de l'oasis et de quiconque se serait aventuré à les épier. Berendel et Farnah les avaient accompagnés sur une courte distance, insistant pour qu'ils partent à dos de meercans jusqu'à ce que Pike accepte. Le capitaine n'avait eu aucune intention de s'embarrasser de montures, mais la seule manière d'empêcher Farnah de continuer à les suivre avait été de céder.

Quand ils furent assez loin, Pike fit signe aux autres de s'arrêter et mit pied à terre. Les trois officiers l'imitèrent, et Endel se chargea d'attacher les quatre meercans à un bosquet de kerras. Puis Pike sortit son communicateur et appela le vaisseau.

Numéro Un n'était pas sur la passerelle, et ce fut sa remplaçante qui répondit :

- Entreprise à l'écoute. Lieutenant Oyama, capitaine.

- Je veux un balayage complet des montagnes de Druncara : recherche de formes de vie intelligentes. Pour les coordonnées, reportez-vous à la carte de la planète...

- Juste un instant, capitaine. Balayage en cours... Il y eut un bref silence, puis la voix d'Oyama se fit, entendre :

- Nous détectons une grande concentration de vies intelligentes sur les hauteurs du mont central. Peut-être un village ou un campement.

- Rien entre notre position actuelle et cette localisation ?

- Non, monsieur. Rien d'autre.

- Compris. Téléportez-nous dans un rayon d'un kilomètre de cette concentration.

- A vos ordres, capitaine. Je vais communiquer les coordonnées à la salle de téléportation. Vous arriverez dans une zone située à l'est du « village ». Les senseurs ont repéré une configuration de rochers et d'arbres propices à une arrivée discrète. Entreprise terminé.

Pike regarda ses officiers.

- Quoi que les mutants aient eu l'intention de faire à nos deux tourtereaux, ils ne se sont sûrement pas attardés dans les plaines. Il est donc vraisemblable que Bardan et Silène se trouvent, ou se trouvaient, dans ce « village ».

- Nous avons beaucoup de retard sur les ravisseurs, monsieur, intervint Spock. Si les mutants sont aussi sauvages qu'on le dit...

- Et peut-être cannibales, ajouta Ars Dan.  
- Et peut-être cannibales, reprit Spock, il se peut qu'il n'y ait plus rien à faire pour sauver ces jeunes gens.  
- J'admets qu'ils puissent être morts, dit Pike. Mais j'espère bien que non... Quoi qu'il en soit, nous devons les retrouver. Je l'ai promis à leurs parents.  
Le rayon du téléporteur enveloppa soudain les quatre officiers qui disparurent dans un chatolement d'étincelles. Le silence retomba alors sur le désert...

\* \* \* \* \*

Après avoir été promue détective, T'Pris demanda à voir les lieux du crime. C'était une requête des plus légitimes, et Numéro Un y accéda de bonne grâce. Curieux de savoir ce que la Vulcaine pourrait découvrir qui leur eût échappé, Boyce et elle l'accompagnèrent. T'Pris inspecta soigneusement le laboratoire, puis elle s'arrêta devant l'ordinateur sur lequel Meadows travaillait et le mit en service. Elle examina les fichiers du géologue, puis se tourna vers Boyce et Numéro Un en affichant une moue dubitative.

- Alors, lieutenant ?  
- Rien de tangible, Numéro Un. Mais il y a autre chose. Une sorte de sensation intellectuelle.  
- Une sensation ? Demanda Numéro Un en souriant. Je croyais que les Vulcains n'étaient pas victimes de ces aberrations.  
- J'ai dit une sensation intellectuelle... Comme s'il manquait une pièce du puzzle.

- Laquelle ? Demanda Boyce. Il est probable qu'un Vulcain ait tué Meadows en utilisant une technique de combat vulcaine. Qu'il y ait eu préméditation ou pas est la seule question. Le géologue était en possession de la Gloire. Elle a disparu. Selon toute probabilité, le Vulcain qui a assassiné Meadows s'en est emparé.

- Oui, concéda T'Pris. Selon toute probabilité ! Mais en dépit de toutes les preuves qui semblent accuser un Vulcain, il y a quelque chose de non vulcain dans toute cette affaire. Je reconnais que seuls mes compatriotes ont l'entraînement et la force nécessaires pour utiliser la lan-dovna. Il est possible qu'un Vulcain ait appris que le géologue s'était approprié la pierre, et s'en soit offensé, ou ait pris cet acte pour une profanation. Mon peuple a un sens très développé de la justice. L'assassin peut avoir voulu punir le profanateur.

- Eh bien, ne disons-nous pas la même chose ? Triompha Boyce.  
- Non.  
- Expliquez-vous, dit Numéro Un.

- Ce n'est pas facile... Mais voici l'élément que j'appelais tout à l'heure « non vulcain ». Si un de mes compatriotes était coupable, son honneur le contraindrait à se rendre à la justice pour subir un juste châtement. Prendre une vie, même accidentellement, est si profondément contraire à notre code de vie qu'un vrai Vulcain ne pourrait agir autrement. De plus, mon peuple espère le retour de la Gloire depuis des millénaires. Là encore, un vrai Vulcain serait incapable de la voler pour assouvir sa cupidité. La personne qui a tué le commandeur et dérobé la Gloire se dissimule derrière un tissu de mensonges. Aucun Vulcain ne le pourrait.

- Mais vous admettez que seul un Vulcain avait les moyens de tuer le géologue.

- C'est vrai, et je ne saurais expliquer ce paradoxe. Mais il existe, et je ne peux pas l'ignorer. Et il y a autre chose.

- Oui ?

T'Pris fit un geste de la main en direction de l'ordinateur de Meadows.

- Si le docteur Boyce a correctement estimé l'heure de la mort, le commandeur Meadows a disposé de la Gloire pendant près de deux heures avant d'être assassiné. Or, il était censé l'examiner, la mesurer, créer une représentation holographique... Vous conviendrez que son ordinateur lui était indispensable pour effectuer ces tâches. Mais je n'ai trouvé aucun fichier concernant l'émeraude dans la mémoire de cette machine. Cela semble indiquer que l'assassin les a effacés. Pourquoi ?

- Une excellente question, lieutenant, approuva Numéro Un.

\* \* \* \* \*

Montgomery Scott finit son service bien décidé à aller directement au lit. Mais Brien avait d'autres idées en tête. Lorsque l'Écossais entra dans les quartiers qu'ils partageaient, il trouva son camarade en train de compter une pile de crédits avec un sourire béat.

- Scotty ! Enfin de retour ! Il est temps de se mettre au boulot, mon vieux !

Scott se dirigea comme un automate vers sa couchette et s'effondra dessus.

- Je viens du boulot, mon gars ! Vous n'avez pas vu l'horloge ? Deux heures de service supplémentaires pour recalibrer les moteurs auxiliaires !

- Qui se soucie des moteurs ? Nous avons des dizaines de commandes à satisfaire !

- Je ne sais pas pourquoi ils se sont mis à dérailler comme ça..., marmonna Scott. Peut-être une accélération trop rapide après la sortie des quais..., pas assez de temps pour chauffer..., ou bien...

Brien laissa tomber une poignée de crédits sur la poitrine de l'Écossais.

- Allez, Scotty, debout ! Nos clients attendent ! Ils en veulent toujours plus ! J'ai contrôlé notre stock, et nous avons de quoi répondre à la moitié des commandes. Mais il faut remettre l'alambic en route, sinon nous allons droit à une émeute.

- Plus tard, grommela Scott. Je ne peux rien faire maintenant. ( Il tenta en vain de réprimer un bâillement. ) Plus tard...

- Scotty, vous ne comprenez pas ! Nos clients veulent de la gnôle maintenant !

Un ronflement titanesque retentit dans la pièce. Scotty était provisoirement perdu pour le monde des vivants.

\* \* \* \* \*

Pike guidait sa petite équipe au travers des arbres et des rochers qui, entouraient le flanc de la montagne. La chaîne de Druncara était constituée d'une série de pics semés de végétation à leurs hases et se terminant par des plateaux rocheux. La salle de téléportation avait « déposé » Pike et ses hommes à mi-chemin du sommet du troisième massif principal. La plupart des arbres avaient d'énormes troncs et appartenaient à la famille des plantes à feuilles persistantes. Mais il y en avait également quelques uns à feuilles caduques, et une multitude de buissons, d'arbustes et de variétés de mousse. La ligne des arbres était juste au-dessus d'eux, et les quatre officiers avançaient à couvert vers le probable campement » des mutants repéré par les senseurs. Ils traversèrent un pâturage clôturé par un alignement géométrique de pierres. D'étranges animaux broutaient nonchalamment. Us rappelaient un peu. des bœufs, à ceci près qu'ils avaient trois yeux, et portaient sur le dos une bosse évoquant celle des dromadaires. Un spécimen particulièrement puissant, sans doute le mâle dominant du troupeau, paissait un peu à l'écart des autres. Il grogna lorsque l'équipe de l'Entreprise approcha, ses yeux lançant des éclairs de défi.

- Formes de vie intelligentes droit devant nous, capitaine, dit Spock après avoir consulté son tricordeur.

- Parfait. Séparons-nous et allons jeter un cou d'œil. Endel, Ars Dan, passez par la gauche ! Spock et moi nous chargeons de la droite. Rendez-vous ici dans quinze minutes.

Pike fit un signe de tête à Spock et ils se dirigèrent vers un rocher surplombant le plateau. Quelques minutes plus tard, ils se mirent à plat ventre pour observer le campement des mutants et eurent la surprise de découvrir un joli petit village composé de bâtiments en pierres. Les maisons comportaient des porches et des vérandas couvertes de vigne grimpante en guise de rideaux. Les

rues n'étaient pas pavées, mais en terre battue. De nombreuses ornières témoignaient d'un trafic important.

Le flanc de la montagne, du côté opposé, avait été labouré pour aménager de petites parcelles cultivables. Non loin de là, un ruisseau se jetait dans un bassin naturel. Pike repéra un système d'irrigation en fait une sorte de pompe - qui permettait d'amener l'eau jusqu'aux cultures.

Les êtres qui marchaient dans les rues ou travaillaient dans les jardins se comportaient de manière parfaitement normale, mais leur apparence était hideuse. Peu se ressemblaient, mais tous présentaient des difformités : trop de membres ou pas assez, ou encore d'étranges structures de colonne vertébrale leur donnant l'air de pantins désarticulés. Les visages que le capitaine pouvait apercevoir, distordus et inhumains, contrastaient cruellement avec la beauté altière des nomades et des citadins des plaines.

- A voir leur manière de vivre, dit pensivement Pike, je me demande s'ils sont aussi sauvages qu'on le prétend.

- Ils font effectivement montre d'un grand talent pour l'architecture et l'agriculture, capitaine. Mais l'Histoire prouve que des espèces encore plus évoluées sont capables des pires barbaries. N'oubliez pas qu'ils ont enlevés Silène et Bardan !

Le Vulcain toucha légèrement le bras de Pike et tendit une main pour attirer son attention sur un bâtiment situé sur leur gauche. Il n'était pas très différent des autres, mais un mutant semblait monter la garde devant ses portes. Une femme chargée d'un panier recouvert d'un morceau de tissu était en train d'approcher. Elle s'arrêta devant la sentinelle, sortit une petite boîte du panier et la lui tendit. Le garde la prit et s'écarta pour laisser entrer la femme. Puis il s'assit à même le sol, ouvrit la boîte, et commença à dévorer les friandises qu'elle contenait. Cinq minutes plus tard, la porte se ouvrit, et la femme ressortit avec un panier différent rempli d'assiettes sales.

Pike fit signe à Spock de reculer. Lorsqu'ils se furent éloignés, les deux officiers conversèrent à voix basse :

- Un bâtiment gardé. Une femme livrant de la nourriture et repartant avec de la vaisselle, Monsieur Spock, je crois que nous savons où se trouve leur prison...

- Une conclusion logique, capitaine. Il est possible que les mutants y enferment également les délinquants du village, mais il y a de fortes probabilités pour que nos deux fugueurs s'y trouvent.

- Eh bien, il ne nous reste plus qu'à aller voir ! Ma grand-mère disait que tout est facile à faire en paroles. La réalisation s'avère naturellement plus délicate.

- Une observation pertinente, monsieur.

- Mais j'ai une idée... Un vieux truc d'indiens...
- D'indiens, monsieur ? Et ce truc leur réussissait-il ?
- Oui, assez souvent.
- Dans ce cas je suggère que nous rejoignons les lieutenants Ars Dan et Endel pour mettre votre truc au point.

Pike étudia le visage de Spock. Il ne trahissait pas le moindre signe d'amusement.

\* \* \* \* \*

Dans la salle de réunion, Numéro Un et le commandeur Orloff exposaient aux équipes d'officiers de la sécurité et aux ingénieurs le plan de bataille qu'ils avaient élaboré. La Gloire ne pouvait se trouver que sur l'Entreprise. Par conséquent, le vaisseau devait être l'objet d'une fouille minutieuse. Les ingénieurs auraient pour mission de rendre accessibles tous les endroits susceptibles de contenir la Gloire. Les tunnels d'aération, les conduits d'entretien et les tubes de Jeffries seraient passés au peigne fin. Toutes les cachettes potentielles devaient être explorées.

Scott et Brien échangèrent un regard horrifié.

- Il va falloir le démonter, murmura l'Écossais.
- C'est impossible ! Pas avec toutes ces commandes ! Et puis, peut-être feront-ils semblant de n'avoir rien vu ?
- Pas tant que Numéro Un sera chargée de l'enquête. L'ingénieur en chef ne pourra pas fermer les yeux, cette fois.

Brien regarda autour de lui pour s'assurer que personne n'écoutait.

- Scotty, il faut le garder en production jusqu'à la dernière minute, et l'enlever juste avant l'arrivée de l'équipe de recherche. Puis le replacer dès qu'elle en aura fini.

- Mais je ne peux pas simplement le transporter dans les couloirs comme si de rien n'était. Il est bien trop gros. Il faudra le démonter, le remonter, et le remettre en service.

Un des autres ingénieurs tapa sur l'épaule de Scotty :

- Un peu de silence, vous deux ! J'essaye d'entendre ce que dit Numéro Un. A cet instant, le lieutenant Bryce leva la main pour poser une question.
  - Oui, Bryce ? Dit Numéro Un.
  - Nous avons quinze suspects... Qu'allons-nous faire d'eux pendant la fouille de leurs cabines ?
  - Le chef de la sécurité a déjà pensé à ce problème..
- Orloff avança d'un pas :

- Les Vulcains seront mis en cellule pendant la fouille de leurs quartiers. Ils ne réintégreront leurs pénates - toujours aux arrêts de rigueur - qu'après la fin des recherches.

\* \* \* \* \*

T'Pris fut chargée d'annoncer cette désagréable nouvelle à ses collègues vulcains. La plupart firent preuve d'un stoïcisme glacial. Sefor, le plus ancien, accepta de servir de porte-parole et demanda des explications

- Nous sommes confinés dans nos quartiers sous bonne garde, et aucun de nous ne peut s'échapper du vaisseau. Devons-nous vraiment subir l'humiliation d'un emprisonnement ?

T'Pris baissa tes yeux. Elle comprenait mieux que quiconque la réaction de ses compatriotes. De plus, ce qui lui restait à dire la remplissait de honte.

- Le commander Orloff et le docteur Boyce vous feront subir un examen au détecteur de mensonges pendant cette détention.

- Un détecteur de mensonges, sur des Vulcains ? C'est une insulte, lieutenant !

- Je vous le concède. Mais ils ont le droit d'agir ainsi. Un meurtre a été commis, et la Gloire a disparu. Quelqu'un ment nécessairement.

- Oui, quelqu'un ! Mais pourquoi serait-ce un Vulcain ?

- Ce quelqu'un a tué en se servant de la lan-dovna. A votre connaissance, un non Vulcain le peut-il ?

- Non, soupira Sefor. Pourtant, je jure sur mon honneur que je ne crois pas l'un d'entre nous capable d'accomplir un tel acte.

- Les indices sont accablants, Sefor.

- Les indices peuvent s'interpréter de bien des manières, lieutenant. Sans preuves formelles, ni témoins, ni mobile attribuable à l'un des nôtres, il est fort possible que Numéro Un et le commander Orloff se trompent du tout au tout.

\* \* \* \* \*

Boyce et Orloff se regardèrent dubitativement lorsque le dernier Vulcain eut fini de subir le test. Le détecteur réagissait aux plus infimes variations physiologiques - pouls, respiration, taux de transpiration - et pouvait détecter les moindres inflexions de voix signalant que le sujet mentait.

- Je n'arrive pas à y croire, grogna Orloff.

- Ces machines ont la réputation d'être infaillibles, soupira Boyce.

La porte de la salle d'interrogatoire s'ouvrit et les deux hommes relevèrent la tête pour accueillir Numéro Un.

- Alors, messieurs ? A voir vos visages, j'ai bien peur que les tests n'aient pas été très concluants.

- Bien au contraire..., répondit Boyce. Ils sont tous négatifs.

- Vous dites ?

Boyce lui fit signe de regarder l'écran du détecteur.

- Si on se fie ces courbes, tous les Vulcains disent la vérité.

- Un mauvais fonctionnement de l'appareil ?

- Impossible. Nous l'avons testé avant de commencer, dit Orloff.

- Mais il s'agit de Vulcains. Ils contrôlent leurs émotions, et même les analyses vocales ont pu...

- Le docteur Boyce avait pensé à cet aspect du problème. Nous avons testé le détecteur sur T'Pris en lui demandant de répondre mensongèrement à plusieurs questions. La machine s'en est aperçue à chaque fois.

- Leur fameux sens de l'honneur, commenta Boyce. Mentir est un acte dégradant pour les Vulcains. Même T'Pris, lorsque nous avons testé le détecteur, a éprouvé un malaise impossible à dissimuler à la machine.

- Aussi difficile à croire que ce soit, Numéro Un, dit Orloff, les tests nous apprennent que nos suspects sont... innocents.

- Mais qui est coupable ? Explora Numéro Un.

Boyce et Orloff haussèrent les épaules. Ni l'un ni l'autre n'avait la moindre idée de la réponse.

- Excusez-moi de m'être emportée, messieurs, reprit Numéro Un. Mais laissez-moi vous dire que je n'y crois pas. Un des Vulcains ment ! Mais il doit être capable de tromper le détecteur...

\* \* \* \* \*

Une fois le soleil disparu derrière les montagnes, la nuit tomba rapidement sur la chaîne de Druncara. Pike et Spock observaient de nouveau le village. De la lumière commençait à filtrer d'un grand nombre de fenêtres et une bonne odeur de nourriture, portée par la brise, caressait les narines des deux officiers. Dès qu'il fit assez noir pour que personne ne pût les remarquer depuis les maisons, les deux hommes entreprirent de descendre lentement vers le village en visant la « prison » située un peu à l'écart des autres bâtisses. La température avait brusquement chuté avec la tombée de la nuit, et le sarde - la relève du précédent - s'était réfugié à l'intérieur. Bien qu'il ne les distinguât pas, Pike savait que les lieutenants Ars Dan et Endel étaient en train de descendre l'escarpement en direction de l'autre extrémité du village.

Le pied du capitaine glissa sur une pierre instable et provoqua un petit éboulement. Spock et lui se figèrent, tous les sens aux aguets. Mais rien ne

bougea dans le village. Un son vaguement semblable à l'animal, quel qu'il fût, se calma rapidement.

Pike et Spock se remirent en marche, attentifs à l'endroit où ils posaient leurs pieds. Ils arrivèrent en bas, juste derrière un entassement de bois haut de plus de deux mètres. Les rondins étaient empilés contre le mur latéral sans fenêtre de la « prison ». En observant l'arrière du bâtiment, Pike avait découvert qu'il existait une porte, sans doute inutilisée, depuis longtemps, et sûrement verrouillée. L'entrée principale, quant à elle, devait être également verrouillée, ou fermée par une barre intérieure. Le capitaine avait donc été contraint de demander des fuseurs à l'Entreprise pour Spock et lui. Il espérait n'avoir à s'en servir que pour pénétrer dans le bâtiment, et non devant les mutants. Les gardes qu'ils avaient vus ne semblaient pas armés, mais dagues ou couteaux pouvaient fort bien être dissimulés dans les plis de leurs larges vêtements. Pike sortit son communicateur, l'ouvrit, assourdit le « bip » caractéristique en pressant l'appareil contre sa poitrine, puis chuchota :

- Pike appelle Endel.
- Endel à l'écoute, capitaine.
- Prêts dès que vous l'êtes, lieutenant.
- Compris, monsieur. Endel, terminé.

Le capitaine referma le communicateur, le remis dans sa poche, et sortit son fuseur. Spock avait déjà le sien en main.

- Réglez-le sur laser », Spock.

Spock répondit d'un hochement de tête et commuta le réglage de son arme.

De l'autre côté du village, une colonne de flammes accompagnée d'un whouff retentissant déchira soudainement la nuit. Une puissante odeur de brûlé se dégagait immédiatement. Les portes des maisons s'ouvrirent, et un concert de cris et de bruits de pas affolés signala à Pike que les mutants se précipitaient vers l'incendie. L'intensité décroissante des aboiements lui indiqua que les « chiens » suivaient leurs maîtres.

- Allons-y ! Cria-t-il.

Spock et lui coururent jusqu'à la porte, se mirent en position de chaque côté, et braquèrent leurs fuseurs en direction de la serrure.

- Feu ! Ordonna le capitaine.

Les rayons laser découpèrent un cercle régulier dans le bois, tout autour de la serrure.

- C'est suffisant, Spock ! Dit Pike.

Il donna un grand coup de pied dans le battant de la porte. La serrure tomba sur le sol avec un bruit mat.

- Entrons !

Pike se précipita à l'intérieur, Spock sur les talons.

Ils déboulèrent dans une petite pièce sombre encombrée de caisses et de sacs. Probablement une sorte de débarras. De la lumière filtrait de sous une porte, juste en face d'eux.

- Par là, dit Pike.

Mais la porte s'ouvrit brusquement, et la silhouette massive du garde se dessina dans l'encadrement. Derrière Lui, Spock et Pike aperçurent deux jeunes gens : le garçon avait passé bras protecteur autour des épaules de sa compagne. Spock lança le bras pour atteindre l'épaule du garde, mais celui-ci esquiva souplement la prise vulcaine.

Puis, d'un simple revers de la main, il envoya l'officier scientifique valser contre un mur.

Pike bondit sur le mutant, lui tordit le bras, et l'envoya à son tour valdinguer contre le mur.

Le garde resta étendu sur le sol, et les deux officiers firent irruption dans la pièce principale.

Pike arriva près de la jeune fille au moment où elle s'écartait de son compagnon, et il l'attrapa par le bras. Spock se tourna en direction du garçon, et lui tendit la main.

Silène tourna sur elle-même tandis que Pike la tirait vers lui. Son dree apparut comme par miracle dans sa main, et elle frappa de bas en haut un coup qui lacéra la tunique de Pike en frôlant dangereusement ses côtes.

Spock avança pour essayer d'éloigner la jeune fille du capitaine. Bardan poussa alors un cri de rage, se jeta sur le Vulcain, et parvint à l'entraîner avec lui dans sa chute.

Pike se retrouva seul face à une tigresse nomade en furie qui tentait par tous les moyens de lui transpercer le cœur.

## CHAPITRE XI

Spock se remit vite de l'assaut de Bardan, bien qu'il fût un peu surpris qu'un garçon de cet âge ait pu improviser une attaque si efficace. Mais il décida de réfléchir à la question plus tard, et se redressa en souplesse après avoir écarté sans ménagement son adversaire. Mais l'autre revint à l'assaut, s'accrochant à ses jambes toutes griffes dehors. Vulcain se retourna, saisit un bras de Bardan, et le lui tordit.

Une sorte de rugissement retentit alors derrière lui, et il tourna la tête pour apercevoir le garde, nouveau réveillé, dans l'encadrement de la porte. Il souleva alors Bardan avec une facilité dérisoire, puis le projeta pratiquement dans les bras du mutant. Ensuite, il sortit son fusil et entreprit de le régler

sur « assommer » aussi vite que possible. Pike se débattait toujours contre Silène, apparemment peu reconnaissante qu'il soit venu à son secours. La nomade feinta habilement une frappe au niveau de la gorge du capitaine, puis tenta de plonger la lame sous sa garde. Pike parvint à dévier le coup, et le poignard se perdit dans les plis de sa manche.

- Arrêtez ! Cria-t-il. Nous sommes venus pour... Silène frappa de nouveau, mais il parvint à lui saisir les deux poignets. Incapable d'utiliser son couteau, la nomade se rattrapa en lui enfonçant ses dents dans le bras.

Le garde parvint à repousser Bardan et sauta sur Spock. Le Vulcain renonça à utiliser son fuseur. Dans le feu du combat, il n'était pas certain de l'avoir correctement réglé.

Il esquiva l'assaut du mutant d'un souple mouvement d'asumi et parvint à lui poser une main sur l'épaule. Le mutant se raidit lorsque les doigts de Spock pincèrent savamment le point sensible situé à la base de son cou. Puis il s'écroula sur le sol.

Bardan revint à l'assaut mais le Vulcain le ceintura et le souleva de terre comme un enfant indiscipliné.

Pike dégagea son bras des dents de Silène et lui retourna les deux bras derrière le dos. Elle tenta de lui donner des coups de pieds, et il la secoua violemment.

- J'ai dit arrêtez ! Nous sommes venus vous sauver !

- Partez ! Nous n'avons pas besoin de vous !

- Quoi ? Cria Pike en lâchant les poignets de la nomades. Que venez-vous de dire ?

- Nous ne partirons pas avec vous ! Hurla Bardan. il avait cessé de se débattre, et Spock venait de le libérer. Les deux jeunes gens regardaient leur prétendus sauveteurs avec des éclairs de colère dans les yeux.

- Laissez-nous en paix ! Cria encore Bardan.

- Vos pères veulent que vous reveniez près d'eux, dit Spock. Ils se soucient de votre sécurité.

- Non ! Ils veulent surtout nous séparer !

Silène s'approcha du mutant étendu sur le sol qui commençait à remuer faiblement. Spock contempla la scène avec étonnement. Jamais il n'avait vu un être reprendre conscience aussi vite après avoir été victime d'une prise vulcaine.

Silène aida le mutant à s'asseoir, puis dit :

- Nous sommes en sécurité ici !

Pike regarda alternativement les deux jeunes gens.. il commençait à ne plus rien y comprendre...

- Mais vous avez été enlevés, conduits ici par la force, retenus prisonniers....

- Les mutants nous ont emmenés ici, corrigea Bardan, mais nous ne sommes pas prisonniers. Le mutant se mit debout avec difficulté.

- Etes-vous blessé, Panlow ? lui demanda Silène d'une voix sincèrement inquiète.

Il lui tapota gentiment le bras pour la rassurer, et se retourna pour faire face aux deux officiers.

- Mon nom est Panlow. Je suis le chef de ce village. Qui êtes-vous ?

- Ils sont envoyés par nos pères ! Rugit Silène. Un bruit épouvantable vint interrompre sa diatribe. La porte principale s'ouvrit brutalement, et les lieutenant Endel et Ars Dan entrèrent dans la pièce..., poussés sans douceur par un groupe de mutants visiblement de mauvaise humeur.

- Ils ont détruit presque toutes nos réserves de bois pour l'hiver, Panlow, cria l'un d'entre eux. Ars Dan regarda piteusement Pike et haussa les épaules.

- Leurs chiens - enfin, des sortes de chiens -, nous ont poursuivis, capitaine. Nous n'avons pas pu nous échapper.

Panlow avait profité de ce répit pour dévisager scrupuleusement les trois officiers non humains. Il s'approcha d'eux avec un air presque accusateur. ..

- Vous êtes des mutants comme nous, pourtant vous portez des vêtements de nomades, et vous êtes au service des gens des plaines. Pourquoi trahir vos semblables ?

Spock adressa à Pike un regard signifiant. « Permission de parler ? ». Le capitaine hocha imperceptiblement la tête.

- Nous ne sommes pas vos semblables, Panlow. Nous avons appris à travailler avec les gens des plaines. Et ils ne nous considèrent pas différents, du moins pas comme ils vous jugent différents.

- Vous voyez ! Cria Panlow aux autres mutants rassemblés dans la pièce. Mon plan n'est pas insensé ! Et en voilà la preuve ! Nous n'aurons plus à vivre isolés dans ces montagnes. Il est possible de trouver un moyen de travailler avec les autres pour le bonheur de tous.

Pike s'éclaircit la gorge :

- Nous ignorons toujours pourquoi vous avez enlevé ces deux jeune gens.

- Ils nous ont très bien traités, dit Bardan. Ils veulent que nous devenions leurs émissaires.

- Est-ce vrai, Panlow ? Demanda Pike.

Le chef des mutants était atrocement laid, et son visage ressemblait à une sinistre parodie de traits considérés comme normaux. Sa voix, cependant, avait le timbre et la qualité de celle d'un orateur aguerri malgré son corps déformé, il émanait de ses mouvements une grâce et une noblesse incontestables.

- J'ai élaboré ce plan depuis longtemps : enlever des normaux. pour les convaincre de nos bonnes intentions. Mais il fallait qu'ils soient assez jeunes pour

nous accepter comme nous sommes, et assez mûrs pour comprendre pourquoi nous voulons entrer en contact avec leur peuple. Ces deux-là nous sont tombés entre les mains comme un cadeau du ciel au cours d'une mission de reconnaissance.

- Ils ont beaucoup à offrir aux peuples des plaines, dit Silène. Des choses que nous n'avons jamais pu trouver ou fabriquer.

- C'est vrai, renchérit Bardan. Ils ont des minerais dont nous ignorions l'existence.

- Nous contrôlons ces montagnes, approuva Panlow. Le sous-sol est riche en minerais. Dans les forêts, il y a du gibier, des oiseaux et des poissons que les gens des plaines trouveraient rares et exotiques. Il y a des merveilles, chez nous, qui leur sont inaccessibles parce qu'ils redoutent de s'aventurer sur notre territoire. Nous avons des choses à leur vendre qu'ils apprécieraient... Ils possèdent des biens qui nous font cruellement défaut...

- Je comprends, dit Pike. Vous voudriez établir des liens commerciaux avec les nomades et les citadins et vous pensez que ce serait bénéfique pour l'ensemble de la planète. Une idée ingénieuse...

- N'est-ce pas ? Dit un Panlow souriant. Nous les espionnons depuis longtemps. Ils progressent, et laissent le souvenir de l'holocauste derrière eux. Nous aimerions en faire autant. Ces deux enfants pourraient être à l'origine d'une nouvelle ère de compréhension et d'entraide sur Areta.

Pike se tourna vers Silène et Bardan :

- Et vous, qu'en pensez-vous ?

- Nous étions effrayés lorsqu'ils nous ont enlevés, dit Silène. Mais ils nous ont traités si gentiment, presque comme s'ils avaient peur de nous faire du mal... Lorsque la terreur fut surmontée, nous les avons vus comme des êtres humains, plus comme des mutants. Ils pensent que nous pouvons les aider, et je crois que c'est vrai. Mais il nous faudra être capables de parler à nos peuples, et surtout à nos parents, comme des adultes. Je veux dire qu'ils devront nous accepter en tant qu'adultes.

- Mais vous vous êtes enfuis au lieu de leur présenter votre amour comme des gens raisonnables.

- Parce qu'ils nous voyaient comme des enfants gâtés prenant plaisir à braver leur autorité l' explosa Silène. Jamais ils n'ont songé que notre amour pouvait être authentique.

Pike hocha la tête et lui adressa un grand sourire

- Je reconnais que votre analyse ne manque pas de pertinence. Sans doute est-ce seulement parce que vous êtes si jeunes ? Mais je crois que nous allons pouvoir vous aider, ainsi que le peuple de Panlow, à obtenir ce que vous désirez.

\* \* \* \* \*

Orloff adressait des rapports à Numéro Un toutes les demi-heures, mais il était évident qu'ils les laissaient tous deux insatisfaits. Numéro Un et T'Pris tenaient le quart sur la passerelle pendant que la majorité du personnel de la sécurité et de l'ingénierie mettaient l'Entreprise sens dessus dessous. Après un nouveau rapport négatif d'Orloff, Numéro Un coupa nerveusement la communication et regarda la Vulcaine :

- J'ai l'impression d'être partie à la chasse aux chimères, T'Pris.

- Je ne suis pas certaine de comprendre la référence, dit T'Pris avec une grande douceur.

- Cela veut dire poursuivre un but qui n'existe pas vraiment, une illusion. Je suis sûre que la Gloire est sur ce vaisseau et que nous pouvons la trouver. Mais j'ai le sentiment que nous ne nous y prenons pas de la bonne manière. ( Elle sourit, et son visage prit une expression presque amicale. ) Et si j'ai l'air un peu confuse et frustrée, c'est que je le suis !

- Peut-être devrions-nous chercher deux personnes ? Proposa T'Pris. L'une étant le meurtrier et l'autre son complice - peut-être un non Vulcain qui déplace sans cesse la Gloire pour que nos équipes ne la trouvent pas.

- Un meurtrier vulcain confierait-il la Gloire à un membre d'une autre espèce ?

T'Pris réfléchit et secoua la tête.

- Votre objection est judicieuse. Je crois effectivement la chose impossible... Si le meurtrier est un Vulcain !

- Pourquoi reposer cette question ? Je croyais que nous avions tous admis que seul un de vos compatriotes pouvait avoir tué Meadows de cette manière.

- Une erreur collective devient-elle une vérité ? Je crois que nous avons eu tort de supposer que l'utilisation de la lan-dovna accusait automatiquement un Vulcain. Je reconnais que cela paraît évident, mais peut-être est-ce justement ce que l'assassin voulait nous faire penser ? Les techniques de défense vulcaines ne sont pas aussi secrètes que certaines de nos traditions. Ainsi que Spock vous l'a précisé, elles sont encore enseignées aujourd'hui. Beaucoup d'étrangers ont étudié notre philosophie et nos arts martiaux. Il est vrai que peu ont la force suffisante pour les mettre en pratique. Pourtant, si nous postulons qu'il en a la force, un non Vulcain peut avoir recours à la lan-dovna. J'aimerais étudier plus avant l'hypothèse que notre criminel ne soit pas vulcain. Une fois ce postulat émis, combien d'autres suspects avons-nous à bord ?

Numéro Un étudia la proposition de T'Pris et la jugea intéressante.

- C'est d'accord, lieutenant. Suivez cette piste et communiquez-moi vos conclusions. Je serais curieuse de savoir qui d'autre - même théoriquement aurait pu commettre ce meurtre, et pour quelle raison ?

\* \* \* \* \*

- Plus vite, Scotty ! Souffla Brien. Ils sont juste derrière nous.

Scott accéléra un peu le pas, mais ses jambes gardèrent une curieuse raideur. Portant une boîte à l'aspect banal, Brien marchait quelques mètres devant lui. Il s'arrêta de nouveau et fit signe à l'Écossais de se presser.

- Croyez-vous qu'il est facile de sprinter avec trois tubes d'alambic cachés dans ses jambes de pantalon ? grogna l'Écossais. Vous vous êtes réservé la meilleure part : transporter les cornues dans une boîte à outils !

- C'était votre idée, Scotty A vous de l'assumer ! ( Il jeta un regard inquiet derrière lui. ) L'équipe de recherche est en train de fouiller la salle des machines. Nous allons faire le tour, et entrer par le sas 4 dès que ce sera fini. Il y a un placard de rangement près de cette entrée - sans doute l'ont-ils déjà inspecté. Nous y déposerons les pièces en attendant que vous preniez votre service ce soir.

- Si je le reprends un jour..., maugréa Scotty. Dieu seul sait si je pourrai de nouveau marcher normalement !

Il leva péniblement une jambe puis la, laissa lourdement retomber devant l'autre. Brien attendit qu'il le rejoigne et lui tapota gentiment l'épaule.

- Votre souffrance ne sera pas inutile, Scotty ! J'ai livré toutes les bouteilles de notre stock, et mon carnet de commandes est encore plein. Nous allons être riches !

- Bob, je commence à croire que vous ne pensez qu'à l'argent. Auriez-vous l'âme d'un capitaliste ?

- Un capitaliste ? Nous avons à peine amorti notre investissement... Non, j'aime voir des visages heureux, et c'est exactement ce qui se passe quand les membres de cet équipage goûtent à votre breuvage. Et un équipage heureux est... un équipage heureux. Scott soupira de soulagement lorsqu'ils atteignirent enfin l'entrée 4 de la salle des machines.

- Je vois... Mais si nous avons à peine amorti, il faudrait peut-être penser à augmenter notre marge.

\* \* \* \* \*

Phil Boyce venait d'examiner le dernier patient de son quart dit de " rendez-vous ». Il n'y avait rien eu d'extraordinaire : quelques blessures

superficielles, un rhume ( une maladie bénigne contre laquelle n'existait toujours pas de traitement ) et un estomac barbouillé dû à l'ingestion massive du dessert particulièrement crémeux servi au mess la veille. Le médecin rangea ses instruments, et laissa l'infirmier aux bons soins de son assistante.

Il fit une halte en salle de détente pour s'offrir une tasse de café. Bien que provenant du même synthétiseur, le café de cette salle était bien meilleur que celui de l'infirmier.

Sans doute une question d'atmosphère, pensa Boyce en s'asseyant à une table. Puis il jeta un coup d'oeil autour de lui et, en apercevant les visages des autres membres de l'équipage goûtant un peu de repos, remarqua de nouveau le curieux phénomène collectif qu'il observait depuis quelques jours sans lui avoir prêté une attention particulière. Il vida sa tasse et se dirigea vers l'intercom le plus proche :

- Boyce appelle Numéro Un.
- Numéro Un à l'inter.
- Où êtes-vous ?
- Sur la passerelle.
- Je vous y rejoins, terminé.

Lorsque la porte de l'ascenseur s'ouvrit, Numéro Un tourna immédiatement la tête vers le médecin.

- Quelque chose ne va pas ?
- Juste des observations.., étonnantes.

Il vint se placer près du fauteuil de commandement et resta un moment silencieux.

- Je vous écoute, docteur !
- Eh bien.., je viens de prendre conscience d'un élément troublant que j'ai remarqué depuis trois ou quatre jours sans le prendre assez au sérieux. Avez-vous remarqué qu'un certain nombre de membres de l'équipage ont tendance à rire beaucoup ces derniers temps ?
- Phil..., dit-elle d'une voix peu conciliante.

Le message était clair : « Ne me faites pas perdre mon temps t »

- Oh, je ne veux pas dire qu'ils sont simplement contents ! Ceux qui m'inquiètent ont une sorte de demi-sourire hagard sur les lèvres, et le regard constamment brouillé.

- Insinuez-vous qu'ils sont soûls ?

- Pas pendant le service... Mais dès qu'ils sont de repos, je crois que c'est bien le mot.

- Etes-vous sûr ?
- Ils présentent tous les symptômes d'une intoxication éthylique avancée.

Numéro Un réfléchit quelques instants, puis prit la parole d'un ton décidé :

- Très bien, examinez tous ceux qui présentent ce type de comportement. Si les choses empirent, et que certains prennent leur service dans cet état, cela pourrait mettre en danger le bon fonctionnement du vaisseau.

- Je soupçonne que la cause soit cette nouvelle gnôle... On murmure que tout l'équipage en est fou.

- Source ?

- Des murmures ?

- Non, de la gnôle !

- Personne n'est prêt à vendre la mèche. Le produit est bien trop bon !

Numéro Un secoua la tête :

- Il ne peut pas être si bon que ça s'il fait cet effet à nos hommes. Attelez-vous à ces examens, Phil. Il est essentiel de savoir ce qui se passe.

\* \* \* \* \*

T'Pris avait été exemptée de service afin de se consacrer à son enquête. Elle s'était donc rendue au laboratoire de biologie, où se trouvait son poste de travail, pour consulter les archives informatiques à partir de sa console.

Lorsque son service sur la passerelle s'acheva - à quatre heures précises - Numéro Un décida d'aller voir si les recherches de la Vulcaine donnaient des résultats. Lorsqu'elle entra dans le laboratoire, T'Pris était en train de se frotter les yeux. Les longues heures passées à scruter l'écran les avaient irrités jusqu'aux larmes.

- Rien ne vous oblige à travailler sans répit, lieutenant. Prenez donc une heure de repos, et détendez-vous.

- Non. Je dois trouver. Il en va de l'honneur de tous les Vulcains de l'Enterprise... Et même des autres...

- Dans ce cas, faites comme vous l'entendez. Avez-vous trouvé quelque chose ?

- J'examine les dossiers des membres de l'équipage. Pas seulement les états de service, mais les renseignements personnels. Le genre d'informations que Starfleet conserve au plus profond de ses archives.

Numéro Un leva un sourcil :

- Mais ces dossiers sont strictement confidentiels. Seuls le capitaine et le chef de la sécurité...

- C'est vrai, mais nous enquêtons sur un meurtre. Sur demande du commander Orloff, le quartier général m'a autorisé à accéder à ces fichiers. Et je crois être sur une piste intéressante. Mais je ne possède pas encore tous les éléments.

- Contactez-moi dès que ce sera fait. Je n'y manquerai pas.

Numéro Un lui sourit une nouvelle fois et sortit.

T'Pris se pencha de nouveau sur l'écran, et reprit le fil de ses investigations. Si son postulat était exact, Numéro Un devrait bientôt faire face à l'une des plus grandes surprises de sa vie.

\* \* \* \* \*

Le docteur Boyce plissa le front en étudiant les relevés de l'écran diagnostiqueur. Comme tous les précédents, le patient étendu sur le lit d'examen souriait béatement en regardant fixement le plafond. Le médecin soupira et promena son senseur médical le long du corps de l'homme. Les résultats confirmaient ceux de l'écran.

- Très bien, vous pouvez vous lever, dit-il.

L'homme ne broncha pas. Boyce appela à la rescousse l'infirmière qui l'assistait :

- Aidez-le, infirmière Blayton.

Puis il tourna la tête et aperçut Numéro Un debout dans l'encadrement de la porte.

- Entrez, je vous prie. Je crois que nous serons mieux dans mon bureau...

Numéro Un le suivit et s'assit dans un fauteuil. Boyce prit place en face d'elle.

Je n'ai jamais vu un truc pareil, soupira le médecin.

- A savoir ?

- Techniquement, ils sont tous soûls comme des bourriques. Leur alcoolémie est astronomique ! Ils éprouvent une certaine confusion, quelques troubles moteurs, des difficultés d'élocution, mais aucun malaise physique. Mais un petit détail me tracasse parce que je n'arrive pas à l'intégrer au tableau.

- Ce sont les petits détails qui font les grandes catastrophes, Phil. De quoi s'agit-il ?

- Ils reconnaissent avoir bu de la gnôle. Mais chacun jure n'en avoir consommé qu'un verre ou deux. Ils ne se souviennent plus très bien de ce qui s'est passé après, mais j'affirme qu'une si petite dose ne devrait pas avoir un tel effet, du moins pas sur autant de personnes.

- Vous et moi avons « baptisé » cette gnôle il n'y a pas si longtemps. Je n'ai pas été affectée. Et vous ?

- Apparemment pas, mais les symptômes indiquent que nous pourrions avoir oublié que nous l'étions.

Numéro Un lui lança un regard glacial et il rectifia le tir :

- Bon, j'avoue que je ne l'étais pas non plus... J'avais une opération de routine cet après-midi-là, et Blayton m'a confirmé que mon comportement était

anormal. Mais souvenez-vous que nous n'avons bu qu'un fond de verre... Tout cela ressemble à une contamination. La gnôle est généralement raide, mais pas plus dangereuse que deux grands verres de brandy de Sauna. Il doit y avoir autre chose.

- En conclusion, soupira Numéro Un, il va falloir organiser une deuxième fouille du vaisseau, cette fois pour dénicher un alambic contaminé.

- Ne serait-il pas plus simple de demander au « coupable » de se dénoncer dans l'intérêt de la santé de ses collègues ?

- Phil, bien que tout le monde soit habituellement disposé à regarder ailleurs, vous savez bien que les distilleries sont toujours illégales du point de vue du règlement. Le bootlegger est passible d'un blâme pour faute grave. Il peut même être dégradé. Vous ne pensez pas que la contamination soit délibérée, n'est-ce pas ?

- Non. Le résultat est trop étrange pour qu'il s'agisse d'un acte volontaire.

- C'est donc un accident. Je n'aime pas punir quand une erreur a été commise de bonne foi. Nous allons découvrir cet alambic, le détruire, et expliquer les raisons de notre intervention.

- Et où en sont les recherches concernant la Gloire ?

- Toujours rien. Les moindres recoins du vaisseau ont été fouillés, sans résultat.

- Mais elle doit pourtant être à bord !

- C'est l'évidence, à moins que quelqu'un ne l'ait détruite. Mais je ne vois pas qui pourrait agir ainsi après avoir tué pour se l'approprier.

\* \* \* \* \*

T'Pris jubilait. Elle tenait enfin la solution de l'énigme. Une fois les faits mis à jour, interpréter les événements n'était plus qu'un simple exercice de logique.

Il était tard, et elle n'avait pas marqué la plus petite pause depuis des heures. Mais l'exaltation de la chasse avait provoqué la montée d'adrénaline indispensable pour continuer. A présent, c'était fini. Le meurtrier serait bientôt sous les verrous, et...

Son esprit était encore tellement absorbé par le puzzle qu'elle venait de reconstituer que ses reflexes furent une fraction de seconde trop lents.

Elle ne se rendit compte qu'il y avait quelqu'un derrière elle qu'au tout dernier moment.

Puis elle entendit le crissement d'une botte sur le sol métallique du laboratoire.

\* \* \* \* \*

Une bonne odeur de nourriture s'élevait au-dessus des kerras de l'oasis de Tisirah. La nuit tombait lentement, et les femmes préparaient le repas pour les hommes assis autour du feu. Bardan et Silène avaient disparu depuis cinq jours. L'homme que l'on nommait indallah Kris était parti à leur recherche depuis quatre lunes. Meikor Aliat avait envoyé un messenger à Sendai pour prévenir qu'il ne reviendrait pas avant de connaître le sort de son fils. Une partie des citadins qui l'accompagnaient en avait profité pour prendre le chemin du retour, mais ses amis les plus fidèles étaient demeurés à ses côtés. Sans doute auraient-ils dressé un camp de fortune à l'écart de celui des nomades si Ingarin n'avait pas insisté pour qu'ils partagent les repas avec sa famille. Confronté à la courtoisie de sa femme, Farnah n'avait pas pu faire moins que d'inviter les étrangers à s'installer dans leur campement.

Une fois leur méfiance surmontée, les deux pères s'étaient découvert nombre d'opinions communes, en particulier dans le domaine du commerce. Tous deux étaient persuadés de ne plus jamais revoir leurs enfants. Si l'indallah Kris et ses étranges assistants finissaient par revenir, nul doute qu'ils ne ramèneraient que les cadavres de Bardan et Silène. Ingarin et Berendel, quant à elles, continuaient à espérer contre toute raison.

La femme du shinsei supervisait la préparation du repas lorsqu'elle se redressa soudain, tous les sens en alerte.

- Qu'y a-t-il, mère ? Demanda l'une de ses belles filles.

Ingarin lui fit signe de se taire. Dans le lointain résonnait le tintement d'une multitude de clochettes.

- Quelqu'un revient des montagnes de Druncara ! cria la sentinelle postée sur les hautes branches d'un kerra.

Tous se précipitèrent à la lisière de l'oasis pour voir de quoi il s'agissait.

Le groupe avançait lentement dans l'obscurité. Les bêtes étaient tellement chargées qu'elles marchaient d'un pas presque titubant qui faisait sonner les clochettes accrochées à leurs rênes. La caravane se composait de trente animaux guidés par autant de mutants. Pike, Spock, Ars Dan et Endel, montés sur les meercans empruntés à Farnah, chevauchaient un peu à l'écart. Silène et Bardan, eux guidaient la petite expédition.

Farnah écarquilla les yeux puis cria :

- C'est eux ! Ils sont vivants ! ( Il tapa amicalement sur l'épaule d'Aliat. )

Vous entendez, Meikor ? C'est eux..., montés sur mes deux meilleurs meercans. Silène et Bardan guidèrent la caravane jusque, dans l'oasis. Pike s'était imaginé qu'ils seraient accueillis par une explosion de joie, mais les nomades et les quelques citadins présents restèrent silencieux et reculèrent même de quelques pas sans quitter les mutants des yeux. Les deux jeunes gens s'arrêtèrent près

des tentes et mirent pied à terre. Les mutants tirèrent sur les rênes de bêtes de somme qui s'arrêtèrent net. Pike et ses officiers mirent également pied à terre et vinrent rejoindre Silène et Bardan.

Les deux jeunes gens se dirigèrent vers leurs pères en se tenant par la main. Ingarin examina le jeune homme et hocha la tête en signe d'appréciation. Bardan avait fière allure, et Silène semblait lui manifester une certaine déférence dont elle se serait à coup sûr abstenue si elle ne l'avait pas respecté.

- Père, commença le jeune citadin.

Aliat et Farnah s'avancèrent comme un seul homme pour enlacer leurs enfants.

- Tout va bien ? Ils ne vous ont pas fait de mal ?

- N'ayez aucune crainte, dit Silène. Nous avons été bien traités.

- Espèce de petit morveux ! Explosa Aliat quand la colère reprit le dessus sur le soulagement. Il est déjà assez grave de t'être enfui sans penser à moi ou à nos affaires ! Mais partir pour cette...

- C'est elle qui est partie pour moi.

- Vous êtes donc aussi fous l'un que l'autre ! cria Farnah. (Puis il prit Silène par le bras et tenta de la tirer vers la tente familiale.) Suis-moi, fille, retourne auprès des tiens !

Silène libéra son bras d'un geste brusque :

- Non ! Je ne te suivrai pas !

- Fille, tu...

- Shinsei Farnah, marchand Aliat, intervint Pike, puis-je vous suggérer d'accorder plus d'égards aux nouveaux ambassadeurs des mutants.

Le chef et le marchand s'en figèrent de surprise.

- Quoi ? S'exclama Farnah.

- Que voulez-vous dire par « ambassadeurs des mutants » ? S'enquit Aliat.

- Exactement ce que j'ai dit. Le chef des mutants Panlow, a adopté Silène et Bardan.

- Quoi ! Rugit de nouveau le shinsei.

Pike ignora l'interruption :

- Et il leur a délégué le pouvoir de parler au nom de son peuple, et de commercer avec vous.

- Commercer avec des mutants ? Raila Aliat. Que pourraient-ils donc nous proposer ?

- Ils ont quelques échantillons avec eux qu'il ne tient qu'à vous d'examiner, dit Pike en faisant un signe de tête à Silène.

La jeune fille se tourna vers les mutants qui tenaient toujours les rênes des animaux chargés de lourds colis. Ils commencèrent immédiatement à défaire

les paquets. Puis ils étendirent des couvertures sur le sol et y disposèrent leurs « échantillons ».

Les nomades et les citadins s'approchèrent. Pike admira la manière dont les hommes de Panlow composaient leur étal : d'abord les marchandises quelque peu banales, puis des objets de plus en plus précieux et raffinés.

Un murmure monta dans l'assistance. Silène et Bardan se déplacèrent parmi les mutants, ramassant et exposant à la lumière les marchandises les plus intéressantes. Il y avait là des pierres brillantes, brutes ou taillées. D'autres étaient enchâssées dans des bijoux en or et en argent. De luxueux manteaux de fourrure voisinaient avec de la vaisselle richement colorée. Les nomades poussèrent des cris de surprise lorsque l'un des mutants débilla une magnifique panoplie de couteaux, d'épées et de lances en acier.

Bardan sourit puis ramassa une jarre parmi celles qui se trouvaient exposées sur une couverture. Il ôta le bouchon, et versa un liquide vermeil dans deux gobelets en céramique qu'il tendit à Aliat et à Farnah.

- Le vin des hautes-terres est particulièrement délicieux, dit-il doucement. Le climat est propice à la culture des vignes...

Les deux pères burent d'abord du bout des lèvres. En fin connaisseur, Farnah fit tourner le vin dans sa bouche puis l'avalait lentement.

- Excellent ! Dit-il enfin à l'attention d'Aliat. Le corps et l'arôme sont remarquables. Vos vins sont plus légers, et plus acides...

Le marchand n'apprécia pas outre mesure la remarque :

- Pas aussi acides que les vôtres, qui font à l'occasion d'excellents décapants ! ( Il se tourna vers Bardan : ) Nous pouvons vous offrir dix keshels du gallon.

Le jeune homme leva un sourcil :

- Père, nous ne sommes pas là pour nous faire insulter. Les mutants désirent vendre leurs biens, pas vous en faire cadeau.

- C'est une offre honnête.

- Pas pour un vin de cette qualité, et que nous sommes les seuls à offrir.

- Quinze keshels du gallon, dit brusquement Farnah.

- Nous pourrions être les distributeurs exclusifs pour la région de Sendai, insista Aliat. Un concessionnaire obtient généralement une bonne remise.

- Sans doute, concéda Bardan, mais nos clients, c'est-à-dire notre peuple, ne désirent pas céder de licence exclusive. Ils veulent traiter équitablement avec tout le monde.

- Vingt keshels du gallon, dit Farnah.

Bardan lui sourit :

- Le père de Silène est un homme sage, et bien meilleur commerçant qu'elle ne me l'avait dit. Vingt keshels me semblent un bon prix. Combien de gallons désirez-vous, shinsei Farnah ?

- Un instant, mon fils, coupa Aliat. Je veux aussi passer une commande.

- A vingt keshels du gallon, bien entendu, répliqua Bardan. Je ne peux pas accepter moins.

- Bon, très bien ! Vingt keshels !

- Affaire conclue ? Dit Bardan. J'ai également un vin blanc auquel vous ne pourrez surement pas résister... Pike, Spock, Endel et Ars Dan se tenaient à l'écart, observant paisiblement les progrès des négociations. Toute l'assistance montrait ouvertement son intérêt pour les articles proposés par les mutants. Les femmes s'agglutinaient autour de Silène, qui leur montrait avec force arguments les fourrures et les tissus fabriqués dans les montagnes. Elle avait engagé Berendel et sa mère comme man- nequins, et les drapait dans toute sorte d'atours pour démontrer aux badauds combien les couleurs et les formes étaient seyantes.

- Vous savez, Spock, j'ai le sentiment que ces deux enfants vont s'acquitter à merveille de leurs nouvelles responsabilités.

- Je suis de votre avis, capitaine. Ils ne ressemblent plus aux gamins qui se sont enfuis pour défier leurs parents. A présent, ils ont choisi leur destinée. Ils ont su faire confiance aux mutants qui les avaient enlevés. Puis ils ont accepté de devenir leurs ambassadeurs : je crois qu'ils sont prêts à tenir leur place dans la société. Une place d'adultes.

Pike observa le marché improvisé où régnait à présent une joyeuse agitation. Les nomades commençaient à sortir certaines de leurs marchandises. Aliat et ses amis demandaient qu'on leur laisse le temps de retourner en ville pour aller chercher quelques échantillons de leur production. Silène et quelques-uns de ses amis mutants s'occupaient déjà de délimiter les emplacements où se dresseraient bientôt les stands du grand bazar de Tisirah.

Bardan monta sur un gros rocher et demanda le silence

- Mes amis, nous avons tous des marchandises à vendre ou à acheter. Ma compagnie est en train de préparer le terrain, et il y aura de la place pour tout le monde. Dans quatre jours, nous déclarerons ouvert le bazar de Tisirah. Tous ceux qui désirent vendre quelque chose y seront les bienvenus. Mais ce soir, nous commencerons par célébrer un mariage. Celui de Silène, noble fille du shinsei Farnah, et de votre serviteur, fils adoré du marchand Melkor Aliat.

Presque tous les spectateurs applaudirent. Pike remarqua que Berendel et Ingarin souriaient de toutes leurs dents. Farnah et Aliat semblaient moins enthousiastes, mais ils finiraient par s'y faire. Leurs enfants venaient de prendre leur avenir en main !

- Je ne crois pas que nous puissions nous permettre d'assister au mariage, Spock, dit Pike. Ces gens sont bien partis pour construire une société harmonieuse, et il est temps de les laisser s'en arranger seuls.

- Ne vont-ils pas s'étonner de notre disparition, capitaine ?

- Ils savent que je suis un vagabond, et vous prennent pour des mutants.

Personne ne s'étonnera de notre départ.

Spock approuva d'un hochement de tête, puis jeta un dernier regard à Bardan et Silène, maintenant entourés par une foule désireuse de leur adresser tous ses vœux de bonheur. Il souhaita que T'Pris et lui célèbrent leur union dans une telle ambiance. Il était en principe lié à T'Pring, mais il existait des moyens de se dérober, même après avoir annoncé le mariage. Sarek serait fou de rage et Amanda profondément déçue. Mais Spock serait enfin en paix avec lui-même. Il se sentait mal à l'aise depuis longtemps vis-à-vis de T'Pring. Sa froideur hautaine lui donnait envie de fuir, et jamais il ne l'avait aimée. L'annonce du mariage était l'acte d'un homme d'honneur, et rien de plus. Mais entre T'Pring et lui, il n'existait qu'un contrat froidement signé par leurs parents quand ils n'étaient que des enfants. T'Pris était la maîtresse de son cœur. T'Pring ne serait jamais plus qu'une personne contrainte de partager sa vie. S'il l'épousait, sans doute se plierait-elle à ce que la tradition exigeait d'une femme mais seulement sur Vulcain. T'Pris serait toujours à ses côtés. Ils partageraient leur amour et l'exaltation d'une carrière dans Starfleet.

Oui, la seule solution logique était de rompre le plus vite possible avec T'Pring.

Pike fit un signe de tête en direction du bosquet où il était allé « méditer » quatre jours plus tôt. Spock et lui se mirent lentement en marche, suivis par les deux autres officiers. Ils se faufilèrent entre les groupes de commerçants sans que quiconque ne les remarquât. Lorsqu'ils furent sous les arbres, capitaine sortit son communicateur et l'ouvrit :

- Pike à l'Entreprise. Nous remontons.

- Compris, monsieur.

Quelques instants plus tard, le rayon du téléporteur enveloppa les quatre silhouettes, qui disparurent dans un ballet d'étincelles.

Numéro Un les attendait en salle de téléportation. Dès qu'ils furent rematérialisés, elle avança vers le capitaine, qui comprit à son expression que les choses allaient mal.

- Oui, Numéro Un ?

- Je suis navrée, monsieur... il vient d'y avoir un nouveau meurtre à bord, au moyen de la même technique. ( Elle regarda Spock sans dissimuler son émotion. ) La victime est le lieutenant T'Pris.

## CHAPITRE XII

Pas un muscle ne bougea sur le visage de Spock. Il serra les poings, sentant monter en lui une réaction biochimique oubliée depuis les berges lointaines de son enfance.

Des larmes ?

- Où est-elle ? Demanda-t-il d'une voix rauque.

- Son corps a été transporté à l'infirmierie, répondit doucement Numéro Un.

Elle et le capitaine l'observaient avec une attention soucieuse. Mais le Vulcain s'en aperçut à peine. Il marcha d'un pas mal assuré vers la porte de la salle de téléportation.

- Il faut que je la voie.

- Le docteur Boyce vous dira où elle est.

- Seul ! Cria Spock.

Les portes s'ouvrirent devant lui.

- Appelez Boyce et prévenez-le, murmura Pike.

Numéro Un s'approcha de l'intercom intégré à la console de téléportation tandis que le Vulcain sortait.

Le corps de T'Pris avait été enlevé du laboratoire où on l' avait découverte morte, et placé dans une petite pièce attenante à l'infirmierie. Boyce lui avait croisé les mains sur la poitrine et fermé les yeux. Lorsqu'il la vit, Spock eut le sentiment qu'elle dormait paisiblement. Mais l'illusion ne dura que jusqu'à ce qu'il touche sa peau glacée.

Le docteur s'était retiré dans son bureau dès l'arrivée de l'officier scientifique. Spock comprit dans un demi-brouillard qu'il était seul, et fut soulagé que personne n'entende le gémissement qu'il poussa en se penchant sur la dépouille de T'Pris. Il lui prit la main et approcha sa bouche de la sienne pour l'embrasser une dernière fois. Une larme coula le long de sa joue et vint mourir sur celle de T'Pris.

Le Vulcain lâcha la main de sa compagne, se redressa, et sécha ses yeux d'un revers de la main.

Puis son visage changea.

Il devint dur, impitoyable.

Une rage froide et un impérieux désir de vengeance s'emparèrent alors du Vulcain. La femme qu'il aimait était morte, et son assassin avait également anéanti la seule chance de bonheur qui s'était jamais offerte à lui. Jamais, il le savait, n'existerait une autre femme à qui il pourrait s'ouvrir aussi intimement.

Plus tard, dans ses quartiers, Spock s'assit des sa statue de méditation et parvint à demeurer parfaitement immobile. Mais son chagrin était trop grand

pour que son esprit puisse se libérer de son enveloppe charnelle et trouver l'apaisement dans le koan vulcain. La seule image qui montait de sa mémoire était celle de T'Pris - vivante, souriante, emportée par l'extase de l'amour. Son propre corps vibrait encore au souvenir des joies indicibles de l'union physique et psychique totale que seuls les Vulcains pouvaient connaître.

Parvenir à méditer lui eût sûrement apporté la paix. Mais il se rendit compte que ce n'était pas ce qu'il voulait. Non, la colère et le désir de vengeance étaient des sentiments légitimes !

Il se leva et partit à la recherche du capitaine.

\* \* \* \* \*

Pike et Numéro Un se trouvaient en salle de réunion, tentant de récapituler les maigres informations dont ils disposaient.

- Elle a été étranglée de la même manière que Meadows, dit Numéro Un. Par un droitier, et au moyen de la prise vulcaine appelée lan-dovna.

- Les Vulcains de l'équipage ? Demanda Pike.

- Tous étaient aux arrêts de rigueur, un garde devant la porte de leur cabine.

- Alors qui diable a pu...

La porte s'ouvrit et Spock fit irruption dans la salle.

- Veuillez m'excuser de cette intrusion, capitaine.

- Je croyais vous avoir relevé du service, monsieur Spock, dit simplement Pike.

Il lança un regard interloqué à Numéro Un puis se souvint de ce qu'elle lui avait confié à propos de la relation de l'officier scientifique et du lieutenant T'Pris.

- Je vous prie à nouveau de m'excuser, mais je crois qu'il serait plus logique que je sois de service pour prendre en charge cette enquête. En fait, j'aurais dû m'en occuper depuis le début, et envoyer le lieutenant T'Pris sur Areta.

Il se sent coupable de sa mort, pensa Pike. Il faut que j'étouffe le mal dans l'œuf

- Non, monsieur Spock. J'avais besoin de vous à la surface, et le lieutenant était parfaitement adaptée à la tâche qui lui fut confiée. Personne ne pouvait savoir que le coupable n'était pas l'un des suspects placés sous surveillance.

- Je n'aurais pas été une proie si facile pour l'assassin, dit Spock d'une voix dure. Capitaine, je désire participer à l'enquête.

- Je ne vois aucune raison de refuser la requête du lieutenant Spock, monsieur, dit très vite Numéro Un.

Pike et elle échangèrent un regard. Tous deux savaient combien cela était important pour le Vulcain. Il se reprochait de ne pas avoir été à la place de T'Pris; contribuer à l'arrestation de son assassin serait un moyen d'expiation de cette culpabilité.

- Je suis d'accord. Veuillez vous asseoir, Spock. Numéro Un était en train de m'exposer les faits.

La jeune femme résuma rapidement les événements jusqu'au moment où le détecteur de mensonges n'avait trouvé aucune faille dans les déclarations des Vulcains.

- Le lieutenant avait remarqué que l'ordinateur de Meadows ne contenait aucun fichier concernant la Gloire. C'était effectivement étrange, et elle pensait que l'assassin avait effacé toutes ces informations. Après la mort de T'Pris, nous avons découvert la même chose sur son ordinateur. Plus la moindre trace de ses recherches. Elle pensait que le suspect éventuel - si les Vulcains étaient vraiment hors de cause -, devait être une personne connaissant les arts martiaux vulcains. Je l'ai vue travailler devant son écran. Je sais qu'elle prenait des notes, et j'ai vérifié moi-même son terminal. Tout a été effacé.

- Êtes-vous capable de me répéter chacune de ses paroles sur le sujet ? Demanda Spock. J'ai besoin de savoir comment elle raisonnait, quelle était son postulat de recherche.

- Bien entendu que j'en suis capable, répondit Numéro Un sur un ton légèrement irrité. Ma mémoire ne me fait jamais défaut. Nous parlions des suspects possibles, et T'Pris m'a dit : Une erreur collective devient-elle une vérité ? Je crois que nous avons eu tort de supposer que l'utilisation de la lan-dovna accusait automatiquement un Vulcain. Je reconnais que cela paraît évident, mais peut-être est-ce justement ce que l'assassin voulait nous faire penser ? Les techniques de défense vulcaines ne sont pas aussi secrètes que certaines de nos traditions. Comme Spock vous l'a précisé, elles sont encore enseignées aujourd'hui. Beaucoup d'étrangers ont étudié notre philosophie et nos arts martiaux. Il est vrai que peu ont la force suffisante pour les mettre en pratique. Pourtant, si nous postulons qu'il en a la force, un non Vulcain peut avoir recours à la lan-dovna. J'aimerais étudier plus avant l'hypothèse que notre criminel ne soit pas vulcain. Une fois ce postulat émis, combien d'autres suspects avons-nous à bord ? Ensuite, lorsque je suis allée la voir au laboratoire, elle a ajouté :

J'examine les dossiers des membres de l'équipage. Pas seulement les états de service, mais les renseignements personnels. Le genre d'informations que Starfleet conserve au plus profond de ses archives. Je crois être sur une piste intéressante. Mais je ne possède pas encore tous les éléments. Il est donc évident qu'elle avait trouvé une piste sérieuse. C'est sans doute pour cela qu'elle est morte...

- Je comprends, dit pensivement Spock. (Il se tut un instant puis se tourna vers le capitaine : ) Puis-je voir l'endroit où elle est morte ?

\* \* \* \* \*

Orloff avait placé des scellés sur les portes du laboratoire, mais Pike les brisa sans hésitation et fit signe à Spock d'entrer le premier dans la pièce. Le Vulcain se dirigea droit vers l'ordinateur et l'alluma.

- Manquait-il d'autres fichiers ? Demanda Pike à Numéro Un.

- Pas à ma connaissance. Tous les fichiers de routine du personnel scientifique sont présents. Ce poste servait essentiellement aux études théoriques. J'ai retrouvé les recherches auxquelles T'Pris travaillait. Mais tout ce qui concernait l'enquête a totalement disparu.

- Pas totalement, Numéro Un.

Les deux officiers regardèrent Spock avec étonnement. Mais il n'y prêta pas garde et s'assit devant l'ordinateur.

- Lieutenant, je vous assure que les fichiers se rapportant à l'enquête ont disparu.

- J'admets qu'ils ont été effacés. Mais pas aussi complètement que le meurtrier l'aurait voulu.

- Expliquez-vous, dit Pike.

- Puis je vous rappeler mon niveau en informatique, monsieur ?

Pike se souvint du premier rapport de Numéro Un sur Spock.

- « A continué à étudier l'informatique durant son temps libre. Niveau actuel A-5. » Le nouvel officier scientifique avait des qualifications exceptionnelles. Il était dommage qu'il dût y faire appel pour trouver l'assassin de sa bien-aimée.

- Continuez.

- Ce que la plupart des gens ignorent, y compris les officiers de Starfleet, c'est qu'il reste toujours une trace d'un fichier, même lorsqu'on le pense totalement détruit. La mémoire de l'ordinateur conserve toujours une sorte de fantôme du fichier. Par conséquent, il est possible de le reconstituer en suivant cette piste ténue. Avez-vous idée de la quantité d'informations contenue dans ce que l'on nomme un gigaoctet, capitaine ?

- Pas la moindre, mais je vous crois sur parole. Combien de temps vous faudra-t-il ?

- Ce n'est pas une tâche facile, monsieur. Cela Consiste à reconstruire une suite logique à partir d'une multitude de symboles souvent communs plusieurs structures de fichier. Il me faudra du temps, sans doute plusieurs heures...

- Eh bien, je crois que le mieux est de vous y mettre immédiatement, Spock.

- A vos ordres, monsieur.

Le Vulcain se tourna vers l'écran et commença à travailler comme si le capitaine et Numéro Un n'étaient déjà plus là.

Scott avait déposé les pièces de l'alambic dans le placard de rangement depuis plus de quarante-huit heures. Brien le suppliait de remettre l'installation en service, mais l'Écossais craignait une inspection surprise de la salle des machines.

- Nos clients s'impatientent, Scotty ! Ils n'attendent pas jusqu'à la fin des temps !

- Et que pourraient-ils faire d'autre ? Seraient-ils plus avancés si la sécurité nous confisquait l'alambic ? Savez-vous ce qui se passera si l'on découvre les propriétaires de cet astucieux assemblage ? Nous redeviendront enseignes tous les deux, et on nous affectera à la salle des machines d'un vaisseau poubelle chargé de ramasser les épaves qui orbitent autour de la Terre. Et si nous avons de la chance, nous obtiendrons notre prochaine permission dans vingt-cinq ans ! Non, mon gars ! Tenons nous tranquilles un moment. Nos clients attendront. Ils aiment trop ma petite mixture pour perdre patience.

\* \* \* \* \*

Caitlin Barry effectuait une vérification de routine du cristal de dilithium placé dans le réacteur central. Tant que le vaisseau restait en orbite autour d'Areta, les moteurs de distorsion travaillaient au minimum de leur puissance, et il n'y avait pas de meilleur moment pour exécuter tous les contrôles standards. C'était le quart « d'après-midi » et Bob Brien assistait l'ingénieur en chef de l'Entreprise.

Elle approcha du regard qui allait lui permettre d'observer le cristal « suspendu » dans le réacteur.

- Prêt ? Demanda-t-elle en tournant la tête.

En guise de confirmation, Brien leva l'écritoire qu'il tenait à sa main. Caitlin ouvrit le regard, et plaça le viseur du périscope d'inspection à hauteur de ses yeux. A l'intérieur du réacteur, un jeu de miroirs permettait d'observer le cristal sous tous les angles en déplaçant simplement l'extrémité du « périscope » à l'aide d'une manette. Caitlin plaça un œil devant le viseur et actionna lentement la manette pour obtenir une série de vues rapprochées.

- Bon sang ! Cria-t-elle brusquement. ( Elle bloqua le périscope et tourna la molette permettant d'agrandir l'image. ) C'est bien ce que je pensais... Une fissure.

- Grave ? Demanda Brien.

- Microscopique. Mais nous avons eu de la chance. de la repérer. Elle aurait pu s'étendre, et provoquer la rupture du cristal.

Brien n'émit aucun commentaire. Il était inutile de s'appesantir sur les conséquences d'un tel accident. Les flux de matière et d'antimatière si précisément contrôlés par le cristal seraient entrés directement en contact, et l'Entreprise aurait explosé en moins d'une microseconde.

- Très bien, occupons-nous de réparer. L'équipe de quart pouvait se charger de l'opération, même si le remplacement du cristal n'était pas une tâche facile. Avant toute chose, il fallait couper les moteurs de distorsion. Ensuite, le cristal défectueux devait être retiré de son logement au moyen de pinces télescopiques manipulées par deux hommes, précautionneusement extrait du réacteur, et déposé dans le conteneur blindé qui permettrait de le transporter sans danger jusqu'à la chambre de mise au rebut des pièces radioactives. Le nouveau cristal pourrait être alors introduit dans le réacteur, et mis en place dans son logement. Ceci étant fait, il faudrait encore l'aligner précisément puis le tester, avant de pouvoir rallumer les moteurs.

Caitlin surveilla personnellement la mise hors service des moteurs, puis décida de placer l'équipe de réparation sous la responsabilité de Brien. Elle resta cependant sur place, et profita de ce « temps libre » pour inspecter les systèmes annexes du réacteur.

C'est ainsi qu'elle remarqua l'ingénieux système de dérivation d'énergie imaginé par Scott pour chauffer son alambic.

- A quoi peut servir ce machin ? S'exclama-t-elle.

Bob Brien était bien trop occupé par son travail pour remarquer que l'ingénieur en chef avait découvert quelque chose d'étrange à proximité des tubulures de refroidissement. Mais Caitlin était déjà sur la bonne piste.

Bien sûr, pensa-t-elle. Qui remarquerait quelques tuyaux de plus ? J'ai dû passer des dizaines de fois devant l'alambic sans le voir... Si le coupable avait eu le temps de démonter son raccord », personne ne se serait jamais douté de rien.

La jeune femme n'ignorait pas l'existence de la gnôle de la salle des « machines ». Elle savait aussi que la production avait été particulièrement abondante au cours de ce voyage, avec quelques effets fâcheux, selon le docteur Boyce et Numéro Un, sur le personnel au repos. Mais jusqu'à présent, elle avait été incapable de localiser l'alambic. Il avait dû être démonté lors de la fouille de la salle des machines, mais où se trouvait-il maintenant ?

Caitlin se retira dans son petit bureau, s'installa confortablement dans un fauteuil, et commença à réfléchir. Personne ne lui avait proposé de goûter l'alcool clandestin - elle buvait rarement - mais elle avait entendu parler de ses propriétés euphorisantes. La veille, le docteur Boyce l'avait informée de la

probable contamination de la « gnôle ». La fouille avait provisoirement stoppé la production, et les coupables se tenaient pour l'instant tranquilles.

Si j'étais à leur place, pensa-t-elle, j'aurais caché l'alambic aussi pris que possible de la salle des machines afin de pouvoir le remonter rapidement.

Caitlin se leva d'un bond. Elle avait sa petite idée sur la cachette idéale...

Elle ne demanda à personne de l'accompagner. L'équipe de quart était de toute manière trop occupée par le remplacement du cristal. Les trois premières armoires qu'elle inspecta ne contenaient rien de plus que les outils et les fournitures habituelles, et elle nota avec satisfaction que les étagères étaient impeccablement rangées.

La quatrième armoire fut la bonne. Elle y trouva un jeu d'étranges tuyaux - en aucun cas du matériel réglementaire - et une boîte à outils qui n'aurait pas dû s'y trouver. Elle se pencha, ouvrit la boîte, et découvrit, rangés parmi les outils, des raccords en caoutchouc et deux petites cornues. La boîte ne portait pas de plaque d'identification. Fourniture standard de Starfleet, songea-t-elle. Mais fournie à qui ?

\* \* \* \* \*

Spock se frotta les yeux et tenta d'ignorer la lourdeur de ses paupières. Il travaillait depuis près de vingt heures sur l'ordinateur du laboratoire de biologie, et la fatigue commençait à entamer l'acuité de ses perceptions.

T'Pris avait examiné les dossiers personnels de tous les membres de l'équipage, c'est-à-dire l'histoire de deux cent trois personnes, plus leurs antécédents familiaux sur trois ou même quatre générations. Une grande partie des hommes et des femmes présents sur l'Entreprise venaient de familles vouées à l'espace depuis les temps héroïques, des premiers voyages interstellaires et de la naissance de Starfleet. D'autres avaient rejoint la flotte par goût de l'aventure, ou désir de reculer les limites de l'inconnu. La Galaxie était vaste, et la Voie lactée abondait encore en mondes à découvrir. Certains se révéleraient amicaux, d'autres hostiles, mais tous possédaient le même pouvoir de fascination.

Spock était tellement épuisé qu'il faillit ne pas repérer l'indice décisif dans le flot de données que lui communiquait l'ordinateur. L'information passa devant ses yeux sans qu'il la voie, mais son subconscient l'avait enregistrée, et il revint en arrière.

C'était bien ça ! Un détail presque trop minuscule pour avoir autant d'importance... Pourtant, il n'y avait pas d'autre réponse possible.

\* \* \* \* \*

Pike éprouva presque un choc lorsque Spock entra dans la salle de réunion. Le visage du Vulcain était cireux, et de larges cernes entouraient ses yeux.

- Capitaine, dit-il d'une voix hésitante, je crois connaître le nom du meurtrier.

- Félicitations, monsieur Spock.

- Mais j'ignore toujours le mobile. Du moins celui du meurtre de Meadows. T'Pris a été tuée parce qu'elle approchait de la vérité. Mais le commander...

- Dites-moi de qui il s'agit, Spock.

Le Vulcain ignore la question :

- Monsieur, je vais formuler une requête plutôt inhabituelle. J'espère que la jugerez recevable.

Pike et Numéro Un échangèrent un regard interloqué. Spock se gardait délibérément de leur communiquer le nom du coupable. Mais pourquoi ?

- Je vous écoute, dit Pike.

- Je veux me charger de confondre l'assassin. J'entends lui arracher des aveux et connaître son mobile. Et je désire que tous les Vulcains de l'Entreprise écoutent sa confession.

- Pourquoi ?

- La méthode d'exécution était vulcaine, capitaine, et l'une des victimes appartenait à mon peuple. Un Vulcain a commis les meurtres et volé la Gloire.

Pike lança un regard accusateur à Numéro Un :

- Vous et Orloff juriez pourtant vos grands dieux que tous les Vulcains avaient prouvé leur innocence !

- C'est la stricte vérité, capitaine.

- Numéro Un a raison, dit calmement Spock.

- Alors de quoi êtes-vous en train de me parler ? ,

Le visage de l'officier scientifique se durcit. Son regard devint d'une froideur implacable.

- Il serait plus exact de dire que tous les Vulcains connus ont prouvé leur innocence. Ai-je la permission de procéder à l'arrestation du meurtrier, seul et à ma manière ?

Pike n'aimait pas cette idée. Tout cela sentait la vengeance personnelle, et ne collait absolument pas avec la personnalité de l'officier scientifique vulcain qui s'était présenté au rapport deux semaines plus tôt. Le capitaine avait le sentiment que ce Spock-là eût été indigné par son comportement d'aujourd'hui. Mais l'homme qui lui faisait face avait visiblement intégré le concept de vengeance, et bouillait d'envie de passer aux actes.

- Je suis désolé, mais je dois d'abord en savoir plus sur vos motivations.

- Elles sont personnelles, capitaine. Ma relation avec T'Pris était très... intime. De plus, un Vulcain s'est rendu coupable d'actes qui déshonorent tous les

Vulcains, et plus particulièrement ceux qui servent sur ce vaisseau. Je connais l'identité du meurtrier, mais cela ne suffit pas. Je dois savoir pourquoi il a agi ainsi. Cette affaire doit se régler entre Vulcains. Laisser quelqu'un d'autre la mener à sa conclusion serait... inacceptable.

- Pour vous, ou pour les autres Vulcains ?

- Pour l'ensemble des Vulcains, capitaine.

Pike réfléchit quelques instants. Que l'arrestation ne soit pas effectuée par la sécurité lui déplaisait souverainement. Pourtant, la position de Spock pouvait se défendre, du moins si toute l'affaire - le vol de la Gloire et les deux meurtres -, avait bien les Vulcains pour épïcentre. Mais comment l'assassin pouvait-il être un Vulcain ignoré de ses compatriotes ? L'officier scientifique semblait cependant sûr de son fait. Eu égard au sens de l'honneur exacerbé des Vulcains, et à ses sentiments pour T'Pris, la requête de Spock était de celles que Pike pouvait comprendre.

- C'est d'accord, dit-il enfin, mais Orloff devra être présent.

- Je le tiendrai informé de mes actes, monsieur. En fait, j'aurai même besoin de son aide pour mettre au point un ou deux petits détails. Le coupable sera confié à la sécurité lorsque le temps sera venu.

- Très bien, monsieur Spock. Allez mettre vos " détails " au point.

\* \* \* \* \*

Caitlin Barry convoqua tous les nouveaux membres de son équipe dès que le remplacement du cristal fut achevé, alignement et test de fonctionnement compris. Les moteurs de distorsion étaient en cours de remise en route, et le système serait opérationnel dans quelques heures.

Les nouveaux ingénieurs et techniciens se tenaient devant elle au garde-à-vous.

- Mesdames et messieurs, commença Caitlin en marchant lentement le long de la rangée d'officiers, vous connaissez tous l'existence d'un alambic sur ce vaisseau. Vous et moi savons qu'il est possible, bien que peu probable, que le bootlegger soit un homme n'appartenant pas à notre section. Mais, pour parler franchement, ni vous ni moi ne doutons que l'un d'entre vous est le « coupable ». ( Personne ne la regarda ni ne broncha d'un pouce.) Il m'a été rapporté que le « produit » de cet alambic se distinguait par la puissance hors du commun de ses effets. Le docteur Boyce et moi avons découvert la raison de ses curieuses propriétés.

Elle s'approcha d'un long paquet enveloppé dans une bâche qu'elle tira d'un geste sec. Le matériel qu'elle avait découvert dans l'armoire tomba sur le sol avec un bruit cristallin. Elle fouilla dedans du bout du pied.

- Ces objets ont été en contact avec des rayons gamma. Je suppose que cela s'est produit au moment de la fissuration du cristal. Il était impossible de le voir à l'oeil nu, mais ces tuyaux sont contaminés, et il en va de même pour le produit qui circulait à travers eux.

Elle laissa courir son regard sur ses subordonnés. Tous affichaient une expression aussi impassible qu'auparavant. Tous, sauf un...

Le sous-lieutenant Scott pâlisait à vue d'oeil, et Caitlin eut le sentiment qu'il était sur le point de sortir du rang pour se dénoncer.

- Par bonheur, enchaîna-t-elle très vite, cette contamination était circonscrite dans des limites tolérables, et nous n'aurons pas à déplorer de dommages permanents. Toutes les bouteilles de gnôle ont été confisquées, puis détruites par le docteur Boyce. L'équipement qui se trouve à mes pieds subira bientôt le même sort. Je n'ai pas l'intention d'aller plus loin sur le sujet, et il n'y aura donc pas de punition. Mais je ne veux plus jamais que de la gnôle soit distillée dans la salle des machines. Est-ce bien compris ? Plus jamais de gnôle, où les coupables le regretteront. Suis-je assez claire ?

- Oui, madame..., dirent en chœur les ingénieurs et les techniciens en hochant la tête.

Scott s'éclaircit la gorge et ajouta :

- C'est pourtant une tradition sur tous les autres vaisseaux...

- Les autres vaisseaux, monsieur Scott, ne sont pas : l'Entreprise. Et certaines traditions méritent d'être oubliées. Celle-ci en est une, et mon ordre prend effet dès aujourd'hui. Est-ce enfin compris ? ( Le chœur se fit entendre de nouveau. ) Parfait Vous pouvez disposer.

Tous sortirent lentement, sauf Scott qui s'approcha lentement de sa supérieure.

- Commander Ban-y ?

- Oui, monsieur Scott ?

- Je vais devoir demander une nouvelle botte à outils à l'intendance. Je crois que j'ai perdu la mienne.

- Inutile. Je l'ai retrouvée dans une armoire, près de l'entrée 4. Vous l'aurez sans doute mise là par erreur, puis oubliée.

- Eh bien, oui... sans aucun doute.

- Quoi qu'il en soit, elle s'y trouve toujours. Allez la prendre quand bon vous semblera.

- Merci, madame.

Il fit mine de tourner les talons, mais la voix de Barry l'arrêta net :

- Vous remarquerez qu'il manque quelques raccords en caoutchouc et deux petites cornues. Mais de tels objets n'ont rien à faire dans une boîte à outils, n'est-ce pas ?

- Vous avez raison, madame.
  - Je vous sais gré de l'admettre. N'égarez plus jamais cette boîte, monsieur Scott.
  - Compris, madame. Comptez sur moi.
- L'Écossais salua rapidement et sortit sans demander son reste.

\* \* \* \* \*

La cabine dans laquelle Spock se trouvait était plus petite que la sienne, mais assez spacieuse pour qu'une personne seule s'y sente à l'aise. Même dans la pénombre, l'officier scientifique pouvait distinguer la neutralité du décor. Il était bien sûr possible que l'occupant n'ait pas encore eu le temps d'ajouter les petites touches personnelles qui transforment un lieu indifférent en chez-soi. Mais Spock était enclin à penser que l'homme préférerait simplement laisser les choses en l'état. Ce membre très particulier de l'équipage appréciait sans doute l'anonymat d'une cabine standard, et tous ses objets personnels étaient rangés dans des tiroirs. D'autre, part, la température était bien plus élevée que dans la plupart des autres cabines. Spock se félicita d'attendre dans des conditions si confortables... Les équipements de surveillance - caméras et micros - avaient été parfaitement installés par les techniciens de la sécurité. Non sans rechigner, Orloff s'était occupé de superviser la réalisation de ce que Spock avait appelé « un ou deux petits détails ». Tout ce qui allait être dit dans cette pièce serait retransmis en plusieurs points du vaisseau, où Pike, Numéro Un, Orloff - qui serait ainsi « présent » selon les ordres du capitaine - et les Vulcains de l'Enterprise pourraient en prendre connaissance. Spock lui-même avait choisi ses témoins.

La porte s'ouvrit et un homme entra. Il alluma la lumière, et une lumière rouge-orange baigna la pièce.

L'homme aperçut Spock et sursauta.

- Lieutenant Spock ? Que faites-vous ici ?
- Je vous attendais...
- Puis-je faire quelque chose pour vous ?
- Je suis venu parler du meurtre du commander Meadows et du lieutenant T'Pol. Et du vol de la Gloire.
- Je crois que le chef de la sécurité pourrait vous en dire davantage, lieutenant.

Spock secoua lentement la tête sans cesser d'observer son vis-à-vis.

- Le commander Orloff connaît mal Vulcain. Et ces crimes sont signés d'un Vulcain. Le commander Meadows et le lieutenant T'Pol ont été victimes de la l'andovna. Et la cause de ces crimes fut la Gloire. Meadows vous a simplement permis

de vous l'approprier, mais il devait mourir, puisqu'il risquait de révéler l'identité du voleur. Les premiers suspects furent les Vulcains qui n'avaient pas d'alibi. Nous pensions tous que seul un Vulcain pouvait avoir utilisé la lan-dovna.

Le visage de l'homme resta impassible.

- Puis le meurtrier a commis une erreur, continua Spock. Il s'est servi de la même méthode pour tuer le lieutenant T'Pris alors que tous les autres Vulcains étaient sous surveillance et que je me trouvais sur Areta. C'était un acte stupide, indigne d'un Vulcain, parce qu'il innocentait tous ses compatriotes connus. T'Pris n'était peut-être pas parvenue à la même conclusion que moi - à savoir que le meurtrier était un Vulcain qui ne possédait pas toutes les caractéristiques de son espèce - mais elle était sur la bonne voie... Et allait trouver quand vous l'avez...

Spock serra les poings et parvint à maîtriser la haine qui montait en lui.

- J'ai trouvé très vite le chaînon manquant du raisonnement parce que je suis moitié humain et moitié Vulcain.. Les gènes de mon père dominant, et mon apparence est bien plus vulcaine que terrienne. Mais avançons d'une génération ou deux, et accouplons un vulcano-humain à un pur humain, puis leur descendant à un autre humain... L'héritage humain finira par dominer sur le plan de l'apparence comme des caractéristiques physiologiques importantes.

- Il faut être un produit de la génétique pour en comprendre un autre... Est-ce bien cela que vous voulez dire ?

Spock ignora le commentaire.

- T'Pris avait étudié la généalogie des membres de l'équipage. J'ai pu reconstituer ses recherches. Vous n'êtes pas assez compétent en informatique pour savoir que tout fichier, même s'il a été effacé, peut être restauré par un expert de mon niveau. T'Pris était sur le point de découvrir qu'un des hommes de l'équipage, bien que d'apparence humaine, était d'ascendance vulcaine. Et ce ne pouvait être que vous, lieutenant Reed ! C'est vous qui avez remis la Gloire à Meadows, et votre arrière-grand-mère appartenait à l'un des clans supérieurs de Vulcain, Mais je ne comprends pas pourquoi son nom, dans votre dossier, figure de la manière suivante : T'Dess Alar-ken-dasmin. Pourquoi cette désignation matriarcale de la Maison ? Pourquoi avoir renoncé au nom de son père ?

- Qui garderait le nom d'un père qui abandonne sa fille après qu'elle a été violée et presque battue à mort par un aventurier terrien ? Explosa Reed. C'était une jeune fille innocente, enlevée et humiliée par un porc au visage humain. Lui a échappé à la justice, mais la famille de T'Dess n'a pu supporter la honte qui s'abattait sur elle. Son père l'a chassée de sous son toit, indifférent à la manière dont elle vivrait... ou mourrait. La seule main secourable fut celle de sa mère, qui lui prêta assez d'argent pour payer un aller simple vers la Terre. Un bannissement marqué d'un certain humour noir, n'est-ce pas ?

Spock, troublé par cette lamentable histoire, hésita avant de répondre.

- Je compatissais aux malheurs de votre arrière-grand mère... Mais je ne comprends pas comment elle a pu donner naissance à...

- Ma grand-mère ! Dit Reed avec un rire sardonique. Vous savez, nous avons beaucoup entendu parler de vous, le prétendu plus grand succès de la génétique ! L'enfant d'une humaine et d'un Vulcain ! Et vous êtes une légende sur votre monde. Créé et produit par ceux qui étaient presque les plus extraordinaires généticiens de la Galaxie. ( Il rit de nouveau. ) Pure vanité vulcaine, Spock. Cette horrible arrogance ! Simplement parce qu'ils n'avaient pas encore essayé, ils pensaient que ça n'avait jamais été fait... Mais ils se trompaient. Sur terre, les laboratoires, je veux parler des laboratoires privés, avaient près de cent ans d'avance sur Vulcain en matière de manipulations génétiques. L'homme qui avait engagé T'Dess comme servante était vieux et fortuné, et il n'avait jamais eu d'enfant. T'Dess lui était reconnaissante de l'avoir accueillie. Elle accepta de l'épouser et de porter l'enfant que les généticiens avaient conçu. La naissance de ma grand-mère permit de mettre la technique au point. Quand elle fut mariée, mon arrière-grand-père désira faire sauter un petit-fils sur ses genoux avant de mourir. Mon père vint au monde bien plus facilement et avec moitié moins d'interventions en laboratoire que ma grand-mère. Ces hybridations sont faciles à réaliser quand on sait comment s'y prendre, Spock. Vous étiez une réalité sur Terre près de soixante ans avant que l'on pense à vous sur Vulcain.

Quelque peu déconcerté par les propos de Reed, Spock le quitta un instant des yeux.

- Votre famille s'est toujours parfaitement comportée sur Terre, pourquoi avez-vous...

La main droite de Reed jaillit à la vitesse de l'éclair. Spock réussit à dévier la lan-dovna mortelle qui menaçait sa gorge, mais son adversaire parvint à l'agripper par l'épaule, et la prise vulcaine, bien qu'imparfaite, lui fit perdre conscience une fraction de seconde. Reed profita de ce répit pour se précipiter vers la porte et bondit dans le couloir.

Spock se maudit intérieurement en utilisant les mots les plus crus de sa langue. Il avait oublié que Reed était toujours un Vulcain. Apparemment, il n'avait perdu ni la force ni la vitesse caractéristiques de son espèce. L'officier scientifique se précipita vers la porte et sortit, certain qu'Orloff avait déjà mobilisé la sécurité pour rattraper le fugitif...

Puis il se maudit de nouveau. Une fois de plus, il avait cédé au péché humain - à moins qu'il ne fût vulcain ? - de vanité. Il s'était senti si sûr de matricer Reed qu'il avait insisté pour que le commandeur prenne un minimum de mesures de sécurité.

Pendant, les ascenseurs étaient sûrement surveillés...

Il regarda à droite et à gauche et vit Reed disparaître à une intersection. Il n'y avait pas d'ascenseur dans cette direction, mais un tube de Jeffries.

Spock ouvrit son communicateur :

- Spock à la sécurité. Reed va s'échapper du pont 4 en utilisant le tube de Jeffries principal. Je pense qu'il va essayer de rejoindre une salle de téléportation. Je pars à sa poursuite.

Il se mit à courir.

Le tube de Jeffries principal permettait d'accéder à tous les ponts du vaisseau en cas de panne des ascenseurs. Il donnait également accès aux divers panneaux techniques nécessitant des contrôles réguliers. D'autres tubes, plus courts, desservaient des objectifs plus spécifiques. Reed, qui connaissait parfaitement le vaisseau, avait choisi celui qui lui offrait les meilleures chances d'évasion. Spock se pencha au-dessus du sas, et constata que l'homme de la sécurité dédaignait l'échelle qui courait le long du tube, et utilisait la méthode dite du « toboggan » consistant à se laisser glisser en freinant avec les pieds contre les parois du tube. Reed atteignit le niveau qu'il visait, ouvrit le sas et bondit dans la coursive. Spock ne prit même pas le temps d'appeler la sécurité. Il entra dans le tube et se mit à descendre en utilisant la même astuce que Reed. Le lieutenant de la sécurité Bryce arriva devant la porte de la salle de téléportation 3 quelques secondes après Spock. C'était le seul téléporteur proche du sas du tube de Jeffries sur ce pont, et donc l'unique choix logique de Reed. Les deux officiers se précipitèrent dans la salle. Mais il était trop tard. Le technicien de quart gisait inconscient sur le sol. Bryce se pencha sur lui tandis que Spock examinait la console. Il découvrit sans peine les coordonnées choisies par Reed.

- Tout va bien, dit Bryce en se relevant, il est simplement assommé.

Le Vulcain alluma l'intercom intégré à la console :

- Spock appelle le capitaine Pike.

- Pike, j'écoute.

- Reed s'est téléporté sur Areta.

- Avez-vous les coordonnées ?

- Oui, capitaine. Les montagnes de Druncara.

- Le territoire des mutants ?

- Je vais m'y téléporter immédiatement, capitaine.

- Non. Attendez-moi, je viens avec vous.

- Monsieur, il n'y a pas de temps à perdre. Je vais y aller seul., tout de suite.

- Spock, bon sang...

- Capitaine, il s'est échappé à cause de mon imprudence. C'est à moi qu'il revient de le ramener.

Il coupa la communication avant que Pike n'ait pu répondre, et se dirigea vers la plate-forme de téléportation.

- Activez le rayon dès que je serai sur le plot, ordonna-t-il à Bryce.

- Vous feriez mieux d'emporter ça avec vous, dit Bryce en lui tendant son fusil. Reed a pris celui du technicien...

- Merci, lieutenant, répondit le Vulcain.

Puis il se mit en position sur le plot.

- Energie !

Le lieutenant manipula les commandes avec une certaine appréhension. Le téléporteur, après tout, n'était pas sa spécialité. Mais le rayon enveloppa la silhouette de Spock, qui disparut en quelques secondes.

Pike fit irruption dans la salle, aperçut la plateforme vide, et se tourna agressivement vers Bryce :

- Vous l'avez laissé partir !

- Je ne vois pas comment j'aurais pu l'en empêcher, capitaine.

- Téléportez-moi sur les mêmes coordonnées, lieutenant.

- A vos ordres, monsieur, dit Bryce en se penchant de nouveau sur la console.

Mais Pike ne monta pas sur la plate-forme. Spock voulait se charger seul de l'arrestation du meurtrier. Il avait répété plusieurs fois qu'il s'agissait d'une affaire strictement vulcaine et d'une question d'honneur. Le capitaine sentait pourtant qu'il y avait plus. La mort de T'Pol hantait l'officier scientifique. Si Numéro Un ne se trompait pas, les deux Vulcains avaient eu une relation amoureuse. Christopher savait que nul n'aurait pu l'empêcher de se venger si quelqu'un avait assassiné Janeese. C'était une réaction humaine parfaitement compréhensible. Et Spock n'était-il pas à demi humain, même s'il faisait tout pour le dissimuler ? Le capitaine regarda Bryce et haussa les épaules.

- Voyons comment Spock va s'en tirer. Restez ici jusqu'à ce qu'un officier compétent vienne vous relever.

Bryce entra en trombe dans la salle et s'agenouilla près du technicien inanimé. Puis il releva la tête et sourit.

- Tout va bien, capitaine. Il se portera comme un charme dans quelques minutes.

Il se pencha de nouveau sur l'homme pour lui administrer une injection, et Pike s'approcha de la console.

- Le capitaine appelle Numéro Un.

- Je vous écoute.

- Les avez-vous localisés ?

- Nous détectons plusieurs formes de vie intelligentes, capitaine.

Malheureusement, les relevés concernant Spock et Reed sont très semblables à

ceux des mutants. Si nos officiers se mêlent à ces derniers, nous ne pourrons plus les identifier avec certitude.

- Continua de les suivre, Numéro Un. Je vous rejoins dans deux minutes.

## CHAPITRE XIII

Spock se rematérialisa en un lieu rocailleux clairsemé de buissons. Il reconnut immédiatement les premières pentes des montagnes de Druncara, mais fut incapable de déterminer sa position plus précisément. Reed ne pouvait pas en savoir plus que lui sur la topologie de la zone. Le chasseur et sa proie partageaient donc à égalité de chances.

Spock tourna la tête pour observer le désert qui s'étendait derrière lui. Non, Reed était bien trop rusé pour avoir choisi cette direction. Les montagnes offraient un bien meilleur refuge à un fugitif. L'officier scientifique commença à monter en récapitulant les informations qu'il détenait. Le mobile de Reed continuait à lui échapper...

T'Dess Alar-ken-dasmin, selon les dossiers de Starfleet, avait été « dame de compagnie » avant son mariage. En termes moins choisis, cela signifiait « domestique ». Mais elle était une femme intelligente, élevée pour diriger une maison prospère, vivre aux côtés d'un époux appartenant à l'édite vulcaine, et, comme il est d'usage, mener sa propre carrière dans les arts ou la science. Son éducation, son maintien, et probablement sa beauté, avaient séduit le vieux Sanford Lynch. Par ce mariage, T'Dess avait retrouvé son véritable rang social.

Mais pas dans la société vulcaine, ni aux yeux des grandes Maisons, et plus particulièrement de la sienne. Le kaswan enseignait l'art de survivre aux enfants vulcains, et T'Dess avait su tirer profit de la leçon. Mais il était facile de deviner l'amertume dans laquelle elle avait vécu. Sans doute avait-elle légué sa culture vulcaine à sa fille, son petit-fils et son arrière-petit-fils, mais non sans les empoisonner avec la haine quasiment légitime qui l'habitait...

Spock venait de passer un amas de rocher lorsque le rayon d'un fuseur réglé pour tuer le frôla. Il plongea instinctivement, roula sur le sol, et se réfugia derrière les rocs.

- Reed ! crie-t-il.

- Abandonnez, Spock ! Je n'hésiterai pas à vous tuer.

- Je ne vous laisserai pas fuir, Reed. Et si vous me tuez, une équipe de la sécurité prendra ma place. Vous n'avez aucune chance. Il faudra rendre des comptes tôt ou tard.

Il n'y eut aucune réponse, mais Spock, grâce à son ouïe particulièrement développée, détermina que l'homme n'avait pas changé de place.

- Reed ?

- Quoi encore !
- J'ai besoin de savoir. Je veux des réponses.
- La curiosité tue souvent le chat, Spock. Vous ne connaissez pas cet adage

?

- Mais je suis vivant, Reed, et je dois savoir ! Pourquoi avoir fait tout cela ? Pour l'honneur de votre arrière-grand-mère ? Pour le vôtre ? Pourquoi ?

Il y eut un long silence, puis la voix de Reed s'éleva, calme et presque rêveuse, comme s'il se parlait à lui-même :

- T'Dess ne haïssait pas Vulcain, comprenez-vous, seulement la famille qui l'avait abandonnée. En ces temps-là, les femmes vulcaines apprenaient les mêmes techniques de combat que les hommes. Aujourd'hui, on les couve, et elles deviennent de véritables poupées. ( Il ricana. ) T'Pris était douce et délicate, et elle en est morte.

- Espèce de bâtard ! Hurla Spock en se retenant à grand-peine de bondir vers l'endroit où Reed était caché.

- Voilà une accusation que je ne mérite pas, Spock, railla Reed. Tous mes ancêtres étaient mariés selon les lois terriennes. Je suis vulcain pour un huitième, mais ma loyauté et mon conditionnement sont aussi purs que les vôtres. Seulement, jamais le clan de T'Dess ne m'aurait accepté en son sein...

- Votre sang humain ne fait pas de vous un assassin. Qu'est-ce qui vous a poussé à voler la Gloire et à supprimer deux vies ?

- C'est tellement évident, Spock... La Gloire d'un côté, et, de l'autre, le fichu honneur du clan de mon arrière-grand-mère...

- Je ne vois pas le rapport, Reed..., dit Spock en secouant dubitativement la tête.

L'homme était-il simplement fou ?

- Vous et vos précieux ordinateurs ! Ne vous ont-ils pas appris que le père de T'Dess appartenait au clan d'Archénida ? ( Le visage de Spock exprima une soudaine compréhension que Reed devina comme s'il s'était trouvé en face de son interlocuteur. ) Oui, c'est ça, Spock ! Les prétendus protecteurs de la Gloire.

- Je ne comprends toujours pas vos allusions, Reed. Pourquoi prétendus ?

- Vous ne savez rien, Spock, comme tous les autres ! C'est pourquoi j'ai dû agir. La fierté ancestrale du clan d'Archénida, récipiendaire et défenseur de la Gloire, repose sur un abominable mensonge. T'Dess savait la vérité, et tous ses descendants l'ont apprise de sa bouche. Bientôt, tous les Vulcains sauront ce qu'il en est de la Gloire et du clan d'Archénida...

- Je ne vous crois pas, Reed. J'étais sur Areta, j'ai vu le dernier gardien de la pierre étendu près d'elle pour la protéger. C'était un homme du clan d'Archénida.

- Vous êtes sûr ? C'est ce que le clan voulait faire croire aux Vulcains, Spock ! En réalité, les « nobles » protecteurs de la Gloire redoutaient de l'exposer en public. Par conséquent, ils fabriquèrent une réplique et la baladèrent fièrement dans toute la Galaxie. C'est ce vulgaire morceau de verre qui fut perdu lors de la disparition du He-Shii. L'émeraude se trouve toujours sur Vulcain, entre les mains du clan. Mais ils ne peuvent pas l'avouer. Leur dévouement à la Gloire, leur courage, leur désespoir lorsque le vaisseau fut perdu, tout cela n'était qu'odieux mensonge ! Un mensonge impossible à confesser, Spock !

Ils sont les voleurs de la Gloire, et ils la détiennent toujours. Mais T'Dess, comme tous les enfants de la Maison, connaissait cet immonde secret. Elle l'a transmis à sa fille, à son petit-fils, et à son arrière-petit-fils... Car elle est toujours vivante, savez-vous...

Spock se mit lentement en mouvement. S'il parvenait à continuer à faire parler Reed, peut-être pourrait-il approcher sans que l'autre, perdu dans son discours, ne s'en aperçoive.

- Donc, lorsque nous avons retrouvé la Gloire, vous avez saisi l'occasion de vous venger...

- Meadows fut facile à berner. Il voulait examiner l'émeraude, même au prix d'un mensonge. Avant son intervention, je ne savais pas comment mettre la main sur la pierre sans être immédiatement accusé. Mais il m'a offert une occasion magnifique. Il a pris la Gloire, et a même poussé l'amabilité jusqu'à signer le reçu. La chambre forte est un endroit isolé où ne vient jamais aucun officier supérieur. J'ai quitté mon poste, et je me suis rendu au laboratoire de géologie, où Meadows avait déjà bien avancé dans ses analyses. Il a cru que je venais pour reprendre la pierre, et il ne se trompait pas, sinon sur les raisons de mon acte. Le tuer fut dérisoirement facile. Ensuite, j'ai effacé les fichiers sur lesquels il travaillait, et j'ai emporté la Gloire. Elle se trouve à présent dans un endroit sûr. Vous ne l'avez pas découverte, n'est-ce pas ? Mais T'Pris est devenue un problème. Elle suivait la bonne piste, et je ne pouvais pas la laisser réduire mon plan à néant.

Le Vulcain avait fait le tour des rochers et pouvait à présent localiser l'homme au son de sa voix. Il se cachait sous les arbres, non loin de l'amas de rochers. Là dernière phrase de Reed avait ravivé la colère de Spock, mais il parvint à ne pas céder à une fureur qui eût pu le conduire à agir stupidement.

Il fallait se déplacer lentement. Très lentement... Spock se mit à ramper en direction des arbres.

- Comprenez-vous enfin, Spock ? continua Reed. Votre honneur de Vulcain vous aide-t-il à comprendre combien il est important pour moi de ramener T'Dess Alarken-dasmin sur sa planète afin qu'elle y accomplisse sa vengeance ? Le clan d'Archénida devra s'incliner devant ce que j'ai fait pour sauver son honneur. Ils

seront contraints d'admettre que je suis le petit-fils de T'Dess et un véritable Vulcain. Ce sera ashv'cezh, Spock !

L'officier scientifique frémit en entendant ce terme d'ancien vulcain. Ashv'cezh : une vengeance pire que la mort. Les actes de Reed, aussi criminels fussent-ils, allaient mettre le clan d'Archénida face à ses mensonges, et l'humiliation de T'Dess serait vengée de la manière la plus cruelle à endurer pour des Vulcains. Un plan incontestablement intelligent...

Spock se trouvait à présent sur la droite de Reed. Il s'abstint de parler afin de ne pas révéler sa position. De plus, son silence pouvait intriguer l'officier de la sécurité, et peut-être l'inciter à sortir de sa cachette.

Un cri de surprise, puis de terreur, monta soudain du bosquet d'arbres où Reed se terrait. Au même instant, Spock sentit qu'il y avait quelqu'un derrière lui, et se retourna pour faire face à un groupe de mutants. L'un d'entre eux fit mine de bondir, puis se ravisa à la vue des caractéristiques physiques du Vulcain.

Spock remit son fuseur à sa ceinture et adressa aux mutants le signe de paix que Panlow avait enseigné aux officiers de l'Entreprise - ou plutôt, à l'indallah Kris et à ses amis mutants. Le petit groupe recula de quelques pas, et le Vulcain tourna de nouveau la tête vers les arbres. Un autre groupe de mutants avait désarmé Reed et formait un cercle menaçant autour de lui. Spock avança calmement, une main toujours levée :

- Arrêtez ! Si vous appartenez au peuple de Panlow, vous savez qui je suis... Laissez cet homme ! C'est un fugitif, et il est à moi.

Les mutants regardèrent Spock, puis de nouveau Reed, et brisèrent le cercle. Celui qui semblait leur chef, un colosse à la colonne vertébrale horriblement déformée, fit un signe de la main à ses hommes.

- Il est à vous, dit-il.

Reed se tourna vers le chef.

- Je suis un paria moi aussi ! Cria-t-il. Vous savez ce que cela signifie ! Aidez-moi ! Aidez-moi !

Sa voix ne tremblait pas, mais ses supplications en standard n'eurent aucun effet.

Les mutants s'écartèrent pour laisser les deux étrangers face à face. Le sens de cet acte était clair :

Ils n'avaient pas l'intention de se mêler à la querelle. Ce qui opposait le normal et le mutant Spock ne les concernait pas...

Reed tenta de s'approcher du mutant qui tenait toujours son fuseur du bout des doigts, mais Spock plongea sur lui et l'envoya rouler au sol. L'homme de la sécurité essaya alors d'enserrer le cou de l'officier scientifique dans une landovna mortelle. Mais Spock esquiva et lui flanqua un fabuleux coup de genou dans le bas-ventre. La manœuvre n'était pas des plus chevaleresques, et rien moins

que vulcaine, mais elle s'avéra efficace. Reed se tordit de douleur, et Spock en profita pour se remettre lestement debout.

Mais son adversaire récupérait vite - beaucoup plus vite qu'un pur Terrien en eût été capable -, et se releva d'un bond. Spock savait qu'il ne se battait pas selon les règles des arts martiaux vulcains. Pour la première fois de sa vie, il s'abandonnait à une sorte de violence primitive dont le seul but était de punir Reed de la mort de T'Pris.

Il tendit la main droite, prêt à utiliser à son tour la lan-dovna.

Reed dévia le coup, saisit le bras de Spock, et l'envoya à son tour rouler sur le sol.

L'officier scientifique effectua une roulade impeccable, replia ses genoux sur sa poitrine, et, lorsque Reed sauta sur lui, lui expédia ses deux pieds en plein visage.

Reed mordit à nouveau la poussière.

Spock se releva, se jeta sur lui, et tenta de l'immobiliser.

Dans un dernier sursaut d'énergie, Reed parvint à se dégager à demi.

Les forces des deux combattants avaient été jusque-là égales. Mais l'homme de la sécurité commençait à faiblir, à bout de souffle.

Spock plaça sa main droite sur la gorge du meurtrier de T'Pris. Dans un instant, il cesserait à jamais de respirer...

Puis une image explosa dans le cerveau du Vulcain T'Pris, douce, patiente, sage...

Et incapable de comprendre pourquoi son départ de ce monde devait être célébré par le triomphe de la haine.

Il comprit que son honneur serait à jamais perdu s'il tuait Reed de sang-froid. Sa main droite se posa alors sur l'épaule de l'homme, et pinça le point sensible que seuls les Vulcains connaissaient.

Reed perdit immédiatement conscience.

Spock resta un long moment immobile, le regard rivé sur le corps de son ennemi. Puis, lorsque ses émotions furent de nouveau contenues par son conditionnement vulcain, il prit conscience qu'une chose étrange se produisait autour de lui. Les mutants tapaient des mains et des pieds en poussant des grognements réjouis. Aux sourires qui se dessinaient sur leurs étranges visages, le Vulcain conclut qu'ils approuvaient la manière dont il venait d'agir. Le mutant qui avait pris le fuseur de Reed s'approcha et le lui tendit avec un sourire amical.

Spock le prit, et hocha la tête en signe de remerciement. Puis il sortit son communicateur :

- Spock à l'Entreprise.
- Pike à l'écoute.

- C'est terminé, capitaine. Nous serons deux à remonter aussitôt que certains amis à nous se seront éloignés.

- Des amis à nous ?

- Je vous expliquerai plus tard, monsieur.

\* \* \* \* \*

Pike attendait déjà dans le bureau de la sécurité lorsque Spock entra, traînant à demi un Reed toujours sous le choc de la prise vulcaine. Mais l'homme se redressa et tenta d'arborer un maintien arrogant dès qu'il aperçut Orloff et le capitaine.

- Excellent travail, monsieur Spock, dit Pike. Je pense que nous pouvons laisser le commandeur Orloff se charger de la suite...

Reed cracha sur le sol et leur lança un regard méprisant.

- Je vous ai quand même battus à plate couture ! Explosa-t-il. Lorsque vous la trouverez - si vous la trouvez -, vous verrez que la Gloire n'est qu'une réplique. Ce sera la fin du clan d'Archénida. T'Dess connaîtra la douceur de la vengeance... Et je n'aurai pas lutté en vain.

- Nous avons trouvé l'émeraude, Reed, dit Pike d'une voix cassante.

Reed et Spock le regardèrent sans comprendre.

- Quoi ? Rugit enfin l'homme de la sécurité.

- Elle était dans l'endroit « sûr » où vous l'aviez cachée en pensant que personne n'aurait l'idée de la chercher. Lorsque Numéro Un m'a appris que la fouille du vaisseau n'avait rien donné, je me suis demandé comment vous vous y étiez pris pour réussir ce coup de maître. J'ai lu Poe moi aussi, Reed. La meilleure cachette est un endroit offert à la vue de tous - ou, dans ce cas, le seul lieu auquel personne n'aurait pu penser. Nous avons retrouvé la Gloire dans la chambre forte, où vous vous étiez contenté de la changer de coffre.

Le visage de Reed se décomposa un bref instant. Visiblement, sa fierté se remettait mal de l'apparente facilité avec laquelle le capitaine avait éventé sa ruse.

Puis il reprit contenance :

- Au fond, je suis ravi que vous l'ayez retrouvée. Tous les Vulcains sauront ainsi ce qu'il en est des « vertus » du clan d'Archénida. Quoi qu'il en soit, je vous félicite de votre perspicacité, capitaine. Pike ne daigna même pas répondre, et se tourna vers Orloff :

- Commandeur, voulez-vous bien apporter la pierre ?

Le chef de la sécurité sortit un instant, puis revint avec la mallette contenant la Gloire. Lorsqu'il eût sorti l'émeraude, Spock regarda fixement la gemme responsable de tant de malheurs et de morts.

- Spock, reprit Pike, pouvez-vous appeler sur l'ordinateur le rapport d'analyse préparé par le laboratoire de géologie pendant que Reed et vous étiez sur Areta.

Le Vulcain leva un regard surpris sur son capitaine, puis se dirigea vers le terminal d'ordinateur d'Orloff

- Ordinateur, analyse de la Gloire de Vulcain.

L'écran se couvrit aussitôt d'informations. Spock les lut et les assimila en un éclair, puis se tourna vers Reed :

- Ordinateur, analyse en audio.

La voix métallique commença à énumérer les caractéristiques de la Gloire : teneur en carbone, masse...

- Entendez-vous, Reed ? Comprenez-vous cette analyse ? C'est une émeraude - pas une réplique en verre. Nous avons bien retrouvé la Gloire. T'Dess mentait ! Le poison de sa haine coule dans vos veines ! Si vous n'aviez rien fait, mais simplement été un membre de l'équipage qui a rendu la Gloire à son peuple, vous seriez devenu un héros. Votre arrière-grand-mère et vous auriez pu retourner sur Vulcain pour recevoir l'accueil chaleureux que vous désiriez. Mais vous avez cru ses mensonges, vous avez épousé sa haine, et vous avez tout perdu !

Le visage de Reed exprimait à présent l'angoisse et la frustration. Mais Spock ne le regardait déjà plus. Et moi aussi, pensa-t-il en fermant les yeux. Et moi aussi !

\* \* \* \* \*

L'Entreprise était en route pour Vulcain. Pike avait confié la passerelle à Numéro Un, et s'était retiré dans sa cabine, où il faisait les cent pas devant un Phil Boyce moelleusement installé dans un fauteuil, un verre de brandy de Sauna à la main - le seul alcool auquel il faisait encore confiance.

- Deux scientifiques tués, un officier de la sécurité en cellule attendant d'être jugé pour meurtres, et tout ça en dix jours ! Heureusement que toutes les missions ne se passent pas aussi mal !

- Vous ne voyez que les mauvais côtés, l'interrompt Boyce. Arrêtez-vous plutôt sur les bons, Chris. La situation, sur Areta, est des plus satisfaisantes. L'énigme du He-Shii est résolue. La Gloire sera bientôt de retour sur Vulcain. Votre nouvel officier scientifique s'est révélé fiable, ingénieux, et capable d'initiative. Sans parler de son intelligence...

- C'est vrai, concéda Pike. Mais je ne peux pas m'empêcher de penser que nous avons perdu une partie de Spock dans cette aventure. Je reconnais qu'il n'a aucune raison d'être gai en ce moment, mais il est plus froid, plus dur et plus silencieux qu'avant. En fait, plus réservé, pour autant que la chose soit possible.

- J'ai remarqué la même chose. Est-ce que ça vous inquiète, Chris ?

- Je ne sais pas... ( Le capitaine se corrigea presque instantanément ) Oui, ça m'inquiète ! J'appréciais l'homme que j'ai rencontré il y deux semaines. ne peux pas en dire autant de celui qui l'a remplacé.

- La vie nous change tous, parfois bien plus vite que nous l'aurions souhaité... Et sans demander notre avis... ( Le médecin vida son verre et changea machiavéliquement de sujet ) Et puis, il y a Numéro Un...

Pike cessa de marcher et dévisagea Boyce :

- Numéro Un ? Que vient-elle faire dans tout ça ?

- Elle est froide, réservée, et vous la considérez comme un excellent officier.

- Bien sûr. Un des meilleurs !

- Et vous l'appréciez...

- Tout à fait exact. L'officier en second le plus professionnel que j'aie jamais...

- Et que pensez-vous de la femme ?

- Eh bien... elle est... parfaite.

- Beaucoup d'hommes prétendent rechercher une femme parfaite.

- Phil, où voulez-vous en venir ?

Le médecin haussa les épaules avec une innocence calculée et se servit un nouveau verre.

- Nulle part. J'essaye simplement de mettre en valeur les attractions locales aux yeux d'un homme qui... se consacre depuis trop longtemps à un exotisme fâcheux.

Pike fronça les sourcils. Boyce lui adressa un petit sourire.

- Après notre avant-dernière permission, vous n'en aviez plus que pour Janeese Carlisle, Christ Sa photo sur votre bureau, des dizaines de lettres... Et vous n'arrêtiez pas de parler d'elle. J'ai même su pour la bague que vous lui aviez offerte... Cette fois, pas un mot ! Silence et dépression ! il n'y a pas besoin d'être grand clerc pour deviner que Janeese et vous avez décidé d'en rester là..

- Elle a décidé...

- Ainsi va la vie, Chris. Et vous avez changé, comme Spock après la mort de T'Pol. C'est une part du fardeau que doivent porter toutes les formes de vie intelligentes. Mais T'Pol est morte - il est difficile d'accepter la perte d'un être si jeune. Ce qui vous arrive est nettement, plus banal : quelqu'un que nous aimons ne nous aime pas en retour ; on se sent alors diminué, indigne d'intérêt. Mais ce n'est pas vrai. Simplement, les choses ne tournent pas toujours comme nous le voudrions. Ce sont les risques que nous prenons tous. Moi. Vous. Et savez-vous, Chris ? Nous continuerons à les prendre ! C'est la loi de la vie !

Pike resta un long moment silencieux, la tête basse. Puis il leva les yeux sur Boyce :

- N'étiez-vous pas en train de parler de Numéro Un ?
- Moi ? Heu, oui... Je disais qu'il s'agissait d'une femme intéressante...
- Absolument exact, murmura Pike.
- Et parfaite.

\* \* \* \* \*

Tous les officiers supérieurs de l'Entreprise étaient venus rendre un dernier hommage à T'Pris dans le petit cimetière du domaine paternel où elle allait reposer pour l'éternité. Pike, Numéro Un, Boyce, Caitlin Barry et les autres, tous en grand uniforme, passèrent lentement devant Sirak et T'Dar pour présenter leurs condoléances aux parents de la défunte. Spock se tenait un peu à l'écart. Il était venu pour représenter la Maison de son père, et non en tant qu'officier de Starfleet. Les autres Vulcains de l'équipage se tenaient derrière lui, dignes représentants de leurs propres Maisons venus honorer la mémoire d'une collègue.

Les parents remercièrent les officiers et les conduisirent à l'intérieur de la bordure d'arbres qui délimitait le cimetière. Tout autour du catafalque, des statues majestueuses retraçaient l'histoire du clan depuis ses origines. Au centre de ce lieu de recueillement, des figures géométriques sculptées dans du jade vulcain faisaient danser des reflets bleus dans les volutes du soleil couchant.

Le tambour de cérémonie battait lentement, accompagné par le gémissement solitaire d'une flûte vulcaine. Les six hommes qui portaient le cercueil de T'Pris le posèrent sur le catafalque avec des gestes lents et solennels. Les Vulcains qui suivaient la procession formèrent un cercle autour de la défunte.

Sirak s'avança et s'inclina en direction des quatre points cardinaux. Puis il fit face au cercueil, et s'inclina de nouveau.

- T'Pris, enfant ô combien chérie, tu as donné de grande joie au cours de ton existence. Tu nous as offert ta beauté, ton intelligence et ton amour. Ta présence parmi nous fut trop brève, et il ne nous reste rien de toi qu'une chair périssable. ( Il tendit tristement la main vers le cercueil. ) Pourtant, nous célébrons ta mémoire, qui demeurera en nos cœurs, vivante et sensible comme tu le fus toujours. Et ta vie ne cessera pas tant que ceux qui t'accompagnent aujourd'hui seront de ce monde. Elle se poursuivra même au-delà, parce que nous jurons, T'Pris, nous qui t'avons connue et aimée, de transmettre ton souvenir aux

génération qui prendront notre suite. Ainsi, tu ne disparaîtras pas, et l'amour renâtra chaque fois que quelqu'un prononcera ton nom et racontera ton histoire.

Sirak s'inclina de nouveau devant le cercueil, puis face aux quatre points cardinaux. Il guida ensuite lentement la procession hors du cimetière. Tous passèrent devant le cercueil et y posèrent un bref instant la main avant de sortir. Le tambour et la flûte reprirent alors leur mélodie funèbre.

Spock fut le dernier à s'approcher du cercueil. Lorsqu'il posa la main sur le bois noir poli, il chancela, et fut contraint de s'arrêter, tête basse, pour contenir la tristesse qui l'assailait.

- T'Pris, murmura-t-il, je jure aujourd'hui de ne jamais oublier...

Je me suis donné librement à toi, pensa-t-il. Nous nous sommes choisis. Personne ne prendra jamais ta place dans mon cœur.

Sirak revint lentement sur ses pas.

- Lieutenant Spock, dit-il doucement, vous sentez-vous mal ?

- Non, répondit l'officier en redressant la tête. Je suis ému par la perte d'une collègue... et d'une amie. Mais le deuil le plus cruel est vôtre. Ma famille vous assure de sa profonde tristesse.

- Nous sommes honorés que le fils de Sarek ait jugé notre fille digne de respect.

- Il s'agit de bien plus que cela, dit Spock. T'Pris était une femme exceptionnelle. Exceptionnelle. ( Il s'inclina devant Sirak et leva la main pour dessiner un salut vulcain. ) Longue vie et prospérité, Sirak.

- Paix et longue vie, Spock.

Spock inclina de nouveau la tête. Mais il savait. qu'il n'y aurait plus de paix pour lui en ce monde. Et que sa vie, du moment qu'elle était encore longue, ressemblerait à une route solitaire puisque l'amour de T'Pris ne l'accompagnerait pas.

Il tourna les talons et suivit les autres officiers, qui marchaient quelques dizaines de mètres devant lui. Les derniers mots de Sirak résonnèrent longtemps dans sa tête...

\* \* \* \* \*

Numéro Un s'assit dans le fauteuil de commandement et repensa à la cérémonie funéraire à laquelle elle venait d'assister. Elle avait été tendre et digne, comme T'Pris elle-même. Un adieu de ce genre, se dit la jeune femme, était de ceux qu'elle ne refuserait pas le jour où ce serait sa mémoire qu'il faudrait saluer.

Elle regarda brièvement Spock, toujours penché sur sa console scientifique. Depuis la mort de T'Pris, il parlait peu, et s'exprimait abruptement

chaque fois que les circonstances le contraignaient à rompre le silence. Les Vulcains prétendaient n'avoir aucune émotion. Elle se demanda si ce n'était pas là un mensonge aussi énorme que celui de l'arrière grand-mère de Reed. Un mensonge destiné à fuir la réalité...

Numéro Un savait qu'elle ne connaîtrait jamais la réponse à cette question. Mais elle ne doutait pas que Spock souffrait. Était-ce seulement sa moitié humaine ?

Ses réflexions furent interrompues par l'arrivée du capitaine. Elle se leva aussitôt du fauteuil, et alla rejoindre sa station, au poste de pilotage.

- Numéro Un, faites-nous quitter l'orbite de Vulcain, et calculez un cap pour la base stellaire 12. Un message de Starfleet vient de m'apprendre que l'ambassadeur de Delta Indus II et sa suite y ont été déposés par un vaisseau régulier en délicatesse avec ses moteurs. Nous avons ordre de ramener ces personnes chez elles.

- A vos ordres, capitaine, répondit Numéro Un tout en pianotant sur sa console..

- Trajectoire pour la base stellaire 12 calculée, annonça le lieutenant Andela.

- Vitesse de distorsion facteur 4.

- Bien, capitaine.

- Au fait, Numéro Un...

- Monsieur ?

- Nous dînons ensemble ce soir. Dix-neuf heures, dans mes quartiers, si cela vous convient ?

- Un dîner, monsieur ?

- Oui... Un dîner de travail, bien entendu. Je voudrais que nous examinions le comportement du vaisseau pendant cette mission. Je suppose que vous aurez le temps de mettre tous les rapports à jour ?

- C'est déjà fait, monsieur.

- Bien sûr... Bien sûr... Nous verrons donc ça ce soir.

\* \* \* \* \*

- A vos ordres, capitaine. Un dîner. A dix-neuf heures. Dans vos quartiers. Elle se retourna vers sa console, parfaitement stupéfaite.

Je n'ai jamais entendu parler d'un capitaine et de son second ayant des dîners de travail ! Pensa-t-elle.

D'un autre point de vue, essayer de nouveaux protocoles professionnels était toujours intéressant... Elle baissa les yeux sur sa console, puis les releva

pour regarder l'écran, où des étoiles minuscules, brillaient dans le noir de l'espace.

- Nous avons quitté l'orbite de Vulcain, capitaine. Cap sur la base stellaire 12. Vitesse de distorsion facteur 4.

Numéro Un activa les moteurs de distorsion, et l'Entreprise s'élança vers les étoiles où l'attendait sa prochaine mission.

**F I N**